



THE UNIVERSITY OF
WAIKATO
Te Whare Wānanga o Waikato

Research Commons

<http://researchcommons.waikato.ac.nz/>

Research Commons at the University of Waikato

Copyright Statement:

The digital copy of this thesis is protected by the Copyright Act 1994 (New Zealand).

The thesis may be consulted by you, provided you comply with the provisions of the Act and the following conditions of use:

- Any use you make of these documents or images must be for research or private study purposes only, and you may not make them available to any other person.
- Authors control the copyright of their thesis. You will recognise the author's right to be identified as the author of the thesis, and due acknowledgement will be made to the author where appropriate.
- You will obtain the author's permission before publishing any material from the thesis.

**Victimes oubliées:
La vie féminine sous l'occupation 14-18**

A thesis
submitted in fulfilment
of the requirements for the degree

of

Master of Arts in French

at

The University of Waikato

by

LUCY CONNELL



THE UNIVERSITY OF
WAIKATO
Te Whare Wānanga o Waikato

2012

« Quant à moi, qui ne suis qu'une femme... » ¹

¹ Martin-Froment, Clémence. *« L'Écrivain de Lubine » : journal de guerre d'une femme dans les Vosges occupées (1914-1918)* Moyenmoutier : Edhisto, (2010) p. 76

Résumé

La Première Guerre Mondiale marque l'apparition de la guerre totale, où l'effort de guerre nécessite la volonté de la population entière². L'ampleur de la violence touche consciemment la population civile pour la première fois ; plus de douze millions d'habitants en Belgique et dans le nord de la France, dont la majorité sont des femmes, passent quatre années de guerre en zones occupées. Pourtant, l'expérience de cette population traditionnellement non-combattante manque d'une représentation dans l'histoire de la guerre. Malgré les histoires d'atrocités qui se produisent pendant la guerre, les premiers historiens de la guerre ignorent les témoins civils. Cette méfiance de l'expérience civile est la conséquence de la propagande ainsi que des opinions rigides concernant la position de civils dans l'historiographie de la guerre. Afin de décrire la vie des femmes en zones occupées, ce mémoire utilise leurs journaux intimes écrits lors de l'occupation.

² Audoin-Rouzeau, Stéphane & Krumeich, Gerd. *La grande guerre, une histoire franco-allemande*. (2008) pp.184-5

Abstract

The First World War is the first example of total warfare, where the war effort is both supported and endured by the entire population. Violence usually confined to the battlefield would for the first time target civilians in Belgium and northern France. Millions of civilians, predominantly women, would spend the duration of the war living under occupation; however the wartime experience of these traditional non-combatants is poorly represented in the historiography. With the exception of atrocity propaganda that originated during the war, the experience of civilians has been largely ignored by historians. The cynicism regarding occupied civilian experience is largely attributed to the entrenchment of propaganda as well as the traditional view of what constitutes a victim of war. Through the study of primary sources, most notably diaries written during the occupation, this thesis is a contribution towards determining the reality of women's lives under occupation.

Remerciements

Je tiens à remercier le personnel des archives départementales du Nord ainsi que celui des archives du Royaume de Belgique pour leur assistance et leurs conseils pendant mon séjour.

À Monsieur Roger Delmotte, pour le journal intime de Marguerite Wicart qui a inspiré mes recherches.

À Capitaine Michaël Bourlet, pour les documents d'Achille Carlier et Gaston Flament.

Au Professeur William Jennings, pour son soutien académique.

Je remercie tout particulièrement ma directrice de recherche, le Professeur Nathalie Philippe, de m'avoir proposée ce sujet; ses conseils et son soutien ont été inestimables.

I would like to acknowledge the various staff at the University Waikato who have assisted me during my studies. I would also like to acknowledge the Faculty of Arts and Social Sciences, as their scholarship allowed for my overseas research.

Finally, thank you to my family and friends for their unconditional support.

Table des matières

Résumé	iii
Abstract	iv
Remerciements.....	v
Table des matières	vi
Table des illustrations	viii
Introduction	1
Analyse de la recherche existante.....	4
Méthodologie.....	9
I Invasion.....	14
Histoire	14
La Convention de la Haye.....	17
Politiques Militaires de l'Allemagne	19
Violence.....	24
Franc-tireurs	25
Témoignages de violence en zones occupées	27
Viols.....	33
Boucliers humains.....	39
II Occupation	44
Arrestations, Déportations	45
Otages.....	47
Déportés	51
Réfugiés	60
Communication.....	68
Les soupçons révélés	72
L'importance des origines nationales	81
Résistance	87
Alimentation	91
Le rôle des organisations caritatives	93
Réquisitions.....	102
Santé	107
Armements	107
Maladies	112

III Libération	118
Dégâts	119
Santé mentale.....	122
Vengeance.....	124
Natalisme	126
Féminisme.....	133
Conclusion.....	139
Bibliographie.....	143

Table des illustrations

Fig. 1 Carte du front de l'ouest pendant la Première Guerre mondiale.....	ix
Fig. 2 Ostende, tragédie d'une vieille femme et de sa petite fille qui n'ont pas trouvé de chambre, 1914.	43
Fig. 3 Lettre de dénonciation.....	81
Fig. 4 Marguerite Wicart et ses deux enfants.....	111
Fig. 5 Garçon mutilé par une bombe allemand.	119
Fig. 6 Table de naissances, Lille, Roubaix, Wattrelos.	129
Fig. 7 Femmes parmi les décombres dans l'Aisne.	138

Image omitted from electronic version due to copyright restrictions

*Fig. 1 Carte du front de l'ouest pendant la Première Guerre mondiale. Grâce à Becker, Annette [Éd.] *Journaux de combattants & civils de la France du Nord dans la Grande Guerre* (1998) p.22*

Introduction

« ...la femme est à priori exclue du témoignage dans la mesure où la guerre relève d'un univers masculin duquel une distribution ancestrale des rôles exclut la femme. Elle est la mère, l'épouse, l'amante, la fille, celle pour qui le soldat se bat et qui reste à l'arrière pendant qu'il met sa vie en danger pour la protéger. »³

La Première Guerre Mondiale attire les historiens en raison de ses conséquences géopolitiques dans le contexte de la Deuxième Guerre Mondiale ainsi que ses images durables de l'horreur vécue dans les tranchées. C'est une guerre qui souligne le coût humain du conflit ; la date de l'Armistice est devenue un jour de commémoration des soldats morts pendant les guerres. Des historiens ont bien étudié les expériences des soldats, pourtant les expériences des civils qui se trouvent également sur les champs de bataille n'ont aucune place dans l'historiographie de la guerre. En août 1914, la Belgique et le Nord de la France sont occupés par l'armée allemande ; plus de douze millions d'habitants⁴, qui après la mobilisation consiste principalement de femmes, d'enfants et de vieillards, vont passer quatre années sous l'autorité allemande. Ces civils sont prisonniers dans leur propre pays et souffrent des actions de l'ennemi ainsi que de l'inaction de leur gouvernement. C'est la seule

³ Chevillot, Frédérique & Norris, Anna [Éds.] *Des Femmes écrivent la guerre* (2007) p.18. Amossy, R., « Les Récits des infirmières de 1914-1918 »

⁴ Grâce aux statistiques trouvées sur le site « The Allies » New Zealand History Online, ainsi que McPhail, Helen. *The Long Silence : Civilian Life under the German Occupation of Northern France, 1914-1918* (2001) p.225

population qui communique avec l'ennemi sur une période aussi longue et leurs expériences fournissent une perspective unique aux historiens.

Contrairement à la Deuxième Guerre Mondiale, l'expérience des civils pendant la Grande Guerre n'a jamais été une priorité dans l'analyse de la guerre. Le mot *occupation* est plutôt associé avec l'invasion de la France en 1939, alors qu'il reste une sorte d'amnésie nationale⁵ de l'occupation antérieure.

La Première Guerre Mondiale signifie l'émergence de la totalisation de la guerre, où l'effort nécessite la volonté de la population entière⁶ : « *La totalité des moyens, la totalité des fins, la totalité des efforts* »⁷ La totalisation est caractérisée par l'« *ampleur de la violence* »⁸ qui touche pour la première fois les non-combattants. Pendant l'invasion, les civils sont victimes d'actes de violence commis par l'armée allemande, transformés ensuite par la propagande alliée afin de maintenir l'effort de guerre en zone libre. La circulation de rumeurs à propos d'atrocités commises en France ou de *franc-tireurs* en Allemagne établit les perceptions négatives de l'autre, qui sont en corrélation avec les circonstances changeantes des civils. Pendant l'occupation, les civils sont privés de sécurité. Ils ont un accès limité à l'extérieur ; ils reçoivent peu de nouvelles en raison de la censure et doivent obtenir un laissez-passer des autorités allemandes pour quitter leur commune. L'alimentation reste insuffisante tout au long de la guerre et les occupés meurent de faim, en ville

⁵ Smith, Leonard V. & Audoin-Rouzeau, Stéphane & Becker, Annette. *France and the Great War, 1914-1918* (2003) p.52

⁶ Becker, Jean-Jacques & Krumeich, Gerd. *La grande guerre, une histoire franco-allemande.* (2008) pp.184-5

⁷ Baldwin, Hanson. *World War I: An Outline History* (1962) p.2 « *Totality: Totality of Means; Totality of Ends; Totality of Effort.* »

⁸ Becker, J. & Krumeich, G. (2008) op.cit., pp.184-5

ainsi qu'à la campagne. Leurs vies sont dirigées par les autorités allemandes ; les occupés sont démunis de leurs biens et de leur vie privée car les soldats sont cantonnés chez eux. L'occupation touche chaque aspect de la vie et ses effets perdurent bien après la guerre, surtout en ce qui concerne les santés physique et mentale des occupés.

L'expérience des femmes en particulier est fascinante par le rôle qu'elles tiennent dans la société de l'époque. Un article dans le *New York Times* du 23 juin 1918, explique la situation des femmes avant la guerre : « ...les Françaises n'étaient pas des salariées indépendantes ... Elles étaient contentes d'assister leurs maris ... Elles n'avaient pas les mêmes libertés, et ne possédaient pas de statut social à part. »⁹ Traditionnellement, l'image des femmes en temps de guerre n'est pas celle de participantes ; les femmes ne figurent pas sur les champs de bataille sauf pour les héroïnes chéries de la presse : « [La guerre] était quasi exclusivement entre les mains des hommes. »¹⁰ Dans les années suivant la guerre les expériences des femmes sont ignorées en faveur de celles des soldats. À cause de la propagande, la destruction de documents et un manque de sources primaires, le rôle des femmes commence tardivement à être examiné. Les journaux intimes écrits par les femmes fournissent l'occasion d'examiner leurs expériences de la guerre. Ces journaux sont rares, pourtant ceux qui existent donnent un aperçu général

⁹ Young, Robert J. [Éd.] *Under Siege: Portraits of Civilian Life in France during World War I*. (2000) p. 141. Crawford, William H., « A Changed World for the Women of France » : « ...the women of France were not independent wage earners...They were satisfied to be the helpmates for their husbands... They did not have the same liberties, nor were they allowed to have a separate social position. »

¹⁰ Fell, Alison S [Éd.] *French and francophone women facing war/ Les femmes face à la guerre*. (2009) p. 9 Le Bras-Chopard, Armelle « La reproduction de la division des sexes dans la guerre »

sur la vie quotidienne ainsi que sur les épreuves individuelles. Les journaux intimes sont des sources uniques car ils contiennent les émotions ressenties pendant l'occupation, ainsi que les renseignements des relations entre les civils des zones occupées et les soldats allemands. En comparant les journaux des femmes, les documents militaires et les documents gouvernementaux je fais une distinction entre les expériences vécues des occupés et les rumeurs propagées pendant la guerre. Je décris l'atmosphère de ces quatre années et démontre à quel point la vie a changé pendant l'occupation allemande.

Analyse de la recherche existante

Annette Becker remarque que « ...*plus [...] on avance dans le siècle et plus les civils deviennent cibles majeures de la guerre, et les civils sont massivement des femmes et des enfants, voire des vieillards.* »¹¹ La guerre totale élimine la frontière traditionnelle entre les combattants et les non-combattants ; cette frontière a toujours placé les civils « *hors du combat* »¹² Jusqu'à présent ils n'ont jamais été reconnus comme victimes de guerre. L'évolution de l'historiographie de la Première Guerre Mondiale est marquée par le fait que traditionnellement le mot *civil* définit une personne éloignée de la guerre, pourtant aujourd'hui, il représente une victime de la guerre moderne.¹³ Les civils sont un nouveau groupe de témoins, cependant dans l'historiographie une démarcation perdure entre les victimes traditionnelles et les nouvelles. L'absence de témoignages sur l'occupation se reflète dans les

¹¹ Morin-Rotureau, Évelyne [Éd.] *1914-1918 : combats de femmes. Les femmes, pilier de l'effort de guerre* (2004) p.152

¹² Becker, Annette. *Les cicatrices rouges, 14-18* (2010) p.12

¹³ Proctor, Tammy M. *Civilians in a World at War, 1914-1918* (2010) p.4

titres de quelques livres rares à ce sujet : *The Long Silence* de Helen McPhail ou *Oubliés de la Grande Guerre* d'Annette Becker. Helen McPhail a été motivée pour l'écrire car l'expérience civile reste si mal documentée.¹⁴ Annette Becker fait partie d'un groupe des chercheurs installés à l'Historial de la Grande Guerre à Péronne, qui écrit une histoire transnationale de la guerre.¹⁵ Dans son dernier livre intitulé *Les cicatrices rouges*, elle écrit :

*Les terres bouleversées par la Grande guerre ont été appelées cicatrices rouges. De fait, les cicatrices d'occupation sont inscrites dans les âmes, dans les corps, dans les paysages ; elles sont bien souvent invisibles. Certaines amputations passent inaperçues. À nous de retrouver.*¹⁶

La recherche déjà complétée par ce groupe des chercheurs soutient une expérience civile de la guerre ; il faut alors se demander la raison pour laquelle les premiers historiens de la guerre n'ont pas estimé les expériences des civils assez valables que celles des soldats.

Une amnésie sociale de l'occupation a été établie et ensuite renforcée dans l'après-guerre ; elle ne commence que récemment à être démantelée. Annette Becker décrit la zone d'occupation comme l' « *outré-guerre* », qui vient du terme de peinture « *outrénoir* »¹⁷. La zone devient même une zone blanche sur les cartes de guerre¹⁸ ; elle n'est pas que perdue, elle disparaît

¹⁴ McPhail, H. (2001) op.cit., p.x

¹⁵ Becker, J. & Krumeich, G. (2008) op.cit., p.11

¹⁶ Becker, A. (2010) op.cit., p.19

¹⁷ Ibid., p.9

¹⁸ Ibid., p.10

complètement de l'histoire écrite. Les expériences des civils occupés pendant la guerre ne sont que représentées sous la forme de propagande, car la guerre totale dépend du soutien à toute épreuve du public. Les atrocités supposées commises par les Allemands sur les civils choquent le public et justifient le dévouement des soldats. Une ferveur religieuse arrive pendant la mobilisation ; la guerre est appelée la *der des ders*¹⁹, ce qui la donne une qualité apocalyptique. Dans l'après-guerre, les témoignages légitimes de civils sont oubliés en faveur des expériences de soldats, ou pire, ils sont désignés comme des inventions anti-allemandes. Un renouvellement d'intérêt dans la Première Guerre arrive autour du 80^{ème} anniversaire, pourtant Annette Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau soutiennent que le discours commémoratif ne réussit qu'à renforcer les soldats comme les seules victimes de la guerre.²⁰ L'historiographie est influencée par l'idéologie pacifiste qui préfère ignorer les histoires de violence et par conséquent elle néglige l'expérience civile.

La Grande Guerre reste dans la conscience sociale un évènement traumatique qui a encore une forte présence, car les souvenirs se trouvent dans chaque village sous forme des monuments de morts.²¹ Il faut noter que ces monuments ne sont qu'en hommage aux soldats ; ni les civils occupés ni les prisonniers de guerre ne sont représentés sur les monuments. Pendant la guerre, la violence des champs de bataille est censurée et les images rares du Front ne

¹⁹ Audoin-Rouzeau, Stéphane & Becker, Annette. *14-18, retrouver la Guerre*. Paris : éditions Gallimard, 2000 p.12

²⁰ Ibid., pp.11-2

²¹ Ibid., p.24

montrent jamais les soldats en train de tuer l'ennemi²², ce qui renforce l'idée que les soldats sont des martyres en contraste avec les images de barbarie associée à l'ennemi. Après la guerre, une « *élite des victimes* » est établie : les morts, ensuite les anciens combattants organisés par la sévérité de leurs traumatismes, les aviateurs, etc.....²³ Les civils restent à l'écart des victimes consacrées de la guerre. Le nouveau point de vue pacifiste transforme les soldats en victimes et ignore leur rôle primaire de combattants dans la guerre. Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker soutiennent que cette ignorance est la faute d'un sentiment de culpabilité parmi notre génération de « *ne pas avoir assez souffert dans ce siècle de guerre totale* » mais aussi d'une incapacité d'imaginer « *nos pères et nos grand pères comme des agents de souffrance et de mort* »²⁴. L'accent sur la victimisation des soldats marginalise encore la victimisation des civils, car cela renforce l'idée traditionnelle des civils comme des non-combattants et ainsi des non-victimes. Dans l'historiographie les seules victimes sont les soldats, les héros de la guerre, un point de vue généralisé par le monde littéraire. James Connolly soutient qu'une structure de représentation dans la littérature s'est développée pendant la guerre et marginalise l'expérience des occupés comme des résistants passifs.²⁵ La représentation des femmes n'a pas l'importance dans la littérature ; les romans écrits par les hommes à cette époque maintiennent l'inégalité des sexes en soulignant que les femmes ne sont que des « *personnages secondaires* »²⁶

²² Roshwald, Aviel & Stites, Richard [Éds.] *European Culture in the Great War*.(1999) op.cit., p.298. Ferro, M. « Cultural Life in France »

²³ Ibid., p. 306. Ferro, M. « Cultural Life in France »

²⁴ Audoin-Rouzeau, S. & Becker, A. (2000) op.cit., p.13

²⁵ Connolly, James. '*Ce n'est plus de la guerre !*' *Representations of the German Occupation of Northern France in the First World War* (2008) p.48

²⁶ Chevillot, F. & Norris, A. [Éds.] (2007) op.cit., p.83. Goldberg, N. « Les Femmes, le civil et le soldat dans les romans de la Grande Guerre »

L'expérience du *poilu*, le soldat français, domine l'histoire écrite et par conséquent, des chercheurs essaient aujourd'hui de trouver un équivalent féminin du témoin de la guerre. Ruth Amossy soutient que le récit d'infirmière est le seul équivalent du récit du *poilu*. Elle ne justifie pas sa théorie par le fait que les infirmières se trouvent sur les champs de bataille, mais plutôt parce que leurs témoignages sont au féminin et à la première personne du singulier.²⁷ Sa théorie isole doublement l'expérience des femmes occupées, car elle ignore leur valeur comme témoignage; ainsi son besoin de trouver un équivalent féminin du récit de soldat ne réussit qu'à comparer les deux, ce que les historiens aujourd'hui évitent car il endommage la représentation des non-combattants.

L'occupation est un aspect de la Première Guerre Mondiale qui reste marqué par les mythes, la censure et la propagande, alors comment la comprendre ? : « *Ce sont leurs textes, leurs images, leurs photographies, leurs films, leurs objets, qu'il faut regarder, tenir dans les mains, pour savoir ce qu'on a su, ce qu'on a vu.* »²⁸ Les seuls témoignages écrits pendant l'occupation sont sous forme de journaux intimes, une pratique extrêmement dangereuse. Les autorités allemandes interdisent la communication avec l'extérieur²⁹ et empêchent aussi la communication en zones occupées. La circulation entre villages est interdite sans passeport et la circulation de journaux s'est arrêtée depuis l'invasion. Le système postal s'est arrêté et les

²⁷ Ibid., p.18

²⁸ Becker, A. (2010) op.cit., p.17

²⁹ *Affiche de 4 février 1915*. Archives départementales du Nord [AdN] Les affiches 1915 de Lille, 9 R 532

pigeons voyageurs sont vite réquisitionnés. Les civils qui n'obéissent pas à ces restrictions doivent payer une amende ou sont même envoyés en prison.

Pourquoi sont-ils si résolus à documenter l'occupation, quand ils sont en danger d'être sévèrement punis s'ils sont découverts ? Deux réponses générales expliquent leurs actions. Écrire un journal est soit un acte instinctif, soit un acte de rétorsion. Si on écrit pendant une période de traumatisme, c'est afin de comprendre ce traumatisme. Écrire un journal est alors une catharsis ; dans le contexte de l'occupation, c'est une manière d'épancher les inquiétudes quand on n'a pas le droit, ni la possibilité, de l'exprimer en public. Cette détermination résolue peut être également vue comme un acte de résistance à l'occupation. Ce n'est pas seulement les communes qui sont occupées, les soldats sont cantonnés chez les civils, alors la solitude se trouve à l'intérieur. Écrire un journal est un acte de résistance « *passive* »³⁰ qui maintient un sentiment de patriotisme ; le journal devient alors un symbole de défi aux Allemands ainsi qu'un rejet de l'occupation.

Méthodologie

Le but de ce mémoire est d'éclaircir le mythe concernant la vie des femmes sous l'occupation pendant la Grande Guerre. Il faut choisir des sources avec discernement, en se demandant de motifs de l'auteur. Élise Julien examine le problème de la fiabilité et la question de « *la dictature du témoignage* »³¹ En mettant en valeur les sources il faut s'interroger sur leurs

³⁰ Philippe, Nathalie [Éd.] *Vie quotidienne en France occupée: journaux de Maurice Delmotte, 1914 – 1918* (2007) p. 45

³¹ « À propos de l'historiographie française de la première guerre mondiale », *Labyrinthe*, n. 18 2004 (2)

origines. Les expériences de chacun diffèrent : « *Il est donc nécessaire de rechercher parmi ces traces du passé les points communs, mais dangereux de ne pas prendre en compte les diversités politiques, sociales, culturelles, individuelles, de ceux qui nous les ont léguées.* »³² En outre, il faut distinguer les sources écrites pendant l'occupation et celles écrites dans l'après-guerre. L'histoire de l'occupation a subi une évolution à la fin du vingtième siècle, donc les livres écrits aussitôt après la Deuxième Guerre ne sont pas reconnus comme des sources fiables. À propos de sources primaires, les journaux intimes sont les meilleures représentations de vie pendant l'occupation, car on les écrit peu après l'évènement. Les mémoires sont le résultat d'une réflexion sur une expérience, et sont écrits bien après. En écrivant ses mémoires l'auteur est éloigné de l'environnement original et il est aussi influencé par les opinions extérieures. La différence entre un journal intime et des mémoires est alors caractérisée par la différence entre, en anglais, la *collection* et la *recollection* d'expériences. Un journal intime est un procès personnel de recueillir les expériences dès qu'elles arrivent ; les mémoires sont plutôt une version des événements écrite à la réflexion avec l'intention de la partager. C'est la différence entre la version privée et la version publique de l'expérience.

Les mémoires d'Émilienne Moreau, publiés dans *Le Miroir* le 12 Décembre 1915, sont un exemple des influences extérieures sur l'auteur. Émilienne vient de recevoir la Croix de Guerre pour ses actes de résistance, mais surtout pour avoir tué deux soldats allemands ; elle est donc un instrument parfait de propagande contre les Allemands. Sa photo sur la couverture du

³² Ibid.

Miroir montre une fille jeune, jolie et innocente, pourtant son histoire raconte sa qualité guerrière. Émilienne est représentée comme la Française idéale, par conséquent c'est une image que le lecteur doit considérer avec cynisme. À la une, elle explique que son récit « *ne prétend qu'à de la vérité, de la vérité, de la vérité douloureuse* »³³. En répétant le mot vérité, elle réduit les autres points de vue au statut de mensonges ; son statut l'aide, car personne ne veut contester les mémoires d'une héroïne nationale. La langue émotive fait allusion à l'hyperbole : « *...j'enseignerai la haine des Allemands, avec quelle foi je leur répéterai, tant que les années aient passé, que, à l'égard de cet abominable peuple, l'oubli et le pardon sont pour toujours impossibles !* »³⁴ Les mémoires d'Émilienne renforcent la caricature de la race allemande comme des monstres, son histoire publiée dans *Le Miroir* émascule les soldats allemands car elle démontre qu'une jeune fille peut les tuer. Ses mémoires sont un exemple de propagande pour la guerre ; ils soutiennent la nécessité de la guerre ainsi que la supériorité de la race française. Il est difficile à croire qu'une fille de 17 ans a la capacité d'écrire un tel récit sans l'aide d'un nègre ; ses mémoires auraient été édités par le rédacteur du journal avant leur publication. Les mémoires d'Émilienne sont un bon exemple de l'ampleur de la propagande, mais elles ne sont pas une source fiable d'expériences sous l'occupation. En outre, ils ont été publiés en 1915, tandis que l'occupation dure jusqu'en 1918. Ils contiennent des renseignements utiles, mais il faut les juger dans leur contexte. Les mémoires sont valables afin de comprendre l'effet mental de l'occupation ; mon mémoire de maîtrise aborde la réalité plutôt que

³³ Moreau, Émilienne. « *Mes Mémoires* » *Le Miroir*, 12 décembre 1915, numéro 107, pas numéroté.

³⁴ Ibid.

l'interprétation de la vie sous l'occupation, je préfère ainsi des journaux intimes qui ont été écrits pendant l'occupation.

Helen McPhail écrit que la plupart de ses sources primaires comprend des mémoires écrites pendant les années 20 par les gens de classe moyenne.³⁵ Au cours des dernières années, quelques journaux intimes ont été publiés qui apportent une nouvelle perspective sur l'occupation. Les auteurs des journaux intimes sont aussi divers que leurs expériences ; certains habitent en ville, d'autres à la campagne. Marguerite Wicart,³⁶ 26 ans, habite à Somain, un petit village dans le Nord ; au début de la guerre elle est enceinte et a déjà un fils, son mari est prisonnier de guerre en Allemagne alors elle doit entretenir leur ferme toute seule. Eugénie Deruelle³⁷ habite à Sains-Richaumont dans l'Aisne ; elle a 61 ans, est veuve, riche, sans enfants et vit dans une grande maison avec sa bonne. En 1918 elle est envoyée au camp d'Holzminden en Allemagne. Quant à Constance Graeffe³⁸ qui habite à Bruxelles, elle est franco-britannique, bourgeoise et mariée avec un Allemand. Les trois femmes ci-dessus ne sont que trois exemples d'auteurs de journaux intimes. Ces femmes ont des origines différentes, ont complété différents niveaux d'études, ont vécu des expériences différentes et elles ont des responsabilités différentes pendant l'occupation. Leurs expériences de la vie sous l'occupation allemande sont des expériences individuelles, pourtant, leurs témoignages démontrent que l'occupation touche

³⁵ McPhail, H. (2001) op.cit., p.4

³⁶ Wicart, Marguerite. *Ma vie sous l'occupation allemande [Pâques 1915 – octobre 1918]* Je voudrais remercier Nathalie Philippe et Roger Delmotte de m'avoir fourni une copie de journal de Marguerite.

³⁷ Deruelle, Eugénie. *Les carnets d'Eugénie Deruelle : une civile en zone occupée durant la Grande guerre* (2010)

³⁸ Graeffe, Constance. *"We who are so cosmopolitan": The War Diary of Constance Graeffe, 1914-1915* [2^{ème} éd.] (2008)

tous ceux qui se trouvent en zones occupées. Leurs expériences donnent ainsi un aperçu sur la mentalité des autorités allemandes, qui ne font aucune distinction entre les classes sociales par rapport à l'alimentation et les réquisitions : « ...*les femmes sont traitées comme les hommes, les riches comme les pauvres.* »³⁹ Chaque femme possède un témoignage unique de l'occupation, pourtant un témoignage collectif des femmes occupées existe aussi, ce qui rend leur expérience aussi légitime que l'expérience collective des soldats dans l'historiographie de la guerre.

En entreprenant mes recherches j'essaie d'utiliser des sources écrites dans leurs langues originelles, pourtant l'obstacle de la langue me limite en matière des sources allemandes et flamandes. Il faut dépendre sur des traductions et des analyses par des sources intermédiaires, ce qui risque d'entraîner un autre niveau de subjectivité. C'est le risque déjà encouru en utilisant les sources secondaires, qui sont écrites par le même noyau de chercheurs. Géographiquement, je me trouve éloignée des sources utiles et je dépends de celles trouvées sur internet et dans les bibliothèques en Nouvelle-Zélande. J'ai entrepris mes recherches dans des archives situées à Lille et à Bruxelles et le manque de temps ne m'a pas permis de prolonger mon séjour. J'ai dû sélectionner et ensuite réviser mes sources sur place, ce qui risque de mener à des interprétations erronées. En identifiant ces problèmes, il faut constater que même si on ne peut pas prendre ces sources au pied de la lettre, elles restent cependant valables.

³⁹ Morin-Rotureau, É. [Éd.] (2004) op.cit., p.160 Il faut pourtant remarquer qu'une hiérarchie sociale existe encore pendant l'occupation.

I Invasion

L'assassinat de l'archiduc austro-hongrois François-Ferdinand, le 28 juin 1914 à Sarajevo, signale le déclenchement de la Première Guerre Mondiale ; cependant il n'a pas causé la guerre. La guerre résulte d'une méfiance mutuelle, créée et ensuite renforcée par les actions historiques ; l'invasion entraîne le renouvellement d'un conflit persistant entre la France et l'Allemagne. L'ancrage territorial de l'armée allemande, qui a commencé en 1871 avec l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine, serait une motivation de chaque côté à se mobiliser. Le front est établi en zone française occupée, alors les femmes, les enfants et les vieillards se trouvent entre les deux armées. L'évolution de la technologie à la fin du 19^{ème} siècle exacerbe la totalisation de guerre ; la violence et le déplacement de civils qui ont lieu en zones occupées vont caractériser l'occupation dans la littérature.

Histoire

Il faut examiner en premier les démarches qui ont entraîné l'invasion, afin de comprendre l'effet de l'invasion sur les civils. Le Président des États-Unis, Woodrow Wilson, remarque en 1917 que « [les racines de cette guerre] se trouvent dans les sous-sols de l'histoire et je suis d'avis que c'est le dernier désaccord décisif entre le vieux principe de pouvoir et le nouveau principe de

liberté. »⁴⁰ Wilson indique qu'une guerre en Europe est inévitable à cause d'une hostilité historique entre les pouvoirs ; il est aussi la conséquence d'un conflit contemporain d'idéologies. La « *liberté* » signifie l'émergence des gouvernements libéraux en Europe à la fin du 18^{ème} siècle, qui sont anti-guerre et-anti-impérialisme.⁴¹ Pendant les années 60, l'historien allemand Fritz Fischer soutient sa thèse controversée que l'Allemagne a toujours l'intention de déclarer la guerre contre la France en raison d'une forte « *volonté à la guerre* », expliquée d'une façon par son ancienne mentalité impérialiste.⁴² L'invasion de la France par l'Allemagne est un autre exemple d'expansionnisme afin d'affirmer son pouvoir en Europe.

À cette époque, les historiens ont soutenu la même thèse ; John Terraine caractérise l'Allemagne comme un pouvoir militaire résolu et la France comme une démocratie peu encline à la guerre.⁴³ Cette thèse donne la fausse impression que le gouvernement français ne se prépare pas à la guerre. La France et l'Allemagne surveillent les développements militaires de l'une l'autre⁴⁴ ; Guillaume II déclare en novembre 1913 que la France veut entrer dans la guerre en raison de la loi sur le service militaire ainsi que le langage anti-allemand dans la presse.⁴⁵ La menace de guerre est bien réelle, car l'Allemagne a déjà utilisé la guerre comme une façon de sortir de l'impasse

⁴⁰ Wilson, Woodrow, 12 novembre, 1917 « *Address to the American Federation of Labour Convention, Buffalo, NY, "Labor Must Be Free"* » « [the roots of this war] run deep into all the obscure soils of history, and in my view it is the last decisive issue between the old principle of power and the new principle of freedom. »

⁴¹ Henig, Ruth. *The Origins of the First World War* [3^{ème} éd.] (2002) p.57

⁴² Ibid., pp.45-9 « *will to war* »

⁴³ Terraine, John. *The Western front 1914-18* (1964) pp.44-5

⁴⁴ Henig, R. (2002) op.cit., p.58

⁴⁵ Becker, J. & Krumeich, G. (2008) op.cit., p. 53

diplomatique, contre l'Autriche en 1866 et la France en 1870.⁴⁶ Les relations entre les deux pays restent tendues après la guerre Franco-prussienne, mais aucun des deux n'essaient d'entrer dans un dialogue avec l'autre. La stratégie militaire de la France se trouve donc dans le renforcement de ses défenses diplomatiques. En 1904 la France réussit à créer l'Entente Cordiale avec l'Angleterre, un allié traditionnel de l'Allemagne ; en 1907 la Triple Entente est établie avec la Russie. L'Entente est un mécanisme de défense pour la France, car si la guerre est déclarée, les trois pays s'engageront contre l'Allemagne.

L'Allemagne a toujours l'intention de faire la guerre contre la France, elle n'attend que le bon moment. L'assassinat de l'Archiduc fournit l'opportunité de déclarer la guerre à la Russie, en même temps que les troupes allemandes mobilisent pour prendre la Belgique. En raison des défenses françaises, une invasion par surprise est la seule façon de prendre le dessus sur l'ennemi. Par conséquent, les civils en Belgique et dans le Nord de la France n'ont pas le temps de s'enfuir et ceux qui essaient se trouvent très vite piégés entre les deux armées qui avancent. Le territoire tombe vite aux Allemands, pourtant leur stratégie d'invasion a été toujours évidente. Les Allemands ne peuvent pas entrer par la région Alsace-Lorraine car elle est sous haute protection depuis la guerre 1870 ; la Suisse est un pays neutre et difficile à manœuvrer. Selon cette logique, l'armée allemande va entrer la France par la Belgique. La région du Nord, qui comprend 10% du territoire français ainsi que 12,5% de la

⁴⁶ Henig, R. (2002) op.cit., p.59

population française⁴⁷, la région industrielle de la France donc d'une importance économique, est en effet exposée à l'attaque allemande. Les actions de l'armée belge, qui réussit à défendre leur territoire contre l'attaque allemande pendant quelques jours⁴⁸, fournissent l'opportunité à l'armée française de se préparer une défense de la région du Nord. Quelque soit la raison, l'armée allemande réussit dans quelques semaines à gagner le territoire français. Les civils se sentent abandonnés par leur pays pendant l'invasion :
« *Les Allemands arrivent. C'est fini. Fini pour nous, parce que l'armée française est là, mais nous ne savons plus où.* »⁴⁹

La Convention de la Haye

En zones occupées, l'Allemagne a une obligation de préserver le mode de vie de l'avant-guerre ainsi que de respecter la souveraineté des civils. Comme la France et d'autres pays européens, l'Allemagne a ratifié la Convention II de la Haye le 4 septembre 1900. La section III de la convention souligne le traitement des civils par les occupants :

Article. 43 : L'autorité du pouvoir légal ayant passé de fait entre les mains de l'occupant, celui-ci prendra toutes les mesures qui dépendent de lui en vue de rétablir et d'assurer, autant qu'il est possible, l'ordre et la vie publics [sic] en respectant, sauf empêchement absolu, les lois en vigueur dans le pays.

⁴⁷ McPhail, H. (2001) op.cit., p.225

⁴⁸ Hull, Isabel V. *Absolute Destruction: Military Culture and the Practices of War in Imperial Germany*. Press (2005) p. 208

⁴⁹ Delahaye-Théry, Madame. *Les Cahiers Noirs : notes quotidiennes écrites d'octobre 1914 à novembre 1918 par une Lilloise sous l'occupation allemande* (1934) p.2, 9 octobre 1914

Article 45. : Il est interdit de contraindre la population d'un territoire occupé à prêter serment à la puissance ennemie⁵⁰.

Cette convention essaie de limiter le pouvoir de l'occupant sur la population occupée par la préservation de leur statut de non-combattant, cependant elle est basée sur une idée hypothétique d'occupation. La convention ordonne que les lois doivent être respectées comme en temps de paix, pourtant le territoire est maintenant devenu un territoire de guerre : « *L'occupation militaire serait donc, du point de vue juridique, un hybride, une situation intermédiaire entre guerre et paix ?* »⁵¹ La convention défend l'autonomie des civils jusqu'à la fin de l'occupation et essaie de préserver la vie normale en soutenant que le territoire sera un jour rendu à son pays d'origine. Elle fait allusion que l'occupation soit temporaire⁵² pourtant la durée d'une occupation est ambiguë. La convention remarque aussi que l'occupation est une conséquence secondaire de la guerre plutôt que le but primaire du belligérant ; l'occupant n'a pas le droit de changer les lois du pays, pourtant il est responsable de faire respecter ces lois. La convention ne prend pas en compte la perte des libertés lors d'une occupation ; l'autonomie des civils dépend alors de la mentalité de l'occupant. La convention est essentiellement un accord plutôt qu'un contrat entre les pouvoirs, basé sur une moralité universelle. Elle n'explique pas comment ces articles doivent être appliqués, ni ce qui doit arriver au pays qui ne les suivent pas. L'émergence de la totalisation ignore l'idée que le comportement des occupants est illégal en raison de la convention. Les pays se trouvent dans une

⁵⁰ *Convention (II) concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre et son Annexe : Règlement concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre.* La Haye, 29 juillet 1899. Site du Comité internationale de la Croix-Rouge

⁵¹ Becker, Annette. *Les Cicatrices Rouges 14 – 18: France et Belgique occupées.* (2010) p.90

⁵² Hull, I. (2005) op.cit., p.124

guerre totale, est-ce qu'on doit modifier la modalité de guerre, qui peut ensuite affecter sa possibilité de gagner la guerre ? La convention est une théorie optimiste qui veut placer les civils hors des combats mais elle ignore la réalité que la vie a bien changé. Dans le contexte de la Première Guerre Mondiale, la convention est en conflit avec la mentalité conquérante de l'armée allemande, qui a été codifiée dans les années précédant l'occupation ainsi que la ratification de Convention de la Haye.

Politiques Militaires de l'Allemagne

Les politiques militaires développées en Allemagne avant la guerre peuvent expliquer son rejet des lois protégeant les droits des civils. En 1872 une loi est votée contre *Kriegsverrat*, l'acte de trahison contre la guerre par les étrangers.⁵³ Dans le contexte d'une occupation, cette loi concerne les civils qui n'obéissent pas au nouveau régime. Les civils étrangers sont tenus aux mêmes standards que les citoyens allemands et la résistance contre les autorités risque le châtement.⁵⁴ La probabilité de son application est renforcée au moment de la ratification de la convention de la Haye, quand l'Allemagne⁵⁵ réserve le droit de ne pas adhérer à l'article 44 ; cet article souligne que le belligérant ne faut pas utiliser un citoyen contre son propre pays.⁵⁶ Pendant la trentaine d'années de paix suivant la guerre 1870, l'Allemagne a élaboré une politique qui l'aiderait à prendre contrôle des civils occupés, dans l'intention de les exploiter pour le bénéfice de sa stratégie militaire. Cette politique l'aide aussi à établir

⁵³ Ibid., p.125

⁵⁴ Ibid., p.126

⁵⁵ Ainsi que l'Autriche-Hongrois et la Russie.

⁵⁶ Becker, A. (2010) op. cit., p.87

un système contre la résistance civile, qui est une source d'inquiétude pour l'armée.

En exécutant le Plan Schlieffen, l'administration allemande prévient un conflit court et facile, comme la guerre de 1870. Ce plan dépend de la défaite rapide des armées adverses et est sensible aux échecs stratégiques, notamment la résistance imprévue de la Belgique. Le soir du 2 août 1914 après que la France a annoncé son respect de la neutralité belge, le ministre de l'Allemagne à Bruxelles envoie au ministre des Affaires Étrangères un ultimatum. Le gouvernement allemand a reçu l'information que les troupes françaises « *auraient l'intention de marcher sur la Meuse par Givet et Namur* »⁵⁷ alors il se voit obligé de violer la neutralité de la Belgique. Le fait que les soldats allemands soient déjà sur la frontière belge, en accord avec le Plan Schlieffen, contredit cette excuse que la France est le premier pays à mobiliser. L'Allemagne demande ensuite l'obéissance totale de la population belge, sinon elle la traitera comme ennemie.⁵⁸ L'Allemagne propage l'idée qu'elle est une victime, mais le fait qu'elle persécute la Belgique en ne lui donnant pas le choix de résister montre son véritable objectif. La Belgique refuse le passage libre de l'armée allemande, mais cette décision n'est pas communiquée aux soldats allemands.⁵⁹ En conséquence, à leur arrivée en Belgique les troupes rencontrent une résistance qu'ils ont auparavant ignorée car elle est à l'encontre du Plan Schlieffen. D'un point de vue logistique l'armée allemande

⁵⁷ Renault, Louis. *Pour la défense du droit international, Les Premières violations du droit des gens par l'Allemagne. Luxembourg et Belgique.* (1917) p.27

⁵⁸ Ibid., p.28

⁵⁹ Hull, I (2005) op.cit., p.208

n'est pas préparée pour une défaite, et le manque subséquent de provisions mène les soldats allemands chez les civils⁶⁰. Comme les civils sont vus comme une source d'approvisionnement, ils deviennent les hôtes forcés des soldats :

*On continue à la laver [sic] pour l'ambulance et on récurer les maisons que les Allemands occupent. Ils ont toutes les personnes du village à leur service ; tantôt il faut des hommes ici, tantôt des femmes là. Il ne nous reste plus de savon ; cependant, l'on exige que le linge soit bien blanc.*⁶¹

Même à la fin de la journée ils n'échappent pas à l'ennemi en raison de cantonnement des soldats chez eux. Les civils, plutôt des femmes en raison de la mobilisation, sont obligés de loger et de nourrir les soldats ; une rotation interminable puisque l'armée est toujours en mouvement vers le Front :

*...un certain sergent-major qui a l'air de nous prendre pour ses vrais esclaves ; il commande avec l'autorité : "Madame, faut faire beau la chambre ! Madame, faut apporter du bois ! Madame, je veux du lait ! ", etc. Il m'est arrivé plus d'une fois de le souhaiter au diable.*⁶²

Les responsables, notamment le commandant et le sergent-major, donnent l'exemple aux soldats dans leur manière de traiter les civils.⁶³ Le manuel de guerre *Kriegs-Etappen-Ordnung* ne stipule pas le traitement des civils ; en outre, il encourage les soldats de se comporter comme ils le veulent.⁶⁴ Le sergent-major ou *Hauptfeldwebel*, est un sous-officier chargé de

⁶⁰ Ibid., p.210

⁶¹ Martin-Froment, C. (2010) op. cit., p.67, 29 août [1914].

⁶² Ibid., p. 77, 19 octobre [1914]

⁶³ Parmi les soldats l'Hauptfeldwebel est surnommé « Mutter der Kompagnie » et le Commandant « Vater der Kompagnie » ; « mère » et « père » de la compagnie.

⁶⁴ Hull, I. (2005) op. cit., pp.226-7

l'administration et de la conduite de la compagnie à l'arrière.⁶⁵ Normalement ces hommes ne mettent pas les pieds sur le champ de bataille, alors il est possible qu'en compensation ils exercent leur pouvoir sur les civils.

Dès l'invasion, l'armée allemande traite les zones occupées comme un nouveau territoire conquis ; les dialogues entre les soldats et les civils démontrent une mentalité impérialiste. Sœur saint Éleuthère, qui habite à Noyon dans le département de l'Oise, décrit une rencontre entre les religieuses et un officier allemand le 30 août 1914 :

... "Nous vous avons lancé des bombes tantôt – Oui Monsieur, repris-je, mais elles n'ont pas éclaté." Après une pause, et d'un air conquérant, il nous lança cette phrase cinglante : "Nous vous avons vaincus [sic] Dans deux jours nous serons à Paris."⁶⁶

Le but principal de l'Allemagne est de s'emparer de Paris ; de là elle peut dicter l'aboutissement de la guerre à son avantage. Clémence Martin-Froment, une jeune femme habitant Lubine dans les Vosges, écrit au début de l'invasion : « *Les Allemands passaient et filaient lestement...D'autres disent : vous serez Allemands.* »⁶⁷ Le 14 décembre, elle écrit :

Quelques-uns nous disent que nous serons Allemands. Je ne le crois [pas] et j'espère toujours. Certes, nous serons retenus à Lubine, notre cher Lubine, par l'intérêt, par l'habitude, par la nécessité, par les mille

⁶⁵ Rottman, Gordon. *German Pioneer 1939-45: Combat engineer of the Wehrmacht* (2010) p.16.

⁶⁶ Saint-Éleuthère, Sœur. *L'occupation allemande de Noyon : Les Carnets de guerre d'une sœur infirmière* (2003) p.11

⁶⁷ Martin-Froment, C. (2010) op.cit., p.66, 24 août 1914

*liens indestructibles qui enchaînent l'homme libre. Nous en garderons le séjour comme un exil, en aspirant sans cesse vers la France.*⁶⁸

Les Allemands se voient comme des conquérants, pas comme des occupants ; ils veulent transformer les civils en citoyens allemands. Henri Douchet, qui habite à Péronne, note dans son journal que pendant l'invasion le maire refuse l'ordre allemand de descendre le drapeau tricolore, symbole de l'identité française de la commune. Il est fait prisonnier et le drapeau est déchiré par l'ennemi.⁶⁹ Intérieurement, Clémence Martin-Froment se rebelle contre l'influence des Allemands sur sa vie ; elle cède à cette situation en raison de son attachement au village, un choix libre à son avis. Elle se voit coupée provisoirement de la France, mais se considère néanmoins française. La préservation de son identité culturelle lui permet de garder l'espoir d'être libérée un jour, en conflit avec le but des généraux allemands qui tentent d'annexer d'autres territoires occupés.⁷⁰

Le désarroi produit par la présence de l'armée ainsi que la perte de vie privée vont angoisser les civils pendant toute la guerre. Ils endurent une expérience traumatisante, cependant ils n'ont pas l'occasion de surmonter leur angoisse. En outre, les civils doivent assister l'ennemi à son effort de guerre. Géographiquement, l'invasion met les civils à l'extérieur du territoire libre⁷¹ ; psychologiquement, ils résistent leur nouveau placement en territoire ennemi.

⁶⁸ Ibid., p.88

⁶⁹ McPhail, H. (2001) op.cit., p.18

⁷⁰ Hull, I. (2005) op. cit., p.230.

⁷¹ Morin-Rotureau, É. [Éd.] (2004) op.cit., pp.166-7

L'application de violence aux civils va cependant éteindre toute résistance contre le nouveau régime allemand.

Violence

La méfiance des histoires d'atrocités corrompt l'historiographie de violence pendant l'occupation. Dès l'invasion les rumeurs de violence sont propagées par les deux cotés, un moyen efficace de maintenir la mobilisation. Pendant la guerre, les pays alliés transforment les histoires d'atrocités en propagande contre les Allemands pendant l'occupation⁷² ; inversement, le *Viol de la Belgique*, un terme figuré pour décrire l'invasion du territoire belge, est transformé en histoires de véritables viols. Tout cela a un effet nuisible sur la représentation d'expériences des vraies victimes. Jusqu'à la fin des années 1990, *atrocité* a été considéré un terme conjecturable⁷³ et il reste un mot aux fortes connotations parmi les historiens donc j'évite de l'utiliser. Les civils sont victimes de violences commises par l'armée allemande, qu'elles soient intentionnelles ou pas. La propagande est au cœur des instances de violence pendant l'invasion ; les idéologies propagées par les autorités militaires et le gouvernement allemands ont des conséquences par rapport à la conduite des soldats en zones occupées. Les violences commises par les soldats sur la population civile pendant l'invasion sont directement liées aux ordres, ou même à l'absence d'ordres des autorités, ainsi qu'à un racisme historique entre les pays. Les soldats allemands sont vulnérables à la propagande car leur seule source d'information est les communiqués publiés par l'armée ; pendant les

⁷² Horne, John & Kramer, Alan « German "Atrocities" and Franco-German Opinion, 1914: The Evidence of German Soldiers' Diaries" » *The Journal of Modern History*, Vol. 66, No.1 (Mar., 1994) p.2

⁷³ Becker, A. (2010) op.cit., p.24

deux premières semaines de l'invasion, les troupes ne reçoivent ni courrier ni journaux.⁷⁴ Le gouvernement allemand propage ensuite des rumeurs à propos de *franc-tireurs* comme justification de la prolongation du conflit, signalée par l'échec de son plan Schlieffen.

Franc-tireurs

Le Haut-Commandement allemand croit les armées de France et de Belgique inférieures, les « *tactiques sournoises* »⁷⁵ de la population ennemie sont la seule explication permise pour cette invasion désordonnée. Une guerre menée par les *franc-tireurs* justifie aux yeux des Allemands l'emploi inconsidéré de la force contre la population toute entière, pourtant ce type de combattants n'existe pas⁷⁶. L'idée de *franc-tireur* vient de la guerre de 1870, pendant laquelle des noyaux de résistance organisés se sont battus face aux troupes allemandes dans le nord de la France.⁷⁷ En 1914, les rencontres supposées avec les *franc-tireurs* belges fournissent une justification de la violence exercée par les premières troupes allemandes. En Allemagne, les mémoires militaires de la guerre de 1870 regagnent leur popularité; l'image du *franc-tireur* est toujours présente, surtout dans les mémoires du Comte Helmuth von Moltke, qui va diriger l'invasion de la Belgique.⁷⁸ Von Moltke, le héros du dernier conflit avec la France, incite la peur contre un ennemi inexistant. Malgré un manque de preuve, le 12 août 1914, von Moltke communique via la presse allemande l'existence de *franc-tireurs* en France et

⁷⁴ Horne, J. & Kramer, A. (1994) op.cit., p.18

⁷⁵ Ibid., pp.25-26 « *underhanded tactics* »

⁷⁶ Hull, I (2005) op.cit. pp 210-1

⁷⁷ Becker, A. (2010) op.cit., p.30

⁷⁸ Horne, J. & Kramer, A. (1994) op.cit., p.16

en Belgique, « *comme ce qui s'est passé en 70/71.* »⁷⁹ Il constate le 4 août après le siège de Liège que « *sans doute notre comportement en Belgique est brutal, mais pour nous c'est une question de vie ou de mort et ceux qui nous empêchent doivent en accepter les conséquences* »⁸⁰ Sa position démontre la mentalité du Haut-Commandement, qui reconnaît la sévérité de ses actions contre les civils en même temps qu'il les justifie en qualité d'auto-défense. Les philologues allemands donnent un nom à cette obligation : « *bitterste Notwehr* », « *une défense amère* »⁸¹. Les soldats mobilisés se retrouvent dans un « *vide d'information* »⁸² car en attendant leur départ à la guerre, des autorités allemandes les isolent du monde extérieur. Les soldats allemands ne reçoivent aucune nouvelle de leurs familles ; ils ne lisent que les communiqués militaires, qui propagent les rumeurs des *franc-tireurs*. L'un des communiqués, publié le 9 août 1914, décrit la mutilation et la torture de troupes allemandes par les civils.⁸³ La soi-disant existence des *franc-tireurs* donne à l'armée allemande une justification légale de commettre des actes de violence contre les civils, car les civils deviennent des combattants et ne sont plus protégés par la Convention de la Haye. Les soldats n'ont alors aucune limitation légale, ni morale, sur leur utilisation de la force ; en outre, la propagande les encourage à utiliser la violence contre les civils. Aucune preuve n'existe que la résistance belge a été un véritable problème pour les soldats allemands ; la résistance

⁷⁹ Ibid. (1994) op.cit., p.17 « *just as was the case in 70/71* »

⁸⁰ Hull, I. (2005) op.cit., p.208 « *Our method in Belgium is certainly brutal, but for us it is a matter of life and death, and anybody who gets in our way has to take the consequences.* »

⁸¹ Horne, J. & Kramer, A. (1994) op.cit., p.10 « *bitter self-defense* »

⁸² Ibid. p.17 « *information vacuum* »

⁸³ Hull, I (2005) op.cit. p 210

rencontrée vient de l'armée belge, pas des *franc-tireurs*.⁸⁴ Les *franc-tireurs* sont alors une justification sans fondement de la violence contre les civils.

Témoignages de violence en zones occupées

En parallèle avec ce qui se passe dans l'armée allemande, sur le Front les témoignages de violence contre les civils fleurissent parmi ceux qui attendent l'ennemi. Les récits viennent de réfugiés ou de ceux qui ont traversé les régions déjà occupées. Germaine Soltau, écolière à Bruxelles, raconte:

*Nous avons entendu à Bruxelles ce qui se passait à la frontière – le meurtre, la fusillade, les atrocités...le 18 août le gouvernement a été déplacé à Anvers. Liège est tombé peu après et les Allemands avançaient sur Bruxelles. Ils étaient précédés par de flots réguliers de réfugiés, qui racontaient encore des histoires d'atrocités qui s'étaient passées dans les villages et les hameaux des Ardennes. Nous avons eu des nouvelles de nos amis qui vivaient dans un petit village – la jeune femme avait été fusillée devant son enfant, après que son mari ait lui-même été emmené fusillé. Cette histoire est arrivée des centaines et des milliers de fois, toujours la même histoire.*⁸⁵

⁸⁴ Becker, A (2010) op.cit., p.30

⁸⁵ Arthur, Max [Éd.] *Forgotten Voices of the Great War*. Guilford, CT: First Lyons Press (2004) pp.26-27 « We had heard in Brussels what was happening at the frontier – the killing, the shooting, the atrocities...the 18th of August the government in Brussels left the capital to go to Antwerp. Soon Liege fell and the Germans were on their way to Brussels. They were preceded by streams of refugees, telling us more stories of atrocities in the villages and small towns of the Ardennes. We heard about friends from a little village – the young woman who was shot dead in front of her child just after her husband had been taken away to be shot. That happened hundreds and thousands of times, always the same story. »

Il est possible que la plupart des réfugiés aient fui en raison des rumeurs et que ces rumeurs plutôt que les expériences vécues soient propagées parmi la population : « *Une chaîne infinie se mit en place, de ceux qui avaient vu de leurs propres yeux à ceux qui disaient de leur propre bouche.* »⁸⁶ Selon une rumeur notoire, les Allemands mutilent les enfants en coupant leurs mains.⁸⁷ Le fait que personne n'en ait la preuve concrète, par exemple des photos ou même après la guerre l'existence de ces enfants, n'est d'aucune valeur. Sergent Stefan Westmann de la 29^{ème} division raconte une rencontre avec le maire d'un village :

*Dans un petit village le maire est venu demander aux commandants de la compagnie de ne pas nous permettre de couper les mains des enfants. Il avait entendu parler de ces atrocités commises par l'armée allemande. Au début on en a ri, mais nous nous sommes mis en colère lorsque nous avons entendu d'autres faits de propagande contre l'armée allemande.*⁸⁸

Cette rumeur devient le symbole de l'historiographie de violence ; pendant la guerre, elle est exagérée comme preuve de la barbarie des Allemands et après la guerre, cette connotation de propagande est la raison pour laquelle toutes histoires de violence sont niées.

⁸⁶ Audoin-Rouzeau, S. & Becker, A. (2000) op.cit., p. 79

⁸⁷ Becker, A. (2010) op.cit., p.25

⁸⁸ Arthur, M. [Éd.] (2004) op.cit, p.25 « *In one small village the mayor came and asked our company commanders not to allow us to cut off the hands of children. These were atrocity stories which he had heard about the German Army. At first we laughed about it, but when we heard of other propaganda things said against the German Army we became angry.* »

Dans les vingt dernières années des chercheurs ont essayé d'établir si la menace de violence a été réelle aux deux côtés ; notamment John Horne et Alan Kramer, qui ont étudié l'extraits de journaux intimes de soldats allemands publiés par Joseph Bédier en 1915⁸⁹. Ces journaux, ou *Kriegstagebücher*, ont été trouvés parmi les effets de soldats morts dans la Marne et ensuite apportés à Paris. Les originaux ont disparu pendant la Deuxième Guerre Mondiale ; ils ont probablement été détruits pendant un raid aérien.⁹⁰ Les journaux donnent un aperçu de l'anxiété répandue dans les troupes mobilisées ainsi que l'application méthodique de la violence contre la population civile. Dans son journal, le Professeur von Pezold, infirmier militaire, décrit le traitement des civils pendant l'invasion. Il apprend que l'un de ces collègues, le Dr Stamer, a été fusillé par un habitant en Lorraine. En conséquence, plusieurs habitants sont arrêtés par l'armée et le village est mis à feu et à sac. Une enquête interne va découvrir que les coupables sont en fait des tireurs embusqués de l'armée française à bicyclette ; il est trop tard pour le curé et le maire, qui ont été battus à coups de crosse et ensuite traduits en cour martial.⁹¹

La propagande allemande présente les Français et les Belges comme des races fourbes et sanguinaires par nature ; la propagande a déshumanisé les civils, les soldats sont donc justifiés de les tuer. Les civils belges et français ne sont plus reconnus comme des non-combattants, ce sont des *franc-tireurs* qui tuent des soldats allemands. Le problème est que les soldats exposés à cette

⁸⁹ Son livre est intitulé *Les crimes allemands d'après des témoignages allemands et comment l'Allemagne essaye de justifier ses crimes*.

⁹⁰ Horne, J. & Kramer, A. (1994) op. cit., p. 6

⁹¹ Ibid., pp.18-9

propagande entrent dans le territoire étranger avec une méfiance inébranlable ; cette peur est renforcée par la fatigue en raison des grandes marches et le manque de sommeil. La violence sans discernement est une conséquence des conditions défavorables. Parmi la cinquantaine de *Kriegstagebücher*, Bédier a trouvé trente-six incidents où la moitié des soldats décrivent les exécutions sommaires de civils. Le soldat Philipp compte deux cents civils exécutés dans un village pendant la nuit du 23 août ; le village a ensuite été brûlé par son régiment.⁹² Philipp ne donne pas de raison pour les actions de son régiment, mais en examinant les autres incidents notés il est possible de déduire un thème récurrent. Dans la majorité une source indéterminée (mais probablement les dernières troupes ennemies) a tiré sur les soldats allemands, ce qui entraîne la destruction du village et l'exécution sans discernement de la population mâle.

Le 26 août 1914 le General Erich von Falkenhayn, qui succède à von Moltke après la première bataille de la Marne en septembre, donne l'ordre à l'armée d'exécuter sommairement les civils accusés de résistance, de n'importe âge ou sexe.⁹³ En conséquence les non-combattants traditionnels, les femmes, les enfants et les vieillards, deviennent les ennemis de l'armée allemande. Trois femmes sont pendues à des arbres près de Longueville le 22 août 1914 ; dans un autre incident, une femme à Orchies est fusillée le 25 août pour avoir refusé de s'arrêter pour les soldats.⁹⁴ Malgré la présence continuelle de soldats français, les Allemands arrivent à la conclusion qu'ils se battent contre des *franc-tireurs*. Dans les journaux, pas un seul cas de violence contre les soldats

⁹² Ibid., p.7

⁹³ Hull, I (2005) op.cit., p.210

⁹⁴ Horne, J. & Kramer, A. (1994) op. cit, p.8

allemands ne peut être attribué aux *franc-tireurs*. La plupart du temps, les pertes sont dues à l'anxiété et aux « *tirs fratricides* »⁹⁵ ; un capitaine des Uhlans raconte à Pezold que ses propres troupes lui ont tiré dessus au début de la guerre et que les salves ont tiré sur des maisons inoccupées.⁹⁶ On voit encore l'efficacité de la propagande ; les soldats sont si paranoïaques qu'ils agissent avant de rencontrer une menace légitime.

Les journaux intimes des occupés confirment les incidents écrits dans les *Kriegstagebücher*. Louise Thuliez décrit l'arrivée des « *Hussards de la Mort* » à Saint-Waast-la-Vallée dans le département du Nord, qui renforce la corrélation entre les rumeurs et le comportement de l'armée allemande : « *Ce n'était qu'en tremblant qu'ils se risquaient dans ce hameau désert ; ils allaient soupçonneux, fouillant du regard les bords de la route, obsédés par la crainte d'une surprise, prêts à tirer sur quiconque paraîtrait.* »⁹⁷ Le 23 août, la même date que l'incident décrit par le soldat Philipp, à Nouvion-en-Thiérache dans l'Aisne, le directeur de l'école des garçons est témoin de l'invasion du petit village. La cavalerie allemande arrive avant l'infanterie et commence à mettre le feu au village en raison des *franc-tireurs*. Le maire et les habitants qui ont un certain statut social sont pris en otage ; des autres habitants sont empêchés d'éteindre les incendies et doivent passer la nuit dans la forêt ou au cimetière⁹⁸. Pendant l'invasion de Péronne le 28 août, trois femmes ont été touchées par des balles en traversant la rue au nord de la ville et un « *benêt* » a été tué sur la

⁹⁵ Ibid., p.21

⁹⁶ Ibid., p.19

⁹⁷ Thuliez, Louise. *Condamnée à Mort* (1933) p.16

⁹⁸ McPhail, H., (2001) op.cit., p. 20

place de la ville.⁹⁹ Georges Gromaire décrit après la guerre l'invasion d'Orchies le 24 août. Après avoir incendié 1.200 maisons et déporté tous les habitants, les Allemands affichent une explication de leurs actions : « *Les Français ont mutilé nos morts, la ville sera détruite.* »¹⁰⁰ Le manque supposé de respect envers les morts de leur ennemi est utilisé comme justification des actions allemandes contre la population civile française. « *Les Français* » est un terme suffisamment vague pour ne savoir pas avec précision s'il s'agit de soldats ou bien de civils qui sont censés avoir commis ces actions. Dès qu'ils arrivent à Orchies, les soldats vengent des soldats morts qui n'ont jamais existé.

En lisant les *Kriegstagebücher* il est évident que des exécutions de civils ont été commises ainsi que d'autres types de violence, cependant les soldats allemands ne mentionnent aucun cas de mutilation des civils. Le nombre estimé de civils belges tués sciemment par l'armée allemande en 1914 est de 5.500 personnes ; Horne et Kramer estiment que plus d'un millier de civils français auraient été également tués aussi.¹⁰¹ Ce nombre élevé donne l'impression que les civils ne sont pas des victimes secondaires de l'invasion, mais en fait les cibles délibérées de l'armée allemande et donc des victimes légitimes du conflit.

⁹⁹ Ibid., p.18. « *simple-minded man* »

¹⁰⁰ Thiébaud, Françoise. *La Femme au temps de la guerre de 14* (1994) p.45

¹⁰¹ Horne, J. & Kramer, A. (1994) op. cit., p.22

Viols

Les soldats allemands considèrent également les femmes occupées comme *franc-tireurs* ; si elles sont les auteurs de violence, les soldats sont ensuite justifiés de les traiter comme des combattants. Une violence sexuelle se manifeste contre les femmes en parallèle d'autres formes de violence physique ; le viol s'effectue comme un châtement contre les actes de *franc-tireurs*, une sorte de rétorsion par extension de celles déjà autorisées par le Haut-Commandement allemand. Dans la littérature, le viol caractérise la violence contre les femmes occupées ; c'est pourtant un aspect de la guerre peu étudié. Il faut d'abord examiner les raisons historiques ainsi que culturelles pour lesquelles les victimes de viol ne sont pas représentées dans l'historiographie, avant d'examiner les témoignages rapportés pendant la guerre.

Les viols sont peu documentés car les témoignages sont essentiellement difficiles à trouver : « *Les victimes, dans leur immense majorité, se cachent* »¹⁰² Dans les *Kriegstagebücher*, un seul incident est rapporté qui concerne un soldat de Landwehr qui tente de violer la fille d'un habitant.¹⁰³ Le manque de témoignages n'est pas unique à l'occupation, car les rapports de viol avant-guerre ne figurent presque pas dans les archives judiciaires.¹⁰⁴ Tammy Proctor soutient que la majorité de viols ne sont pas signalés en raison de stigmatisation,¹⁰⁵ ce qui indique un problème culturel et donc bien établi. Alan Kramer parle de « *la honte ressentie par les victimes pendant un âge de la*

¹⁰² Audoin-Rouzeau, Stéphane. *L'enfant de l'ennemi, 1914 -1918* [2ème éd.] (2009) p.51

¹⁰³ Ibid., p.193. L'écrivain du journal n'était pas présent mais son histoire conforme aux récits français.

¹⁰⁴ Ibid., p.51

¹⁰⁵ Proctor, Tammy M. *Civilians in a World at War, 1914-1918*. (2010) pp.125-6

pudeur »¹⁰⁶ À l'époque, la société détermine le rôle sexuel des femmes. Les filles doivent rester vierges car un enfant né hors des liens du mariage entache la réputation de la famille. Peut-être le plus pertinent est la croyance qu'un viol commis par un mari ne constitue pas un véritable viol, car la femme est soumise à son mari. La vertu d'une femme décrit essentiellement son pureté sexuelle ; la victime de viol est considérée « *souillée* »¹⁰⁷ qui va toucher ses perspectives de mariage. Si la victime parle du viol, elle serait toujours persécutée par sa communauté ; elle est en effet deux fois victime.

Pendant la guerre, des victimes de viol en zones occupées témoignent leurs expériences, malheureusement leurs témoignages sont manipulés pendant la guerre comme propagande contre la race allemande. La propagande se concentre sur les aspects épouvantables de l'occupation et les dramatise ; le mot *viol* utilisé dans les dépositions de victimes est remplacé dans les journaux par un vocabulaire plus fleuri et émotif tels que « *manifestations bestiales* », « *méfais lubriques* » ou même « *brutalités génitales* ». ¹⁰⁸ Les journalistes appliquent le mot *viol* à la violation du territoire belge plutôt qu'à la violation des femmes ; cet emprunt du mot marginalise les véritables viols de femmes pendant la guerre. En outre, l'application des témoignages à la propagande élimine la crédibilité des victimes ; leurs témoignages sont accordés la même importance que les *atrocités* dans l'après-guerre. La violation du corps de la femme, personnelle et dans la plupart de cas jamais rapportée, n'est plus celle

¹⁰⁶ Kramer, Alan. *Dynamic of Destruction: Culture and Mass Killing in the First World War.* (2008) p.246 « *The shame felt by victims in an age of prudery* »

¹⁰⁷ Audoin-Rouzeau, S. (2009) op.cit, p.92

¹⁰⁸ Ibid., p.85

de la victime ; son expérience devient une propriété publique qui justifie l'image du barbare allemand. Les victimes ne reçoivent aucun traitement, la plupart de leurs témoignages est enregistrée dans des archives anonymes. Après la guerre, il est possible qu'elles aient eu peur d'être accusées comme des « *embochées* »¹⁰⁹ ; ou tout simplement, le traumatisme est si grand qu'elles veulent oublier ce qui leur est arrivé.

Une commission dirigée par Georges Payelle publie douze rapports sur les violations du droit des civils par l'armée allemande du 17 décembre 1914 au 24 mars 1919. La commission visite les départements de la Seine-et-Marne, l'Aisne, la Marne, la Meuse, la Meurthe-et-Moselle et l'Oise et interroge des réfugiés ainsi que des habitants de ces régions. 53 des 471 dépositions publiées concernent des viols ou autres agressions sexuelles ; ce chiffre ne représente pas le nombre de victimes d'une manière adéquate, car il ne distingue pas les cas de viol commis dans une même maison ou dans un même village.¹¹⁰ Le témoignage d'une femme à Rebais (Seine-et-Marne) rapporte : « *Le 7 septembre [1914] un uhlan est survenu chez ma belle-mère ... Il a fouillé toute la maison et m'a menacée de son fusil. J'ai dû obéir. Il m'a jetée sur un matelas et m'a violée.* »¹¹¹ L'impression est que l'uhlan ne trouvait rien que lui plaisait, alors il a fini par violer la femme. D'autres rapports décrivent les déshabillages de femmes en public, parfois précédant un viol. Le dénuement et l'humiliation des vulnérables sont choquants, le déshabillage symbolise le

¹⁰⁹ Becker, A. (2010) op.cit, p.244

¹¹⁰ Ibid., p.43

¹¹¹ Antier, Chantal. *Les Femmes dans la Grande Guerre* (2011) pp.144-5, grâce à la Commission Payelle, 23 septembre 1914

manque de respect pour les civils. Une habitante de La Ferté-Gaucher, après avoir été violée par un gradé, est forcée de passer la nuit avec lui et le lendemain de lui préparer le petit-déjeuner.¹¹² D'être forcée de traiter son violeur comme son mari est bien traumatisant pour la femme. Ce ne sont pas seulement les violences physiques, mais aussi l'abus mental qui touchent les femmes violées ; elles se retrouvent sans protection, car leurs maris sont mobilisés et elles n'ont aucune chance d'échapper à leurs violeurs, car elles ne peuvent pas quitter la commune. Le viol représente par extension la conquête totale des zones occupées ; les Allemands ont pris le territoire, maintenant ils prennent les femmes: « *Le viol est l'acte essentiel par lequel un homme démontre à une femme qu'elle est conquise, vaincue, par sa force et sa puissance supérieure.* »¹¹³

Il est difficile de trouver les preuves de ce type de violence dans les journaux intimes. Deux hypothèses contrariantes existe ; que le viol a été commis mais pas écrit, ou qu'il n'a pas été commis du tout. En premier, le manque de preuve peut être considéré un cas d'auto-censure en raison du traumatisme ou de la gêne après avoir été une victime de viol. Marguerite Wicart raconte franchement ses jours sous l'occupation et même décrit la mort de ses deux enfants, elle ne mentionne pourtant aucun acte de violence. Elle écrit son journal avec l'intention de le donner à son mari, il est donc possible qu'elle ne veuille pas raconter des événements qui pourraient lui faire de la peine. Cependant, aucune preuve n'existe qu'elle a censuré son journal pendant

¹¹² Audoin-Rouzeau, S. (2009) op.cit, p. 70

¹¹³ Ibid., p.69, une citation de Brownmiller, Susan. *Le Viol*. Paris : Stock (1976) p. 64

l'occupation. Marguerite ne peut pas être considérée une victime de violence, pourtant elle ne représente pas les expériences d'autres femmes occupées.

Mme Delahaye-Théry décrit un incident où des civils sont blessés suivant une tentative supposée de viol :

*A Roubaix, Monsieur Poutrain voyant que les soldats logés chez lui étaient ivres et voulaient abuser de sa bonne, fit à l'un d'eux une observation bien méritée. L'Allemand, furieux, a donné à M. Poutrain un coup de botte en plein poitrine. Madame Poutrain survenant, la brute lui enfonça son couteau dans le bras. Elle perdait le sang que sans l'arrivée rapide du médecin elle serait morte. Quant à M. Poutrain, il n'a survécu qu'une demi-heure.*¹¹⁴

Quelques historiens soutiennent que les soldats commettent les viols en raison du traumatisme de la guerre exacerbé par l'alcool.¹¹⁵ L'information concernant le viol reste insuffisante, il est donc préférable d'éviter les conclusions concernant les motivations ou bien des rationalisations des actions de soldats, car elles risquent de généraliser les cas de viol.

Clémence Martin-Froment décrit une tentative de viol qui s'est déroulé le samedi 12 septembre 1914 lorsque le commandant arrive chez elle le soir et lui demande à souper. Ce commandant lui a donné l'impression d'être « *entreprenant* » le vendredi soir, mais comme elle a déjà accepté de le loger et elle ne dit rien. Il l'appelle à quatre heures du matin « *simplement pour [la] voir* », et elle a « *un mauvais pressentiment* » pendant toute la journée.

¹¹⁴ Delahaye-Théry, Mme. (1934) op.cit., p.79, 15 juin 1915

¹¹⁵ Voir Horne, J. & Kramer, A. (2001) op.cit, p.197 et Antier, C. (2011) op.cit, pp.144-5.

Clémence se couche plutôt qu'attendre le retour du commandant ; quand il trouve qu'elle dort, il entre dans sa chambre pour la chercher. Heureusement, elle a demandé à sa mère de rester chez elle et le commandant sort quelques instants de la maison : « *J'écoutais le moindre bruit ; et je fis bien, car, bientôt après, il appelait son brosseur et lui ordonnait – cela, je crus le comprendre – de venir me chercher.* » Le brosseur ne suit pas ces ordres et les soldats cantonnés chez Clémence l'aident à se réfugier dans le grenier ; le commandant part éventuellement le matin.¹¹⁶ C'est le seul incident que Clémence mentionne dans son journal qui fait allusion à la violence sexuelle contre les femmes, elle décrit pourtant un autre incident durant lequel sa mère est blessée par un soldat. Le soldat fouille la maison et sa mère le réprimande ; quelques minutes plus tard elle reçoit une balle dans la poitrine qui lui juste effleurée. Clémence remarque : « *Il s'est voulu venger sans doute.* » Dans un exemple de comportements différents envers les civils, plusieurs soldats rendent visite à sa mère, en lui apportant « *...des friandises que leurs parents leur ont envoyées.* »¹¹⁷ Le premier incident démontre aussi que le comportement du commandant n'est pas représentatif de tous soldats ; ce sont en fait les soldats de deuxième classe qui sauvent Clémence. Quoiqu'une culture de violence se développe dans l'armée allemande en raison de propagande, les soldats se comportent encore d'une manière individuelle ; malgré son expérience, Clémence raconte les rencontres plutôt cordiales avec les soldats allemands. Cependant, il faut mentionner qu'elle est le notoire *écrivain de Lubine* de la propagande allemande et qui les autorités françaises regardent comme une collaboratrice. Pendant l'occupation, Clémence prête son journal intime à un

¹¹⁶ Martin-Froment, C (2010) op.cit., pp.68-70

¹¹⁷ Ibid., p.72. 22 Septembre 1914

lieutenant allemand ; il publie ensuite les extraits dans la *Gazette des Ardennes*, le journal de propagande allemand, ce qui entraîne l'arrestation et le procès de Clémence après la guerre.¹¹⁸ Son journal intime démontre la complexité des relations entre des femmes occupées et des soldats allemands. Si les femmes ne sont pas en danger constant d'être violée, certains soldats les abusent par d'autres moyens qui éliminent leur sécurité pendant l'occupation.

Boucliers humains

Une pratique pendant l'invasion, l'utilisation des civils comme boucliers humains est un autre exemple du mépris allemand des droits du non-combattant. C'est une tactique de combat soutenue par le *Kriegs-Etappen-Ordnung*, autorisant l'utilisation d'otages civils contre le sabotage de trains ou d'autres attaques par les troupes ennemies.¹¹⁹ L'armée allemande a déjà appliqué cette tactique en France pendant la guerre de 1870 et en Chine pendant la révolte des Boxers.¹²⁰ Le positionnement de civils dans la ligne de tir se passe uniquement pendant l'invasion, c'est une conséquence de l'anxiété des soldats allemands en raison de la propagande de *franc-tireurs*. La preuve de son application existe ; une fille de douze ans est prise comme otage avec son oncle, sa tante et d'autres civils dont quatre jeunes filles. Ils sont placés devant l'armée allemande, mais malgré leur présence les deux côtés ouvrent le feu. Son oncle est tué par balle en plein cœur ; la fille et la tante ne survivent

¹¹⁸ Ibid., pp.28-30

¹¹⁹ Hull, I (2005) op. cit., pp.209-10

¹²⁰ Ibid., p.149

qu'en feignant la mort.¹²¹ L'armée allemande exploite les civils comme instrument de guerre, éliminant ce qui reste de leur statut non-combattant. Les civils deviennent les martyrs forcés ; contrairement aux soldats, ils ne meurent pas pour leur patrie mais sont sacrifiés au bénéfice de l'ennemi.

Par extension des boucliers humains, pendant l'invasion des notables sont pris en otages ; ils doivent passer la nuit emprisonnés afin de protéger l'armée allemande d'attaques par les *franc-tireurs*. L'Abbé André Villemin décrit l'invasion de Senones, qui a lieu le 25 août 1914 :

*Après l'action de grâce, je vais déjeuner. À peine finie la dernière bouchée que la porte de la maison s'ouvre et une quinzaine d'Allemands, baïonnette au canon, envahissent la maison. Un sergent, revolver au poing les précède. Jamais je n'oublierai sa face de singe... On nous conduit d'abord à la mairie, ensuite à l'église où les barbares rassemblent 270 hommes du village...*¹²²

L'invasion violente de sa maison choque l'Abbé. Les Allemands prennent les otages sans provocation car les civils sont non armés et trouvés à l'intérieur de leurs maisons. Les religieux sont pris en otage car selon des rumeurs transmises aux soldats, ces hommes incitent la haine contre les Allemands. Ils représentent aussi un symbole de moralité et influencent le comportement des habitants. Pendant la bataille de Cambrai en novembre 1917, les Allemands prennent en otages l'archevêque, l'archiprêtre ainsi que le maire, afin de

¹²¹ Smith, L. & Audoin-Rouzeau, S. & Becker, A. (2003) op.cit., p.44 & Marion, André. *Guerre européenne de 1914-15-16-17. Histoire officielle et illustrée des crimes allemands en France et en Belgique. Le procès et l'assassinat de Miss Cavell.* (1917) p. 60

¹²² Villemin, André. *Senones, une ville vosgienne sous l'occupation allemande* (2002) p.19

« *s'assurer de la tranquillité de la population* »¹²³ Dans les plus grandes villes, la prise des otages est plus structurée. Lille est déclarée « *ville ouverte* » le 1^{er} août 1914, après une occupation tentée par les Allemands le 2 septembre. Ils reviennent le 4 octobre et suite aux bombardements intenses du 13 octobre, ils prennent contrôle de la ville.¹²⁴ Les bombardements, qui détruisent 882 immeubles et 1.500 maisons,¹²⁵ assurent l'obéissance des habitants traumatisés. Malgré l'angoisse de la population civile, l'armée demande au Maire et au Préfet de rédiger une liste de soixante otages parmi les notables. Les otages sont organisés en série de cinq personnes, qui couchent chacune leur tour à la Citadelle, l'ancien fort situé au centre de la ville. Une liste d'otages du mois de décembre 1914 donne les noms et le titre de chacun. On y trouve trente hommes dont la plupart travaillent à la Mairie, mais aussi le vicaire-général et un recteur, ainsi que ceux qui travaillent à la Chambre de Commerce et des conseillers municipaux. Ils passent une nuit sur six à la citadelle et en cas de problème il existe une liste de cinq suppléants.¹²⁶

Les *atrocités* sont propagées dans les journaux français tout au long de la guerre comme exemples de la barbarie innée de race allemande. Il est pourtant impossible d'attribuer des tendances violentes à une seule nationalité. L'armée allemande n'est pas la seule à commettre des actes de violence contre les civils pendant la Première Guerre. Les Turques ont utilisé le viol, la torture,

¹²³ Wallart, Claudine. *Le Nord en guerre, 1914-1918* [2^{ème} éd.] Lille : Archives départementales du Nord (2008) p.25

¹²⁴ Ibid., p.15

¹²⁵ Ibid., p.15

¹²⁶ « *Liste des otages à la citadelle de Lille, décembre 1914* » AdN, 9 R 662 ; grâce à Wallart, C. (2008) op.cit, p.42

l'exécution et la déportation contre les populations grecque et arménienne¹²⁷ et il est bien possible que d'autres armées soient coupables d'actes semblables. Le professeur R.A. Reiss de l'Université de Lausanne en Suisse a rédigé un rapport sur les actes de violence commis par l'armée austro-hongroise contre les Serbes pendant la Première Guerre; le rapport décrit des actes de torture et de mutilation des civils, dont le viol d'une femme de vingt-et-un ans par quarante soldats et sa mutilation subséquente.¹²⁸ Et l'écrivain français Émile Guillaumin remarque : « *Les nôtres en Allemagne ne se conduiraient pas mieux que les Allemands en France. C'est l'odieuse guerre qui réveille les instincts de rapine et de brutalité.* »¹²⁹ Certes, les journaux intimes de soldats allemands et de civils français et belges prouvent qu'une culture de violence émerge au sein de l'armée allemande, que les actes de violence contre civils ont été autorisés par les autorités allemandes. Mme Delahaye-Théry écrit le 31 juillet 1915 : « *Trois jeunes filles qui avaient essayé de se rendre en Belgique sans laisser passer, pour y chercher du pain, ont été arrêtées et fusillées.* »¹³⁰ Il est pourtant difficile à prouver que cette politique ait duré tout au long de la guerre. Des individus ont bien commis ces actes, mais d'autres y ont résisté, alors la violence n'a pas été appliquée par l'armée toute entière. Tandis que l'occupation progresse, les relations deviennent plus chaleureuses entre les civils et les soldats, mais la réputation de barbares violents des soldats allemands perdure pendant l'occupation. Sœur Saint Éleuthère, qui travaille à l'hôpital de Noyon, décrit : « *Le soir, vers onze heures, deux Allemands, revolver au point, visitent les salles. Les malades, les vieillards, les femmes*

¹²⁷ Kramer, A. (2008) op.cit, pp.145-9

¹²⁸ Audoin-Rouzeau, S. & Becker, A. (2002) op.cit., pp. 46-8

¹²⁹ Becker, J.& Krumeich, G. (2008) op.cit., p.173

¹³⁰ Delahaye-Théry, Mme. (1934) op.cit., p.101

*surtout sont affolés par la crainte d'être tués. »*¹³¹ Après ce qu'ils ont vécu pendant les premiers jours de l'invasion, les civils ne savent pas à quoi s'attendre de la part des soldats.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Fig. 2 Ostende, tragédie d'une vieille femme et de sa petite fille qui n'ont pas trouvé de chambre, 1914.

¹³¹ Saint-Éluthère, S. (2003) op.cit., p.16. 15 septembre 1914

II Occupation

L'invasion donne le ton de l'occupation, celui de privations, ainsi que l'exploitation de civils par les soldats. Les changements de vie sont subtils, mais tiennent de fortes connotations ; les zones occupées passent vite à l'heure allemande, un symbole de l'autorité totale d'armée allemande. Afin d'établir l'ordre, l'armée essaie de contrôler la population par un système de bureaucratie. Les civils reçoivent des cartes d'identité et doivent subir les recensements, ce qui empêche la circulation de la population ainsi que des provisions. Dans tous les pays engagés dans la guerre, un système de passeports est établi qui permet de suivre les déplacements internationaux de tous civils. Les zones occupées deviennent de plus en plus inaccessible ; une interdépendance développe entre les occupés et les Allemands. En raison des restrictions, les civils sont contraints à dépendre de l'armée allemande pour les vivres et les nouvelles de l'extérieur. La Première Guerre Mondiale dure plus longue que l'armée allemande l'a envisagé, qui résulte dans la diminution de réserves ; les zones occupées fournissent une solution au manque de provisions et de main-d'œuvre.¹³² Les civils sont organisés en troupes d'ouvriers ; ils obéissent aux ordres par crainte de violence ou de déportation déjà appliquées par les autorités allemandes.

¹³² Hull, I. (2005) op.cit, pp.248-9

Arrestations, Déportations

Annette Becker constate que les civils deviennent prisonniers de guerre en raison de l'occupation : « ...*le territoire occupé n'est-il pas un vaste camp d'internement ?* »¹³³ Mais ceux qui se trouvent arrêtés et envoyés à l'étranger doivent supporter un emprisonnement plus traditionnel. Le processus de déportation dure pendant toute la guerre car il fait partie du phénomène naissant de la militarisation des civils ; les prisonniers militaires sont bien protégés par un statut qui contrôle leur traitement en prison ennemie, mais la situation des détenus civils n'est pas protégée par les autorités internationales et ils se retrouvent délaissés par les conventions internationales. Ce n'est qu'en septembre 1917 que le Comité International de la Croix Rouge, qui s'occupe de la santé des civils en zones occupées et de leur statut de non-combattants, remarque que « *les internés civils sont une innovation de cette guerre* » et qu'ils ont besoin d'être protégés.¹³⁴ L'arrestation, la déportation et l'internement des civils innocents sont considérés illégaux conformément à l'article 50 de la Convention de la Haye, qui constate qu' « *aucune peine collective, pécuniaire ou autre, ne pourra être édictée contre les populations en raison de faits individuels dont elles ne pourraient être considérées comme solidairement responsables.* »¹³⁵ Les autorités allemandes soutiennent encore le prétexte des *franc-tireurs* comme justification de l'arrestation de civils ; il est pourtant difficile de justifier l'internement des enfants qui ne sont pas capables des faits de résistance.

¹³³ Becker, A. (1998) op.cit, p.233

¹³⁴ Ibid., pp. 236-7, grâce aux archives d'ACICR, 411/10, *Introduction sommaire à la question concernant les civils*, septembre 1917, 9 p., p.1

¹³⁵ *Convention (II) concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre et son Annexe : Règlement concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre.* op.cit.

La déportation et l'internement de civils se passent des deux côtés. La section III de la convention de la Haye concerne uniquement les civils non-évacués du territoire occupé, « ...*les accords passés sont en revanche muets sur le sort des civils ressortissant d'un pays engagés dans les hostilités, alors que ceux-ci séjournent en pays ennemi.* »¹³⁶ En 1914, la France prend le contrôle de l'Alsace et la Lorraine. Afin d'obtenir l'obéissance de la population allemande, les notables sont envoyés en France où ils passent la guerre dans des camps d'internement : « *Même s'il ne s'agit que de civils, les autorités françaises jugent leur présence dangereuse, car ces étrangers peuvent espionner, perpétuer des actes de sabotage ou simplement générer des troubles à l'ordre public par leur seule présence.* »¹³⁷ La Commission des Alsaciens-Lorrains visite les camps entre novembre 1914 et juillet 1915 ; ils comptent 10.000 personnes dont 5.247 qui bénéficient d'une « *carte tricolore* » qui les identifient comme étant d'origine française.¹³⁸ Entre quarante et soixante mille civils au total sont détenus en France pendant la guerre, la plupart étant Austro-Allemands et Alsaciens-Lorrains.¹³⁹ En représailles, l'armée allemande déporte des civils occupés en Allemagne. Le fait que la déportation de civils va à l'encontre de la Convention de la Haye ne dissuade aucun côté. Les motivations des deux gouvernements, de contrôler la population ennemie et d'exercer une pression diplomatique sur l'autre, ne justifient pas leurs actions contre des civils innocents.

¹³⁶ Médard, Frédéric. *Les prisonniers en 1914-1918 : acteurs méconnus de la Grande Guerre* (2010) p.134

¹³⁷ Ibid., p.135

¹³⁸ Fischer, Christopher J. *Alsace to Alsations? Visions and Divisions of Alsatian Regionalism, 1870 – 1939* (2010) p.125

¹³⁹ Becker, A. (1998) op.cit., p. 232

Otages

Après l'invasion de l'Alsace par la France, les otages choisis parmi les notables, où l'on retrouve aussi bien des femmes que des hommes, sont envoyés dans un camp d'internement à Holzminden. Comme d'autres otages, ils ne posent pas vraiment de menace aux autorités allemandes ; c'est plutôt une manière pour les Allemands de faire pression sur les alliés.¹⁴⁰ Holzminden, près de Brunswick, est une ville de 10.000 habitants. Le camp est créé en août 1914 pour interner les étrangers qui vivent en Allemagne et ensuite les déportés venant d'autres pays. Il consiste en une centaine de baraquements entourés d'une enceinte de deux mètres avec des miradors et peut héberger jusqu'à 10.000 prisonniers.¹⁴¹ Parmi les premiers otages retrouve Monsieur Victor Carlier, chirurgien et professeur à la faculté de Médecine de Lille et sa femme Louise¹⁴². M. Carlier arrive en Suisse en janvier 1918 accompagné d'une jeune fille belge ; il a passé deux ans d'internement en Allemagne. Tandis qu'elle est aussi prise en otage, Mme Carlier retourne à Lille le 24 avril 1917. Ils font partie de 200 otages du Nord déportés à Holzminden « *55 femmes, dont la mère de neuf enfants, figurent dans les listes des héroïques populations de Lille, Tourcoing et Douai...* »¹⁴³

¹⁴⁰ Ibid., p.45

¹⁴¹ Wallart, C. (2008) op.cit, p. 43

¹⁴² Ne pas confondre avec le maire du Quesnoy, un autre Monsieur Carlier.

¹⁴³ « *Nouveau crime allemande* » *Gazette des Ardennes*, 3^e Année, N° 300, 21 Novembre 1916. AdN, Papiers Decroix, 102 J 57

À son retour en pays libre, M. Carlier donne des renseignements sur les conditions dans le camp. Il explique que la superficie du camp est d'environ trois hectares et qu'il n'existe que 84 baraquements, dont six sont occupés. 8.000 civils y sont détenus prisonniers, la majorité sont des hommes avec environ 560 femmes. La population consiste de 3.700 Français, dont une centaine de femmes, 1.500 Belges, 500 Roumains et le reste se compose de Polonais et de Russes. Comme en France, l'internement donne l'occasion au gouvernement allemand d'emprisonner les personnes de « *mauvaise qualité* », ¹⁴⁴ les bourgeois se trouvent donc confinés avec des criminels : « *En dehors d'une élite, il s'y trouve un certain nombre de personnes dont le voisinage doit sembler particulièrement pénible aux dames de notre région* » ¹⁴⁵

Ces premiers otages ne sont pas mis au travail ; ils sont réveillés à six heures du matin et n'ont qu'à préparer les repas avant de passer la journée à se promener et à rendre des visites. Ces otages, probablement en raison de leur statut social, ont beaucoup plus de liberté que dans d'autres camps. L'ennui pourrait expliquer l'organisation de plusieurs activités, comme une bibliothèque, des conférences, des jeux des cartes et même un marché. Ils ont l'occasion d'organiser des soirées et des spectacles ; Mme Carlier garde un programme musical de la Première Soirée du « *Gala de Charité* » organisé par l'*Orchestre du Camp au bénéfice du Comité de Secours du Camp*, a lieu le dimanche 3 décembre 1916 à 17h30 dans le Baraquement 16. ¹⁴⁶ Les notables prisonniers ont le droit de garder leurs propres vêtements, les femmes ne

¹⁴⁴ Becker, A. (1998) op.cit, p. 232

¹⁴⁵ *Renseignements donnés par un prisonnier civil... au siège de la Fraternelle des Régions Occupées, le samedi 20 janvier 1917 à 17 heures*, AdN, Papiers Decroix, 102 J 57.

¹⁴⁶ AdN, Papiers Decroix, 102 J 57

portent qu'un brassard au bras, les hommes un brassard au bras et au pantalon.¹⁴⁷

L'internement est toutefois interminable ; les bourgeois sont peu habitués aux conditions et ne reçoivent aucun indice quant à la date de leur libération. Louise envoie une carte à sa cousine le 9 novembre 1916 en demandant qu'elle lui envoie un colis et elle précise à la fin de son message : « *Je veux dire colis ravitaillement : chocolat, lait condensé, conserves, etc. – merci.* »¹⁴⁸ La nourriture y est décrite comme « *déplorable* » par M. Carlier ; les otages ne reçoivent que deux repas par jour :

*...une soupe de composition mal définie, les pommes de terre sont de plus en plus rares et il paraît que les dames n'en reçoivent plus du tout. La ration de viande, qui était primitivement de 250 grammes par tête et par semaine, est tombée à 65 grammes, os compris...*¹⁴⁹

Tandis que les colis sont permis, une chose incroyable en comparaison avec les expériences d'autres déportés, les friandises sont toujours confisquées par les Allemands et remises au *lazaret* (l'hôpital militaire allemand) ; il est impossible de les recevoir sans permission du docteur. Les prisonniers reçoivent deux kilos de pain biscuité supplémentaires, dont dix-neuf biscuits. Cette alimentation est soi-disant envoyée par la France chaque semaine, ce qu'il est difficile à croire en raison de la réticence de gouvernement français à ravitailler les zones occupées au début de l'occupation ; pourtant,

¹⁴⁷ *Renseignements donnés par un prisonnier civil...op.cit*

¹⁴⁸ *Carte envoyée par Louise Carlier le 9 Novembre 1916, reçue par A Robaut et renvoyée à Susanne Carlier le 23 Novembre. AdN, Papiers Decroix, 102 J 57*

¹⁴⁹ *Renseignements donnés par un prisonnier civil... op.cit*

l'alimentation des otages peuvent faire partie de l'alimentation des soldats emprisonnés en Allemagne. À part la nourriture, M. Carlier donne l'impression que son expérience dans le camp a été plutôt convenable, les otages ont accès à l'eau potable et l'électricité.¹⁵⁰ Mme Carlier, qui a écrit ses « *souvenirs* » après la guerre plutôt que donné son témoignage dès son retour, raconte les expériences qui l'ont marqué : « *Oh ! les nuits ! vous en parlerai-je ? ... De nombreux parasites laissés par des Polonaises nous réveillent parfois en sursaut, et c'est entre le pouce et l'index que la malencontreuse punaise est prise et grillée.* »¹⁵¹

Malgré ce problème imputé aux étrangères, ni Monsieur ni Madame Carlier ne mentionnent de mort parmi leur groupe d'otages ni des cas de violence. Ces déportés ne posent pas vraiment de menace aux autorités allemandes et n'ont pas l'expérience de la main d'œuvre, par contre ce sont des prisonniers politiques idéals grâce à leur position dans la société française. Ces premiers otages de Holzminden sont libérés en avril 1917 ; vers la fin de l'année, 400 femmes notables de plus y sont déportées alors que 600 hommes sont déportés en Russie.¹⁵² Les nouveaux témoignent de la dégradation des conditions, surtout du manque d'hygiène et de nourriture. Les otages qui arrivent plus tard vont subir les punitions, par exemple le *poteau* : « *...l'homme est attaché par le cou, pieds et mains liés derrière le pieu, est privé de*

¹⁵⁰ Ibid.

¹⁵¹ Carlier, Louise. *Souvenirs d'une Otage Lilloise pendant son séjour à Holzminden (Brunswick)* AdN, Papiers Decroix, 102 J 57

¹⁵² Becker, A. (1998) op.cit p.246. Le catalogue du Nord indique que c'est de janvier à juillet 1918 que mille otages sont envoyés à Holzminden, dont 400 femmes ; voir Wallart, C. (2008) op.cit, p.43

nourriture et reste ainsi lié pendant deux heures. »¹⁵³ Ces civils finissent par « payer » pour les actions du gouvernement français,¹⁵⁴ ils se trouvent alors dans la même position que les Alsaciens-Lorrains en France.

Déportés

Après l'invasion, quelques lois sont appliquées dans les communes sans tenir compte du statut de non-combattants des civils. Les civils mobilisables, c'est-à-dire les hommes entre dix-huit et quarante-cinq ans, sont les premiers ouvriers déportés en Allemagne. Ils sont considérés comme des combattants potentiels par les Allemands, la déportation élimine la menace de résistance. Mais c'est aussi à l'avantage de l'effort de guerre allemand. L'Allemagne organise la plus grande mobilisation de tous les pays, en revanche elle doit renvoyer 740.000 ouvriers du Front et employer des femmes et des enfants allemands pour maintenir la fabrication des provisions militaires¹⁵⁵. Les Français mobilisables et les chômeurs belges fournissent la main-d'œuvre nécessaire. En prenant contrôle du territoire, les autorités allemandes ont la responsabilité de la population restante. La violence est un moyen d'assurer leur autorité en zones occupées, mais la déportation est une solution au problème de résistance ainsi qu'au fardeau de ravitaillement de la population civile. À Lille dans la nuit du samedi Saint 1916, les Allemands affichent aux portes des maisons choisies : « *Tous les habitants de la maison, à l'exception des vieillards, doivent se préparer pour être transportés dans une*

¹⁵³ Wallart, C. (2008) op.cit, p.43

¹⁵⁴ Becker, A. (1998) op.cit p.45

¹⁵⁵ Ibid., p.41

heure et demie. »¹⁵⁶ Avant la déportation, le General von Groeveditz proclame que « ...*l'attitude de l'Angleterre rend de plus en plus difficile le ravitaillement de la population.* »¹⁵⁷ Il est donc nécessaire de se procurer des ouvriers civils afin de cultiver les terres. Comme le ravitaillement des zones occupées est la responsabilité de l'Allemagne, les civils vont contribuer de manière indirecte à l'effort allemand. Après la protestation du gouvernement français, le ministre allemand des Affaires Étrangères ne dément pas l'utilisation de civils par l'armée allemande, mais il la justifie en disant que ce n'est qu'à leur avantage « ...*pour procurer des vivres à leurs habitants qui, d'autre façon, mourraient de faim à la suite de la politique pratiquée contre l'Allemagne par la France et l'Angleterre.* »¹⁵⁸

Les Allemands demandent des volontaires, qui recevront un salaire et des vivres gratuits, mais peu répondent à leur demande et les réquisitions commencent peu de temps après. Refuser d'obéir aux ordres encoure de fortes amendes ou bien même la déportation de notables. En revenant à la loi contre *Kriegsverrat*¹⁵⁹, le refus de civils est considéré un fait avéré contre l'Allemagne, pourtant la Croix Rouge insiste que les civils ont le droit de résister aux demandes allemandes car c'est leur « *devoir patriote.* »¹⁶⁰ À Bruges, le vieux maire et son fils sont déportés pour ne pas avoir remis la liste des chômeurs.¹⁶¹ Les déportations sont organisées d'une manière brusque et créent une atmosphère d'incertitude. Les familles n'ont pas assez de temps

¹⁵⁶ Marion, A. (1917) op.cit, p.56

¹⁵⁷ Ibid., p.55

¹⁵⁸ Ibid., p.58

¹⁵⁹ Page 19 du mémoire

¹⁶⁰ Becker, A. (1998) op.cit, p.238

¹⁶¹ Proctor, T. (2010) op.cit, p.122

pour préparer leurs affaires ni pour faire leurs adieux et ne savent pas où exactement les membres de leurs familles vont être envoyés :

*L'envahisseur, au moyen du système barbare des déportations en masse, poursuit un double but : d'abord terroriser la population en portant le désespoir dans les familles et forcer ainsi les travailleurs à prêter leurs concours à l'occupation allemande...Le second but de l'autorité allemande est de remplacer par des Belges les ouvriers allemands qui...iront sur le front combler les vides de ses armées ; car il lui faut des hommes à tout prix.*¹⁶²

Les hommes déjà mobilisés et ensuite faits prisonniers militaires ont le droit d'envoyer et de recevoir des colis, mais les prisonniers civils se retrouvent dans une catégorie nouvelle et ne sont pas encore protégés par une convention « ...c'est la privation de nouvelles qui fait souffrir le plus dans les geôles d'Allemagne. »¹⁶³ Les 1.500 civils déportés d'Amiens au début de l'invasion vont passer la durée de guerre en Allemagne, ce qui a une conséquence sur leurs santés physique et mentale.¹⁶⁴ L'effet sur leur moral est évident dans une lettre envoyée à la Commandanture de Lille et destiné à une Mme Danel. Elle reçoit des nouvelles par la Mairie de Lille que son mari, évacué à Bosmont, s'est suicidé :

¹⁶² Fauchille, Paul [Éd.] *La Guerre de 1914 : Recueil de documents intéressant le droit international. Tome II, documents 380 à 670* (1918) p.362. Document « Note du gouvernement belge aux puissances alliées et neutres protestant contre le travail forcé et la déportation auxquels l'autorité allemande soumet la population belge, en date du 10 novembre 1916 »

¹⁶³ *Renseignements fournis par M. le Docteur FLAMENT Gaston, Maximilien, né au Quesnoy, (Nord) le 30 avril 1872. Aide-Major de 1^o classe de Réserve en 1902, rayé des cadres pour infirmités à la date du 24 septembre 1908. État-major de l'Armée, 2^o bureau, section Allemande N°1.223. [G.M.P. 30027/2, 21 décembre 1916] Je voudrais remercier Michaël Bourlet et Nathalie Philippe de m'avoir fourni une copie de ce document.*

¹⁶⁴ Kramer, A. (2008) op.cit, p. 44

Ces temps derniers, Danel se plaignait de douleurs du côté [sic] de la colonne vertébrale, et se montrait très déprimé. Il refusa de se faire examiner par un médecin, bien qu'on lui ait recommandé à plusieurs reprises [sic] de la [sic] faire. Renseignements pris, il faut conclure qu'il s'est donné la mort au cours d'une crise de neurasthénie occasionnée [sic] par son état maladif.¹⁶⁵

600 hommes déportés dans les premiers mois de 1918 se retrouvent internés en Lituanie où les conditions de vie sont exacerbées par le froid extrême. Leur situation désespérée est clairement indiquée par les causes du décès de vingt-six otages « ...morts de froid, de faim, par manque de soins ou dévorés par les rats. »¹⁶⁶ Encore faudrait-il que les déportés arrivent au camp : Yves, un garçon de Sedan, raconte qu'en octobre 1914 son père faisait partie d'un groupe de 600 otages qui ont dû se déplacer pendant cinq jours et six nuits à pied et sans prendre aucun repos et en n'ayant que pour la nourriture de la soupe claire et du café.¹⁶⁷

La déportation des hommes robustes cède vite à la déportation de femmes, de vieillards et d'enfants en Allemagne. Les expériences de plusieurs civils déportés sont documentées dès leur retour d'Allemagne en Suisse. Grâce à cette documentation on arrive à comprendre leurs expériences, de leur arrestation à leur libération. 10.000 habitants des départements de l'Isère, de

¹⁶⁵ Lettre écrite par Himmel, Capitaine de Cavalerie et envoyée à la Mairie de Lille, le 17 juillet 1916. AdN, Préfecture du Nord, 9 R 1463

¹⁶⁶ Wallart, C. (2008) op.cit, p.43

¹⁶⁷ Proctor, T. (2010) op.cit, p.128

Savoie et de Haute-Savoie sont renvoyés en France à la fin de février 1915.¹⁶⁸ 300 sont interrogés sous serment. La justification donnée pour l'arrestation de quelques déportés est la présence supposée de *franc-tireurs*, mais pour d'autres ils sont faits prisonniers sans explication. Les enfants sont séparés de leurs mères et placés dans d'autres convois; les femmes ignorent où se trouvent leurs maris.¹⁶⁹ C'est en parallèle avec le témoignage de Monsieur Carlier, le maire du Quesnoy, qui raconte l'évacuation de 500 otages et comment les enfants sont séparés de leurs parents.¹⁷⁰ À Lübeck, on ordonne aux hommes de descendre du train et les femmes partent dans une autre direction.¹⁷¹ Souvent les évacués sont forcés de faire le voyage à pied, puis dans des wagons à bestiaux et ne reçoivent pas de nourriture ; ce traitement évoque aujourd'hui une comparaison avec la Deuxième Guerre Mondiale. Les camps sont mal préparés car la déportation des civils a été plutôt une pensée après coup; la nourriture y est très simple et souvent avariée. « *Ils étaient logés dans (...) des hangars vides sur des planches de pin, recouvertes de carton vernis. À Gustrow certains étaient empilés sous des tentes...* »¹⁷² Ces conditions de vie sont nuisibles à la santé physique des déportés, surtout quand y ajoute le travail forcé. Hors des camps, des réfugiés sont envoyés dans les Ardennes et l'Aisne comme travailleurs volontaires.¹⁷³ Plus de 25.000 habitants de Lille, Roubaix et Tourcoing, où le ravitaillement devient de plus en plus difficile à maintenir,

¹⁶⁸ Lavisse, Ernest & Andler, Charles. *Pratique et doctrine allemandes de la guerre*. (1916) p.15

¹⁶⁹ Young, R. [Éd.] (2000) op.cit., pp.35-6

¹⁷⁰ *Rapport de M. Carlier, Achille, Maire du Quesnoy, rapatrié de Belgique et d'Allemagne, à la date du 18 Novembre 1916*. État-major de l'Armée, 2° bureau, section Allemande N°1288. [Archives Historiques, 10° division, Ministre de l'Intérieur, 21 janvier 1917] Je voudrais remercier Michaël Bourlet et Nathalie Philippe de m'avoir fourni une copie de ce document.

¹⁷¹ Lavisse, E. & Andler, C. (1916) op.cit, p.16

¹⁷² Young, R. [Éd.] (2000) op.cit, pp.35-36 « *They were lodged in...bare sheds on pine boards, covered with varnished cardboard. At Gustrow some of them piled into tents...* »

¹⁷³ Marion, A. (1917) op.cit, p.57

sont envoyés à la campagne en 1916 pour travailler dans les champs.¹⁷⁴ Le problème est qu'ils n'ont aucune expérience de l'agriculture et les villageois ne veulent pas les employer. Ces déportés se retrouvent sans provisions et éloignés de chez eux, ils dépendent de la charité. Une jeune fille belge évacuée à la campagne subsiste sur les rations allemandes.¹⁷⁵ Dès leur retour dans leur village, les femmes trouvent leur maison vide après plusieurs pillages, sans aucun signe de leur mari ni de leurs enfants. Mme Carlier décrit son retour chez elle le 24 mars 1917, après quatre jours de voyage. Elle arrive à dix heures du soir afin de trouver deux « *séquestres de Banque* » qui logent dans la maison ; « *Enfin, après une bonne nuit, nous sommes réveillés par les voleurs, les réquisitionneurs qui nous prennent tous nos cuivres !* »¹⁷⁶

Les Allemands ne respectent pas les milieux ni les usages de la société et leur comportement vers les femmes montre qu'ils veulent les humilier. À Lille pendant Pâques 1916, l'armée allemande réquisitionne 20.000 femmes et jeunes filles. Parmi elles 120 subissent à des examens gynécologiques, des femmes d'un milieu respectable aussi bien que des jeunes filles.¹⁷⁷ Les Allemands ne distinguent pas entre prostituées ou bourgeoises : « *On enleva des jeunes filles à partir de seize ans... [Elles] étaient parquées en troupeaux, les femmes publiques mêlées aux jeunes filles honnêtes.* »¹⁷⁸ Les bénévoles de la C.R.B., la commission de charité américaine, témoignent que les jeunes filles sont enlevées à leurs familles et envoyées ailleurs dans la compagnie

¹⁷⁴ Proctor, T. (2010) op.cit, p.120

¹⁷⁵ Young, R. [Éd.] (2000) op.cit, pp.76-7. Article, 17 août 1916, Associated Press.

¹⁷⁶ *Souvenirs d'une Otage Lilloise ...* op.cit

¹⁷⁷ Proctor, T. (2010) op.cit, p.121

¹⁷⁸ Marion, A. (1917) op.cit, p.56

d'« *individus louches* »¹⁷⁹ Quelques-unes sont prises par force comme des prostituées et elles ont peur de perdre leur réputation. Après la guerre une jeune fille, Marie X., décrit aux officiels français son expérience comme déportée :

*La crainte d'être un jour prise par un de ces Allemands était notre plus grande menace ... Près de notre hameau, cent cinquante femmes sont logées, ou plutôt installées au grenier. Elles dorment pêle-mêle dans la paille et elles sont mangées par la vermine. La prostitution y est organisée d'une manière publique ... Les pauvres femmes quittent la paille où elles logent et suivent celui qui les appelle. Les Allemands donnent comme excuse que ces prisonnières sont des prostituées. On ment. Nous savons qu'elles sont prises sans distinguer entre les femmes honnêtes et les femmes publiques. L'un des aspects les plus pénibles de ma captivité, ... était de sentir les regards méchants sur moi de ceux qui me jugeaient comme quelque chose que je n'étais pas du tout ... une pute de Boches!*¹⁸⁰

Ces histoires incitent la peur dans d'autres villes occupées où les déportations n'ont pas encore eu lieu. La menace de déportation contre les civils qui refusent de travailler au bénéfice des Allemands perdure pendant la guerre. Maurice Delmotte écrit le 19 avril 1917 : « *Ordre est donné aux jeunes filles ou femmes de 18 à 35 de se présenter à la mairie avec des pelles, ou fourchets ou*

¹⁷⁹ Proctor, T. (2010) op.cit, pp.120-1 « *unsavoury characters* »

¹⁸⁰ Ibid., p.121 « *The fear of being taken some day by one of these Germans was for us the most appalling threat...[N]ear our hamlet, one hundred and fifty women are lodged, or rather parked in an attic. They sleep pell-mell in the straw; they are eaten up by vermin. There prostitution is publicly organised...The poor women leave the hay where they are lodged, and follow the one who calls. In excuse, the Germans claim that these prisoners are prostitutes. They lie. We know that they are carried off without distinction honest women and public women. One of the most painful aspects of my captivity,...was to feel weighing on me the scornful gaze of those who not knowing me took me for what I am not...whore of the Boches!* »

*pioches. – Total : néant. »*¹⁸¹ En juin : « *Ordre à 50 filles désignées par la commune de se rendre à la fabrique pour travailler. 15 seulement se rendent. – Nouvel ordre. Nouveau refus. – Menace de prison – Nouveau refus. – Menace de partir en colonne ! Cette fois je pense qu’elles marcheront. »*¹⁸² À Le Quesnoy, quelques habitants aident à faire disparaître des jeunes réquisitionnés pour le travail obligatoire. L’autorité menace d’emprisonnement des mères si les jeunes ne se présentent pas au prochain appel.¹⁸³ Maria Degrutère écrit à propos de la condamnation de Louise Thuilez, l’une de ses amies :

*[Elle] est condamnée à être fusillée avec la comtesse Jeanne de Belleville pour avoir fait évacuer des jeunes gens et des territoriaux. Elle a recours au Pape qui obtient de Guillaume la commutation de sa peine en celle des travaux forcés à perpétuité.*¹⁸⁴

Ce traitement de civils innocents n’est pas justifié, mais il dure tout au long de la guerre. Pendant l’invasion, 10.000 civils français et 13.000 civils Belges sont déportés en Allemagne.¹⁸⁵ Au printemps 1917, pendant le recul de l’armée allemande jusqu’à la ligne de défense Siegfried, 150.000 habitants sont déportés par la force.¹⁸⁶ Il est difficile de savoir combien de Français ont été déportés au total, mais une enquête sur la violation des règles du droit des gens pendant la guerre estime que 60.847 Belges sont déportés en Allemagne et

¹⁸¹ Philippe, N. [Éd.] (2007) op.cit, p.101

¹⁸² Ibid., pp.208-9

¹⁸³ *Rapport de M. Carlier, Achille, Maire du Quesnoy...* op.cit.

¹⁸⁴ Becker, A. [Éd.] (1998) op.cit., p.188. 28 Octobre 1915

¹⁸⁵ Spoerer, Mark. « The Mortality of Allied Prisoners of War and Belgian Civilian Deportees in German Custody during the First World War: A Reappraisal of the Effects of Forced Labour » *Population Studies*, Vol. 60, No. 2 (Jul., 2006), pp. 121-136. Population Investigation Committee, p. 129. Un autre chiffre a été publié qui donne le nombre des Belges déportés en Allemagne comme 58.432; voir Kramer, A. (2008) op.cit, p.44

¹⁸⁶ Kramer, A. (2008) op.cit, p.224

62.155 de plus sont forcés à travailler en Belgique et dans le Nord de la France.¹⁸⁷ Les déportations posent un véritable risque aux civils; le taux de mortalité annuel pour les civils belges est de 28‰ pendant une détention moyenne de huit mois. Celui est en comparaison avec les 45 209 soldats belges emprisonnés, qui ont un taux de 6‰ pendant une détention moyenne de 3,7 ans.¹⁸⁸ Le rapport officiel du Ministre des Affaires Étrangères en Belgique établit que 3-4% des déportés en Allemagne sont morts ; 5,2 % sont mutilés ou handicapés ; 6,5% gardent des stigmates de maltraitance ; 4,4% ont souffert d'engelures et 35,8% des survivants sont malades.¹⁸⁹ Il est possible que des centaines de milliers de Français aient été les victimes de la déportation ; après la guerre 305.000 civils demandent une indemnisation financière pour leur labeur non rémunéré.¹⁹⁰ Le coût humain de la déportation est décrit dans le journal intime de David Hirsch, qui décrit la mort de Mme Dispa dans une prison préventive à Loos :

*[Elle] a été rapportée de la prison de Loos dans le drap dans lequel elle couchait, sans cercueil, le corps à même dans le corbillard, elle avait tellement maigri, pali et vieilli depuis 5 semaines qu'on la tenait en prison, que sa fille hésitait à la reconnaître, pauvre femme qui ne pensait finir aussi vite et aussi misérablement, on n'a pas permis à son mari encore prisonnier préventif de la voir.*¹⁹¹

¹⁸⁷ Ibid., pp.44-45

¹⁸⁸ Spoerer, M. (2006) op.cit, p.129

¹⁸⁹ Hull, I. (2005) op.cit, p.240

¹⁹⁰ Kramer, A. (2008) op.cit, p.223

¹⁹¹ Becker, A. [Éd.] (1998) op.cit, p. 270. 29 janvier, 1917

Réfugiés

Les premiers réfugiés belges qui échappent à l'avance de l'armée allemande signalent le début d'un exode des zones occupées : « *La Grande Guerre a généralisé ce phénomène aussi ancien que la guerre elle-même, inaugurant le XXe siècle des réfugiés.* »¹⁹² Cette population sans abri et sans vivres est à la merci des soldats ennemis autant que des habitants des communes encore libres. Parfois, ces réfugiés sont le premier contact des civils avec la guerre ; leurs expériences avec l'armée allemande forment l'image de l'ennemi en dehors de la zone d'occupation. Ils s'installent en premier dans le département du Pas-de-Calais, puis ils suivent la ligne du front vers la France libre. Ils sont bien nombreux ; 120.000 hommes, femmes et enfants se réfugient au Pas-de-Calais en novembre 1915.¹⁹³ Le nombre de réfugiés ne reste pas fixé tout au long de la guerre, car les mouvements des civils sont un aspect constant de l'occupation. Les occupés qui restent dans leurs communes doivent supporter l'afflux de réfugiés, tandis que ceux qui suivent l'exode vers le territoire libre se trouvent face à l'ignorance des habitants qui ne connaissent pas l'occupation. Les civils se trouvent face à une décision difficile : rester dans leurs villages en attendant l'invasion et ses histoires de violence, ou s'enfuir vers la sécurité de la France libre sans garantie de leur sécurité.

Pendant la guerre, les civils sont de plus en plus forcés à prendre la fuite. La zone d'occupation est une scène de migration constante. Pendant

¹⁹² Becker, A. (2010) op.cit., p.55

¹⁹³ « *Lettre du Commandant de la Gendarmerie de la Région du Nord au General de Division Commandant la Région du Nord, à propos du Recensement des réfugiés et étrangers* » Archives Départementales du Nord, Mission militaire auprès de l'Armée Britannique, J 1443, boîte 3.

l'invasion, les soldats mobilisés alliés croisent toujours des réfugiés, ce qui crée une atmosphère de confusion ; un artilleur anglais raconte l'avancée de sa compagnie en Belgique et comment après quelques jours ils suivent un groupe de réfugiés qu'ils ont dépassé.¹⁹⁴ Pour les soldats, ce contact inéluctable avec les réfugiés est éprouvant car il démontre les conséquences humaines de guerre ; leurs témoignages notent les épreuves de réfugiés. Sergent Richard Tonkin décrit le recul des troupes après la Chute d'Anvers en octobre 1914 :

*Sur les deux côtés du pont se trouvaient des groupes de réfugiés de toute sorte – des enfants, des femmes, des sœurs, des prêtres. Un véritable Pont des Soupirs. On leur avait demandé de s'arrêter pour nous laisser passer. Les flammes éclairaient leurs visages, à la fois vide d'expression ni espoir et nous avions honte... La 'Tristesse' n'est pas associée aux soldats...la seule occasion qu'un soldat se sente vraiment triste est quand son devoir de soldat l'oblige de croiser des réfugiés ...*¹⁹⁵

En partant de chez eux, les civils laissent leurs maisons et leurs biens à la merci des soldats et des civils. Avec le mouvement des troupes allemandes, les civils se hâtent de cacher leurs objets de valeur avant que partir. L'argenterie, les horloges et la porcelaine sont enterrées dans les jardins ; les tapis, le linge de maison et la literie sont cachés dans les combles ; les miroirs et les peintures sont mis dans les placards.¹⁹⁶ Le Sergent Tonkin a honte d'avoir volé un peu de

¹⁹⁴ Arthur, M. (2004) op.cit, p.31. Gunner J. W. Palmer, 26th Brigade, Royal Field Artillery.

¹⁹⁵ Ibid., p.41 : « *On each side of the bridge stood hoards of refugees of every kind – children, women, nuns, priests. This was the bridge of sighs. They had been stopped so we could cross. The flare from their burning lit their faces, expressionless and hopeless, and we felt ashamed.... 'Sad' is not a soldier's word....the only time a soldier is really and deeply sad is when his line of duty takes him among refugees...* »

¹⁹⁶ McPhail, H. (2001) op.cit.,p.21

lait d'une ferme occupée pendant la retraite, mais il a l'occasion d'en donner à deux jeunes femmes qu'il croise dans une église. Elles ont trouvé un bébé abandonné et demandent en anglais s'il a du lait « *Le gouvernement anglais a perdu une gourde, mais un bébé y a trouvé un repas.* »¹⁹⁷ C'est grâce à cette générosité des débuts de l'invasion que les réfugiés se nourrissent, car ils n'ont pas eu assez de temps pour préparer leur départ et prendre la route ; la plupart n'a qu'un bout de pain ou de viande en réserve.¹⁹⁸

Le voyage effectué à pieds est long sur les routes bien fréquentées et à travers les terres désolées. Les réfugiés rivalisent avec les soldats des deux côtés, perdus ou abandonnés par leur armée, pour obtenir de la nourriture. Certains villageois partent dans des chariots tirés par leurs chiens, ou bien encore des chevaux ou des vaches. Les civils qui s'enfuient des villes sont forcés d'utiliser des landaus ou des bicyclettes.¹⁹⁹ Georges Leroy, instituteur à Lewarde dans le Nord, essaye d'échapper aux Allemands et de regagner Douai. Il décrit dans son journal son arrivée à Ham après un grand voyage à pied, et il essaie de trouver une chambre dans un hôtel :

...impossible de trouver un lit, et je suis obligé, pour dormir un peu, de retourner à la gare. Je m'étends sur la paille d'une salle d'attente, mais bientôt je me sens couvert de puces et obligé de quitter les lieux. Je

¹⁹⁷ Arthur, M. (2004) op.cit, p.42 : « *The British Government had lost a water-bottle, but a baby found a meal.* »

¹⁹⁸ Proctor, T. (2010) op.cit, p.117

¹⁹⁹ Photo, *Réfugiés belges dans le Nord, août-septembre 1914*, AdN, 30 Fi guerre 14-18 / 13, Wallart, C. (2008) op.cit, p.14

*m'entends sur la tablette de la bibliothèque où je dors en équilibre instable.*²⁰⁰

D'autres réfugiés se trouvent dans une situation semblable, des familles sont forcées de rester dehors au froid sans logement. Une photo prise à Ostende en 1914 montre une vieille femme et sa petite-fille dans la rue, la femme en train de ronger ses ongles.²⁰¹ En septembre 1914 plus de 8.000 réfugiés sont logés dans la *Feestpaleis* [la Grande Salle des Fêtes] à Gent.²⁰² Dans les plus grandes villes en Belgique, des asiles sont fondés afin d'héberger les réfugiés. On y trouve des Belges et des Français déplacés, mais aussi des étrangers qui n'ont aucun moyen de partir. À l'Asile des Femmes à Bruxelles, 220 femmes au total sont recueillies entre 1916 et 1917, dont une Allemande et deux Hollandaises. La plupart sont belges et sans profession, mais les trois quarts ont un emploi peu rémunéré ; on y trouve un grand nombre de servantes, de ménagères et de journalières.²⁰³ L'année précédente, 1.293 femmes passent au moins deux semaines à l'Asile.²⁰⁴ Ces femmes sont vulnérables en raison de leur séparation de leurs familles et de leur manque d'argent. C'est alors la responsabilité du gouvernement du pays où elles se sont réfugiées que de les héberger.

²⁰⁰ Becker, A. [Éd.] (1998) op.cit, pp.110-1

²⁰¹ Voir fig. 2

²⁰² Proctor, T. (2010) op.cit, p. 117

²⁰³ *Œuvre de l'Hospitalité. Asile des Femmes – Petite rue des minimes, 4.* Comité national de secours et d'alimentation [C.N.S.A] 1914 – 1921, Réfugiés installés dans l'Agglomération Bruxelloise, I446, no.1234

²⁰⁴ *Œuvre de l'Hospitalité. Rapport sur l'exercice 1915-1916. Assemblée Générale du 18 décembre 1916* C.N.S.A, Réfugiés installés dans l'Agglomération Bruxelloise, I446, no.1234

Il est estimé que 1.500.000 Belges se réfugient ailleurs pendant la guerre ; en France, mais aussi au Pays-Bas et en Grande-Bretagne.²⁰⁵ L'afflux de réfugiés est difficile à vivre pour les habitants autant que pour les nouveaux venus. En septembre 1914 un groupe de réfugiés sont logés dans l'école d'un village au centre de la France ; les villageois se plaignent de leur mauvais comportement ainsi que de leur hésitation à travailler.²⁰⁶ L'obstacle de la langue exacerbe la situation, puisque la plupart des réfugiés est originaire de la région flamande. Les gouvernements britannique et hollandais sont réticents à accueillir un grand nombre de réfugiés et leurs actions indiquent qu'ils souhaiteraient que cela reste une situation temporaire. Le 28 novembre 1914, le roi britannique en sa qualité de souverain publie des restrictions sur les réfugiés belges. L'une leur interdit le droit de circuler dans le pays, une autre les oblige à être strictement immatriculés.²⁰⁷ Le ton est établi ; les Belges ne sont qu'invités dans le pays. Les réfugiés se trouvent dans un pays qui ne connaît pas l'occupation mais qui subit l'austérité de la guerre, donc leurs épreuves ne provoquent pas de la grande sympathie parmi les habitants. En Grande-Bretagne, une jeune belge de six ans est la victime de moquerie ; en décembre 1914, elle écrit à la Reine de Belgique demandant si Père-Noël va venir, car ses camarades anglaises l'ont dit qu'il ne rend pas visite aux réfugiés.²⁰⁸ Au Pays-Bas, six millions habitants doivent accueillir un million de réfugiés qui arrive par la Belgique ; le gouvernement construit des camps d'internement qui isolent les réfugiés de la population hollandaise encore plus. En zones occupées,

²⁰⁵ Proctor, T. (2010) op.cit, p.118

²⁰⁶ McPhail, H. (2001) op.cit., p.23

²⁰⁷ Fauchille, P. (1918) op.cit, pp. 339-40. Document « Ordre en conseil sur les restrictions à la situation des étrangers (réfugiés belges), en date du 28 novembre 1914 (London Gazette du 1^{er} décembre 1914) »

²⁰⁸ Proctor, T. (2010) op.cit, p.118

les habitants sont préoccupés par leur propre survie ; certains ignorent que les réfugiés ont dû abandonner leurs maisons ainsi que tous leurs biens : « *Thérèse Lenotte à ses évacués : "Vous avez bien de la chance de n'avoir plus rien à penser !"* »²⁰⁹ Dans tous les pays, les vivres manquent en raison de l'effort de guerre et en outre les habitants doivent alimenter des étrangers cantonnés chez eux ; ce fardeau explique cette hostilité envers les réfugiés. Les réfugiés dépendent de la générosité, heureusement ils reçoivent de l'argent et de la nourriture grâce à des organisations caritatives. Dans le Nord de la France, les familles de mobilisés et les familles nécessiteuses reçoivent une allocation quotidienne de 1,50fr par adulte et 1fr par enfant.²¹⁰ Une certaine Mme Ligneal reçoit une allocation de 6,50fr car son « *mari [est] prisonnier [et elle s'occupe de] 5 enfants de 4 à 10 ans* » Une Mme Verhasselt reçoit une allocation de 4,50fr car son « *mari [est] resté en Belgique et [est] conservé comme otage. [Elle s'occupe de] 3 enfants de 4 à 17 ans* »²¹¹ Sans allocation, ces femmes sans emploi auraient eu des difficultés à subvenir aux besoins de leurs familles.

Les témoignages écrits pendant l'évacuation sont difficiles à trouver ; les évacués ont eu très peu de temps à se préparer à partir et n'ont pas le temps de se reposer sur la route. La plupart des témoignages viennent de spectateurs, cependant une jeune fille parmi les évacués de Cambrai de septembre 1918 a documenté son voyage. Son témoignage détaillé de ses quatre mois en exil

²⁰⁹ Philippe, Nathalie [Éd.] (2007) op.cit., p.115, 17 mai [1917]

²¹⁰ *Rapport final sur les opérations du Comité depuis le 1er jan, 1918.* AdN, Préfecture du Nord, 9 R 1463

²¹¹ *Liste des réfugiés, allocations.* AdN, Mission militaire auprès de l'Armée Britannique, J 1443, boîte 3

représente une source précieuse, car il donne des renseignements sur l'expérience de réfugiés et sur leur traitement dans d'autres pays. Olga Delhalle est née à Séranvillers le 25 janvier 1899 ; son père est fait prisonnier de guerre pendant le siège de Maubeuge en août 1914, alors qu'elle habite à Cambrai avec sa mère et sa sœur cadette. L'ordre d'évacuer la ville paraît le dimanche 8 septembre 1918 : « *chacun doit partir à pied, avec ce qu'il peut porter pendant une longue marche et des vivres pour trois jours.* » Les trois femmes sont très émues de devoir quitter leur maison car elles savent que celle-ci va être la proie des pilliers. Les vivres ne durent pas longtemps ; elles passent un mois à traverser le territoire occupé du nord et font l'expérience de plusieurs bombardements : « *J'en suis bouleversée, depuis trois semaines, je n'ai jamais vu autant des [sic] cadavres et des [sic] plaies affreuses.* » Le 9 octobre elles arrivent en Belgique, où quelques enfants « [tiraient] *notre poussette attachée derrière la voiture ; malgré toutes nos recommandations, ils ne lâchent pas... et continuent à nous suivre.* » À la fin du mois octobre, elles arrivent en Hollande, où elles sont envoyées au couvent de Velp. La mère essaie d'échanger son argent français contre de la monnaie hollandaise, mais comme tout s'achète avec des bons, elles ne peuvent pas l'utiliser. Elles n'ont plus du pain et ne mangent que de la choucroute, des betteraves et des choux ; les rations sont insuffisantes alors que la mère supérieure leur donne plus à manger. La famille doit supporter le mépris des habitants ; les enfants leur lancent des cailloux et leur donnent des coups de pied à Olga et à sa sœur : « *Les Hollandais nous font mal par méchanceté, car nous [n'] avons aucun [sic]*

*rapport avec eux... la majeure partie de la population tire pour les Allemands, avec lesquels tous sympathisent beaucoup ! »*²¹²

Vers la fin de la guerre en 1918, un renversement de migration commence, car la guerre devient plus intense et donc plus dangereuse pour les civils qui restent en zones occupées. Les populations occupées du nord de la France s'enfuient vers la Belgique dans l'espoir d'arriver jusqu'aux Pays-Bas. Des réfugiés belges essaient également de regagner leurs communes abandonnées par les Allemands pendant le recul. Le nombre d'évacués français en Belgique change chaque mois ; en janvier 1918 ils sont 92.988 évacués, en octobre 256.891 et en novembre de la même année 399.538. La plupart se trouvent dans le Hainaut, puis dans la province du Brabant.²¹³ Le nombre qui fluctue chaque mois est approximatif et il est difficile de savoir si ces réfugiés restent seulement quelques mois ou si la population est sans cesse renouvelée. Le Comité d'Alimentation du Nord de la France assure le ravitaillement des évacués français ; il leur fournit une ration supplémentaire et les évacués reçoivent la même allocation que les Belges. La vie est difficile pour tous ; les réfugiés belges sont « *forcés à retourner à pied en Belgique par une route plus longue et leur voyage n'a eu rien [sic] d'attrayant, car on leur refusait souvent l'hospitalité* »²¹⁴ Monica Moore, assistante sociale en chef à New York, est envoyée en France où elle raconte au journal *New York Times* les expériences des réfugiés sur la route. Elle croise une femme et ses deux fils, dont l'un est en train de mourir de tuberculose, leur maison détruite après un bombardement.

²¹² *Notre évacuation écrite par Olga Delhalle*. AdN, Anonyme, J 1261

²¹³ *Rapport final sur les opérations du Comité depuis le 1er jan, 1918*. op.cit

²¹⁴ Philippe, N. [Éd.] (2007) op.cit, p.208

Une dame de 72 ans marche 112km de Nancy ; son mari âgé de 80 ans et handicapé est placé dans une voiture et elle le suit à pied. Une autre femme âgée de 88 ans et partialement paralysée ne peut fuir les Allemands, qui la trouvent et l'emmènent avec eux. Quand elle est découverte par les Français « *elle est devenue folle... ça semble affreux de penser qu'elle meurt sans se souvenir de son nom.* »²¹⁵

Communication

Pendant l'instauration de l'occupation, le manque de nouvelles exacerbe l'incertitude de la population occupée. Helen McPhail constate que les civils en zones occupées reçoivent des nouvelles qui sont doublement biaisées, une première fois par la propagande française et manipulée une deuxième fois par la propagande allemande.²¹⁶ Les Allemands créent les journaux de propagande, par exemple la *Gazette des Ardennes* et les distribuent aux civils. Marguerite Wicart note les faux espoirs donnés par ces écrits ; en septembre 1915 un de ces journaux « *annonce la délivrance pour le mois d'octobre, je n'y crois guère.* »²¹⁷ Le mois d'octobre passe sans la fin du conflit ; le 15 novembre un autre déclare que la guerre sera finie ce mois « *... beaucoup de crédules [l'avalent] trop facilement ... il y a un an que cela dure.* »²¹⁸ Une première démarche des autorités allemandes est l'interdiction aux civils de communiquer avec l'extérieur, sous menace d'emprisonnement. L'armée allemande accuse les civils d'avoir reçu des lettres par la Croix Rouge,

²¹⁵ Young, R. [Éd.] (2000) op.cit, p.149 « *Pitiful incidents of French Life* », 21 juillet 1918 « *had gone out of her mind ... It seems dreadful to think of her dying without knowing her name.* »

²¹⁶ McPhail, H. (2001) op.cit, p.35

²¹⁷ Wicart, M., op.cit., p.17, Dimanche 29 septembre 1915

²¹⁸ Ibid., p.20

qu'elle considère un acte d'espionnage.²¹⁹ Le 4 février 1915, le « *General Commandant l'Armée* » affiche à Lille que :

*Il est strictement défendu aux populations du territoire occupé par l'armée allemande, d'entretenir des relations ou communications avec celles du territoire ennemi non encore occupé ainsi qu'avec des territoires neutres. Des infractions [...] seront punies de prison pouvant aller jusqu'à cinq ans, des cas moins graves d'emprisonnement jusqu'à six semaines, ou de saisie de biens totales [sic] ou partielle.*²²⁰

Un homme qui porte 170 lettres est arrêté et il reçoit une amende de 5.000 francs.²²¹ Une femme doit passer quinze jours à la Citadelle de Lille pour avoir reçu des lettres de son mari ; elle ne reçoit que 250 grammes de pain par jour et de l'eau.²²² Les civils ne sont pas seulement traités comme suspects, ils sont aussi manipulés par les Allemands en coupables. Mme Delahaye-Théry écrit :

*Les Allemands fabriquent des lettres soi-disant venant de France et qu'ils envoient à domicile par des femmes qu'ils ont à leur service. Quand une lettre a été acceptée..., quelques instants après le départ de la commissionnaire, la police vient et inflige des amendes " pour avoir accepté une lettre. " Quelle fourberie !*²²³

Mme Delahaye-Théry écrit le 1er mai 1915 qu'une femme allemande distribue des lettres aux civils, en demandant 2-5 francs par lettre. Le lendemain les consignataires reçoivent un ordre de la *Kommandatur* (la Commandanture) de

²¹⁹ McPhail, H. (2001) op.cit., p.35

²²⁰ *Affiche 4 février 1915*. AdN, Les affiches 1915 de Lille, 9 R 532

²²¹ Delahaye-Théry, Mme. (1934) op.cit., p.61, 1^{er} mai 1915.

²²² Becker, A. [Éd.] (1998) op.cit, p.201. 23 juillet 1916

²²³ Delahaye-Théry, Mme. (1934) op.cit., p.80, 15 juin 1915

payer une amende de 100-500 francs.²²⁴ Les occupés s'inquiètent pour les membres de leurs familles qui se trouvent en zone libre. Leurs expériences de la brutalité allemande doublées avec le manque de nouvelles laissent libre cours à leur imagination. Les civils sont prêts à prendre des risques pour avoir des nouvelles car les messages leur fournissent un réconfort rare pendant les quatre années d'occupation.

Après les histoires de réfugiés, les sources constantes de nouvelles sont les Allemands. Mais un dialogue entre soldats et civils est difficile à maintenir à cause d'une barrière linguistique ; les nouveaux colocataires possèdent des niveaux différents de français, d'autres ne connaissent pas du tout la langue : « *Nicht comprend ? fit-il. – Nicht !* »²²⁵ Le manque de compréhension entre l'armée et les civils cède vite aux rumeurs. Clémence Martin-Froment décrit la suite de l'arrestation d'un couple de son village :

*M. Ganaye et sa dame sont emmenés prisonniers. Pourquoi ? Personne ne le sait. Le monde jase sur cela : les uns disent que ces personnes sont soupçonnées d'avoir l'argent [sic] à la maison, d'autres disent que le premier est soupçonné d'être espion. Cette dernière hypothèse est absolument fausse, j'en suis persuadée, car cet homme n'est pas assez malin pour cela ; ensuite, pour aller donner les nouvelles aux Français est chose presque impossible.*²²⁶

²²⁴ Ibid., p.61

²²⁵ Moreau, É. (1915) op.cit.

²²⁶ Martin-Froment, C. (2010) op.cit, p.113. 25 février 1915

En cherchant une explication les civils sont prêts à dénigrer leurs concitoyens ; chacun veut être rassuré qu'il ne sera pas le prochain emprisonné. Des rumeurs renforcent l'idée de la race allemande comme des barbares. Mme Delahaye-Théry écrit le 4 janvier 1915 qu' « *En passant près de l'Hôpital militaire j'ai observé une fumée épaisse et malodorante qui s'élevait des jardins. On raconte que les Allemands brûlent leurs morts, de fait qu'on n'a jamais vu sortir un cadavre de l'Hôpital Militaire.* »²²⁷ Mme Delahaye-Théry écrit plus tard dans son journal qu'à Tourcoing, un sous-officier s'est pendu dans sa chambre, après avoir dit à la dame chez qu'il loge qu'il était en détresse. Elle raconte la conversation à un officier qui vient lui voir, qui ensuite « *cravacha la face violacée du pendu...* »²²⁸ Aux yeux des civils, si les Allemands peuvent traiter leurs confrères d'une telle manière, leur traitement des civils sera sans limites. Une autre rumeur rapportée par Mme Delahaye-Théry a été probablement circulée par l'armée allemande afin d'insuffler la peur aux civils, pourtant elle renforce la propagande que la race allemande entière est mauvaise :

*Les frontières sont maintenant gardées par des femmes allemandes. Elles sont armées et plus méchantes que les hommes. Une femme de Roubaix a essayé de passer la frontière belge avec ses trois enfants pour aller chercher quelques pommes de terre. Elle a été tuée à coups de revolver ainsi que ses enfants.*²²⁹

Les mêmes rumeurs circulent au sujet de la défaite de l'armée allemande et de la libération imminente de zones occupées : « *Les Allemands on perdu 20 000 hommes. L'État-major est à Flines, est-ce que les troupes reculent ? Beaucoup*

²²⁷ Delahaye-Théry, Mme. (1934) op.cit., p.15

²²⁸ Ibid., p.269, 21 mai 1917

²²⁹ Ibid., p.133, 23 novembre 1915

*de voitures militaires sont débarquées à Somain depuis deux jours. Les trains n'allant pas plus loin que Montigny. Ce sont des "On-dit " [le témoignage rapporté] »²³⁰ Mme Delahaye-Théry écrit qu'« *On dit que le kronprinz [Guillaume de Prusse] est tué, mais c'est la vingtième fois que ce bruit court sans être jamais confirmé.* »²³¹ Les rumeurs combinées avec le manque d'une source véritable de nouvelles augmentent le sentiment d'incertitude chez les civils ; quelques uns vont prendre le refuge dans les pages de leurs journaux afin de comprendre leur situation.*

Les soupçons révélés

Pendant la guerre, la question de nationalité et de fidélité est bien présente dans tous les pays engagés. Le repositionnement des frontières depuis la guerre de 1870 place certains habitants dans une situation précaire, ainsi que ceux qui sont arrivés des pays hostiles avant la Grande Guerre. L'impact de l'invasion inattendue combiné avec la propagande de Darwinisme social dans les années précédant la guerre créent une atmosphère de xénophobie parmi les civils. Le Darwinisme social développe pendant les années 1870 ; il s'agit de lier la théorie de sélection naturelle à la société. Pendant le temps de guerre, cette théorie transforme en justification de supériorité raciale, qui crée ensuite une division raciale entre l'Allemagne et les pays alliés. En France, la faction d'extrême droite, des nationalistes caractérisés par leur racisme, renforce la différence entre les Allemands et les Français au temps de la mobilisation ; un journaliste écrit qu'aucun Allemand n'arrive physiologiquement à prononcer

²³⁰ Wicart, M., op.cit., p.6. 14 mai 1915

²³¹ Delahaye-Théry, Mme. (1934) op.cit., p.104, 4 août 1915

certains mots français, sans démontrer « *leurs origines teutonnes* »²³² Les traits allemands, par exemple l'accent, nient la citoyenneté française des naturalisés. Des civils se méfient de leurs voisins et pendant l'occupation, les autorités des communes poursuivent des accusations anonymes contre les habitants étrangers.

Des lettres anonymes dénoncent les étrangers et résultent peut-être d'une jalousie opportuniste, ou même de préjugés anti-allemands. La plupart sont remplies de fautes d'orthographe ; une fausse piste, ou plutôt une indication que l'auteur est mal éduqué.²³³ Les cibles des lettres sont des émigrés allemands ; une famille à Saint Sylvestre-Cappel est dénoncée au Commissaire parce qu'elle n'est naturalisée qu'en 1911 et le mari est censé avoir fait une période militaire en Allemagne : « *C'est un malin il doit se dire alsacien ou belge* » La femme raconte au Commissaire que son mari est parti rejoindre son corps à Lille, et qu'ils s'entendent bien avec les autres villageois. Par contre, un comptable à Lomme qui les a menacés à plusieurs reprises, probablement par jalousie, pourrait être l'auteur de ces lettres. Le Commissaire constate que la lettre paraît « *être l'œuvre d'une vengeance.* »²³⁴ Une autre lettre dénonce l'expulsion des Français de première génération : « *tandis [qu'il] y a une pure allemande qui ne sait même [sic] un mot de français...* » L'auteur ensuite menace de rendre justice soi-même : « *je pense monsieur qu'il n'y a pas deux poids et deux mesure [sic] et que vous allez faire expulsé [sic] cette*

²³² Young, R. [Éd.] (2000) op.cit, p.22 « *It is claimed that no German tongue can ever pronounce certain French words without betraying their Teuton origin.* »

²³³ Voir fig.3

²³⁴ *Rapport, Hazebrouck, 14 août 1914, Commissariat de Police à Saint Sylvestre-Cappel [Lettre anonyme incluse] Août-septembre 1914 : Individus suspects (Dossiers retrouvés dans la chambre forte le 27/10/1968) AdN, 9 R 46*

*alboche ou si non nous ferons la police nous même [sic]...un groupe de serviteurs. »*²³⁵ La propagande renforce l'idée des « vrais » et des « faux » Français, qui entraîne le risque de violence contre les étrangers. Charles Lagache écrit à la police et implore la protection de sa maîtresse, Thérèse Kohnen, née au Luxembourg mais qui habite dans le Nord depuis 1905. Elle a déclaré être étrangère pendant les hostilités mais elle est harcelée sans cesse et dénoncée comme espionne. Charles s'inquiète de sa sécurité car elle est enceinte et :

*Sa qualité Luxembourgeoise du grand Duché a fait soulever des jalousies ... Je dois vous dire qu'elle possède un cœur de française ... et comme elle le dit elle-même, notre enfant qu'elle porte actuellement sous son sein sera un bon français comme son père.*²³⁶

Une autre lettre anonyme écrite le 12 août 1914 dénonce la maîtresse parisienne d'un Allemand qui habite à Tourcoing : « *Actuellement, il y aurait lieu dans l'intérêt national de pratiquer une visite domiciliaire chez cette demoiselle et la tenir en étroite surveillance pendant la guerre franco-allemande.* » L'auteur décrit l'Allemand comme un Officier, mais à la fin du rapport quelqu'un a rajouté qu'il est négociant en laine à Tourcoing.²³⁷ Il est probable que le monsieur est mobilisé et que soit par jalousie soit par sentiment anti-allemand quelqu'un essaie de les dénoncer.

²³⁵ *Lettre anonyme au Commissariat de Police au Préfet du Nord, Lille 27 septembre 1914. Août-septembre 1914 : Individus suspects (Dossiers retrouvés dans la chambre forte le 27/10/1968) AdN, 9 R 46*

²³⁶ *Rapport, Commissariat Central de Police au Préfet, Lille 23 Septembre 1914 [Lettre écrit par Charles Lagache à M. Crépont inclus] AdN, août-septembre 1914 : Individus suspects (Dossiers retrouvés dans la chambre forte le 27/10/1968), 9 R 46*

²³⁷ *Lettre anonyme au Préfet du Nord à Lille, qui fait parti d'un rapport confidentiel, de Tourcoing le 12 août 1914. AdN, 9 R 46, Août-Septembre 1914 : Individus suspects (Dossiers retrouvés dans la chambre forte le 27/10/1968)*

Des civils qui voyagent souvent entre les deux territoires sont étiquetés comme des espions potentiels. Après le cas de Mata Hari, plusieurs femmes, mais surtout des courtisanes ou des prostituées, sont placées sous étroite surveillance par les autorités. Une Belge, Camille Bontick (ou Bentick) est classée comme agente allemande après ses nombreux voyages en Suisse, en Allemagne et aussi en Belgique.²³⁸ Le 9 juin 1918, deux femmes habillées en infirmières anglaises essaient d'entrer dans la gare. Comme elles n'ont pas de cartes d'identité le Chef du Bureau de Gare demande qu'elles descendent du train, mais elles s'y refusent.²³⁹ D'autres femmes, identifiées comme des prostituées, sont classées comme « *douteuses* » et « *indésirables* ». Celles qui habitent près du front voyagent souvent sans autorisation ni permis de séjour. Elles ne sont probablement pas des espionnes, elles voyagent afin de gagner leur vie, pourtant elles posent un véritable risque aux armées : Mme Carpentier, une prostituée d'Ault dans la Somme, est classée dans son dossier comme étant « *vénérienne* ».²⁴⁰

Les Allemands traitent la population entière des zones occupées comme des espions et la moindre preuve mène à l'emprisonnement des civils. La femme d'un contrôleur adjoint de Douanes à Fives, Mme Germaine Petitfils, est arrêtée après la découverte d'armes « *pas déclarées* » chez elle en décembre 1915 et ensuite internée à Delitzch en Allemagne après avoir été condamnée

²³⁸ « *Counter-Espionnage Summary* » 24 juin 1918, envoyé à *General Staff (Intelligence)*, *General HQ*. AdN, Mission militaire auprès de l'Armée Britannique, J 1443, boîte 3

²³⁹ *Lettre écrite par le Chef du Bureau S.R. de Dunkerque à M. le Chef du S.R. Annexe du D.A.N. 10 juin 1918*. AdN, Mission militaire auprès de l'Armée Britannique, J 1443, boîte 3

²⁴⁰ *Counter-Espionnage Summary*, op.cit.

par le tribunal de guerre de Lille. Elle accouche de son dernier enfant fin septembre 1914 ; le 4 octobre Fives subit un grand bombardement et le lendemain son mari est mobilisé. Mme Petitfils se réfugie à Lille, mais après trois jours des bombardements elle rentre à Fives. Le directeur des Douanes à Lille envoie une lettre au gouverneur allemand de la Place de Lille le 14 novembre 1917 afin d'obtenir sa libération. Il écrit que Mme Petitfils n'a aucune intention de cacher des armes et qu'elle souffre d'être « *prise de ses enfants*. »²⁴¹ Aucune correspondance n'indique la date, si jamais, de sa libération. Un autre incident est l'arrestation de vingt otages à Haubourdin en janvier 1918. Un soldat allemand est tué chez un habitant qui s'est ensuite suicidé. L'armée allemande prend vingt otages dont le Maire du village et ils sont emprisonnés à Loos. Le Sous-préfet d'Avesnes, M. Anjubault, écrit au Commandant et demande la libération des otages, car le meurtre est « *un fait individuel* » ; il cite l'article 50 de la Convention de La Haye comme preuve de leur arrestation illégale.²⁴² Le Commandant répond que « *L'arrestation de vingt otages à Haubourdin a été ordonnée pour la sûreté de l'armée allemande contre des crimes éventuelles de la population civile*. » Il ajoute pourtant que les otages ont été libérés avant l'arrivée de la lettre de M. Anjubault.²⁴³ Son utilisation d'adjectif « *éventuelles* » démontre une préoccupation sur la probabilité de résistance, ainsi que la méfiance allemande contre les civils. D'autres civils sont arrêtés selon la surveillance sournoise ; Mme Delahaye-Théry écrit :

²⁴¹ *Lettre, 14 novembre 1917, le directeur de Douanes à Lille à Monsieur le Gouverneur de la Place de Lille*. AdN, 9 R 296, Déportation de la femme du contrôleur

²⁴² *Lettre écrite par le Sous-Préfet d'Avesnes à la Commandanture, Lille, 5 Janvier 1918. Arrestation de vingt otages*. AdN, 9 R 804

²⁴³ *Réponse au Préfet du Nord par la 38^e division de Landwehr. Arrestation de vingt otages*. AdN, 9 R 804

On nous raconte tant de choses incroyables que l'on ne sait plus rien croire. Cependant ceci est authentique: Une dame que je connais disait en tramway: "Quand serons-nous débarrassés de ces cochons-là?" Mot dur, mais qui ne le prononcerait pas? Un espion l'entendit. En descendant du tramway elle fut arrêtée, menée à la Kommandature [sic] et condamnée à une amende de 3.000 francs.²⁴⁴

Pendant l'occupation, les instances d'intimité entre soldats et civils occupés sont considérées avec méfiance. Alors que la guerre progresse, les relations sont toujours en train d'évoluer. Les civils commencent à s'approcher aux soldats, qui pallient l'absence des hommes. Les civils doivent se poser la question de la moralité : leur effort de guerre, n'est-il pas de traiter l'occupant comme l'ennemi ? Cela devient de plus en plus difficile en raison de leur proximité aux soldats cantonnés dans les maisons. À Pâques en 1915, Marguerite Wicart écrit : « *L'un [des soldats cantonnés] a donné deux œufs colorés à Albert ; ils ne sont pas méchants ni voleurs, mais ils enfoncent des clous partout dans l'écurie, ils vont dans tous les coins.* »²⁴⁵ L'amitié se développe entre certains civils et des soldats ; « *l'ennemi* » devient un être humain, ou bien un ami. Les femmes sont isolées par la guerre, géographiquement ainsi qu'émotionnellement, elles sont alors vulnérables et sensibles à l'attention des soldats.

²⁴⁴ Delahaye-Théry, Mme. (1934) op.cit., p.21, 18 janvier 1915

²⁴⁵ Wicart, M., op.cit, p.3.

Clémence Martin-Froment écrit le 6 janvier 1915 que le commandant obtient la permission de faire une fête de village. Les soldats allemands distribuent des friandises aux enfants, pourtant les adultes n'y viennent pas : « *Deux ou trois mères de famille étaient présentes [...] Toutes les autres s'étaient absentes ; ces derniers trouveront peut-être à redire sur nous. Mais tant pis ! J'ai fait comme je pensais qu'il était mon devoir de faire.* »²⁴⁶ Son devoir, aux yeux de ses voisins, n'est-il pas de résister aux Allemands ? Pendant l'occupation, Clémence s'entend très bien avec certains soldats, ce qui entraîne son arrestation comme collaboratrice dans l'après-guerre. Elle a une relation unique avec les soldats, probablement en raison de sa situation personnelle. Elle est une femme vive et jeune, qui ne s'entend pas très bien avec son mari : « *Mariée à 22ans avec un homme plus âgé que moi, que je n'aimais pas ... la vie n'est qu'une lutte continuelle où chacun voudrait avoir sa meilleure part. Chacun aussi agit en égoïste.* »²⁴⁷ Clémence cherche l'épanouissement personnel, ce qu'elle ne reçoit pas avant l'occupation. La guerre apporte des hommes plus attirants que son mari :

*Nous avons eu la visite qui nous était annoncée [d'un lieutenant.]
Toujours, nous avons et nous serons heureux de le revoir. C'est un
homme dont ma plume ne peut dire tout le bien que mon cœur pense.
C'est un homme d'une grande délicatesse, qu'un grand nombre n'ont
pas cette qualité.*²⁴⁸

Clémence reçoit l'attention des hommes importants, qui lui donne un sentiment d'importance. Clémence félicite ses nouveaux amis dans son journal intime :

²⁴⁶ Martin-Froment, C. (2010) op.cit, p.178

²⁴⁷ Ibid., p.88, 15 décembre 1914

²⁴⁸ Ibid., p.163, 23 octobre 1915

*M. le commandant est venu chez nous faire ses adieux ; cela m'a beaucoup flattée. Il m'a dit que chaque fois qu'il retournerait à Lubine qu'il nous ferait une visite. C'est un homme d'une grande modestie qui comprend fort bien comment ce moment est pénible pour nous autres.*²⁴⁹

En zones occupées, Les femmes qui s'entendent avec les Allemands sont accusés comme traîtres:

*La morale renversée : en temps de guerre, toutes les notions du bien et du mal se modifient...les filles lui tiennent compagnie dans la rue ; elles sont désœuvrées, et toutes aiment à recevoir des compliments ou, des nouvelles, à se faire admirer. On les critique mais avec une différence de plus au moins, chacun fait de même ... Élise Philomène leur fait ses grâces pour en obtenir des provisions ... Les jaloux disent qu'on leur donne ce qu'on ne leur vendrait pas à eux ; ils trouvent légitime de voler des récoltes qu'on refuse de leur vendre et qu'on livrera aux ennemis...*²⁵⁰

Clémence réfléchit pendant la première année de l'occupation sur l'évolution de ses sentiments pour les Allemands. Le 18 janvier 1915 elle écrit :

Je n'ai pas pour eux la haine que j'avais avant et au début de la guerre, car j'ai vu moi-même que ces hommes avaient comme nous non pas une

²⁴⁹ Ibid., p.114, 1^{er} mars 1915

²⁵⁰ Philippe, N. [Éd.] (2007) op.cit, p.145, 26 septembre 1917

*pierre à la place du cœur, comme je le supposais, mais aussi un bon cœur parfois sensible.*²⁵¹

Et le 12 juin elle rajoute :

*Je ne jugeais pas les Allemands comme civilisés ... la haine et le mépris que j'éprouvais pour eux est impossible à décrire ... Désormais, quel changement ! Et pour ma part, je n'en crains aucun, même le plus terrible. Et, chose plus étrange, il existe entre nous une bonne et franche camaraderie.*²⁵²

Elle ne les voit plus comme des monstres et exalte leurs qualités humaines.

Malgré l'avis des autres villageois, Clémence n'a aucune honte de cette camaraderie et devient une cible de la rancune de « *certaines personnes [qui] me rapprochent [sic] d'être toujours d'être assez bonne humeur envers l'ennemi. Cela me peine beaucoup, mais cela ne se conçoit pas de tenir rancune à des hommes qui ne m'ont fait personnellement aucun mal...* »²⁵³

C'est ironique, parce que c'est l'action d'un de ses amis allemands, la publication d'extraits de son journal, qui mène à son procès. Clémence est exposée à la jalousie opportuniste par sa naïveté et sa vulnérabilité émotionnelle. Des habitants témoignent que Clémence a reçu des « *faveurs* » pendant la guerre ; ils indiquent qu'elle a une belle-sœur qui s'est mariée avec un alsacien du côté allemand, une tentative faible de jeter le doute sur le patriotisme de sa famille à la France.²⁵⁴ Le fait que Clémence ait maintenu des

²⁵¹ Martin-Froment, C. (2010) op.cit, p.100

²⁵² Ibid., p.135

²⁵³ Ibid., p.160, 9 octobre 1915

²⁵⁴ Ibid., pp.40-1

relations amicales avec des Allemands ne lui donne pas, aux yeux de ses concitoyens, le droit de posséder la nationalité française.

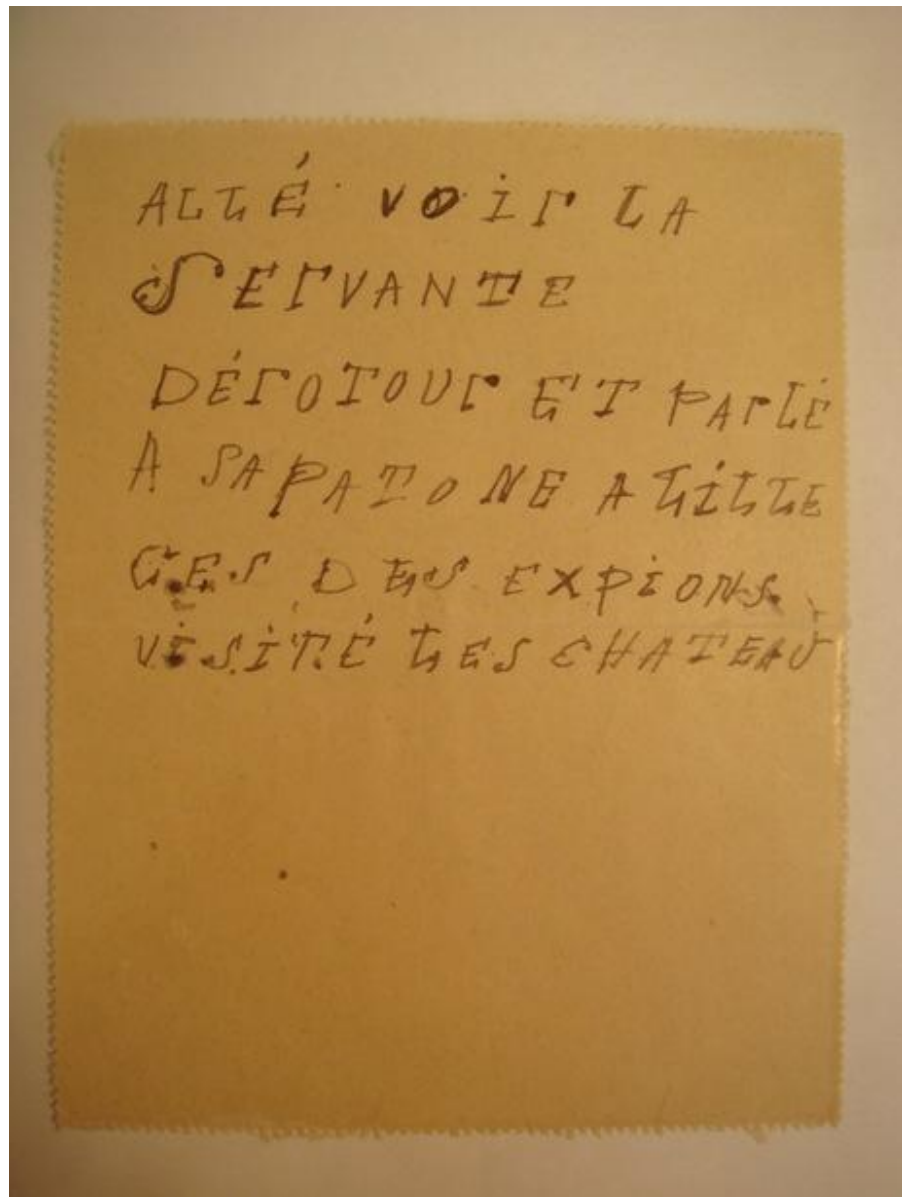


Fig. 3 Lettre de dénonciation.

L'importance des origines nationales

L'identité française des habitants de l'Alsace et de la Lorraine est complexe en raison de plusieurs changements de main entre la France et l'Allemagne. La division du territoire après la guerre de 1870 suit la ligne

géolinguistique entre les dialectes romans et germaniques, mais la population alsacienne est encore traitée avec méfiance des deux côtés. Pendant que les populations alsacienne et lorraine en France sont envoyées dans les camps d'internement, les autorités allemandes doutent de la fidélité de leurs soldats alsaciens. Le Général Gaede, Commandant de la Haute-Alsace, considère tous les Alsaciens comme des espions potentiels.²⁵⁵ La conduite de l'armée envers les civils autant que les conscrits est dirigée d'après cette opinion officielle. 380.000 soldats alsaciens et lorrains combattent aux côtés de l'Allemagne pendant la Première Guerre mais comme ils sont considérés peu fiables en raison de leurs origines, la plupart est envoyée en Russie, un champ de bataille bien plus rude où 50.000 vont mourir.²⁵⁶ Ceux qui se trouvent sur le front de l'ouest sont forcés de prouver leur fidélité à leurs confrères. Une femme est témoin d'une mutinerie à Donarch, où les troupes, qui sont identifiés comme des Alsaciens, ont tiré sur leur officier au lieu d'exécuter des civils.²⁵⁷ Les Alsaciens-Lorrains subissent une persécution unique à leur région, cependant leurs racines franco-allemandes fournissent un respect mutuel entre soldats et civils. L'Abbé André Villemin sympathise avec les premiers soldats blessés qu'il rencontre à Senones. Ils font partie du régiment 99^e régiment d'infanterie de réserve alsacien « *Je verrai toujours ces premiers Allemands originaires de la Prusse rhénane. Hommes pleins de foi, ils nous ont de suite montré leurs chapelets. On les a logés dans les baraques avec des Français.* »²⁵⁸ Le territoire de la Prusse rhénane fait partie de la frontière avec la Belgique, le

²⁵⁵ Horne, J. & Kramer, A. (1994) op.cit, p.29

²⁵⁶ Boswell, Laird. « From Liberation to Purge Trials in the "Mythic Provinces": Recasting French Identities in Alsace and Lorraine, 1918–1920 » *French Historical Studies*, Volume 23, Number 1, Winter 2000. Duke University Press, p.134

²⁵⁷ Ibid., p.134

²⁵⁸ Villemin, A. (2002) op.cit. pp.16-7, jeudi 13 août 1914

Duché de Luxembourg, et touche le Massif des Vosges. C'est une région en majorité catholique, alors leur foi ainsi que leurs origines leur donnent une identité plus humaine que celle d'« *ennemi* ».

Pendant la guerre, les civils étrangers sont persécutés sur les deux côtés. L'esprit de la guerre totale nie l'idée des non-combattants, elle dépend de soutien du public. Les occupés des origines allemandes se trouvent dans une situation précaire, car ils possèdent la double nationalité. Les civils doivent choisir un côté, alors ils nient un aspect de leur identité. Le journal intime de Constance Graeffe décrit les expériences et la division de sa famille pendant l'occupation. Son témoignage démontre les difficultés à rester neutre pendant la guerre. Constance est une franco-britannique née au Luxembourg en 1874 et qui s'est mariée avec un Allemand, Otto Graeffe, en 1895 ; sa sœur Caroline s'est mariée avec le frère d'Otto, Fritz, deux ans auparavant. La famille est protestante, une religion minoritaire en Belgique. La famille fait partie de la bourgeoisie bruxelloise et possède une raffinerie de sucre en ville et une maison secondaire à Braine-le-Château, surnommée « *Beausite* » par Constance.²⁵⁹ Otto possède la citoyenneté belge, pourtant il est très actif dans la communauté allemande ; à la maison la famille converse en allemand et ensuite en français avec la famille élargie²⁶⁰. Quelques neveux et nièces se sont mariés avec des Allemands et la mère de Constance, Marianne, remarque avant la guerre que ses deux filles et leurs familles sont pour l'Allemagne. En janvier

²⁵⁹ Graeffe, C. (2008) op.cit. p.53

²⁶⁰ Il y a des récits contradictoires, mais comme la plupart des lettres entre Otto et son fils Didier sont écrites en allemand et en raison de leur éducation il est probable que ce soit leur langue préférée. Constance écrit que « *Didi* » ne parle presque qu'en allemand, voir p.170

1912, pendant qu'elle vit chez Constance, sa mère remarque que tout le monde parle de la guerre, et que Fritz est devenu plus Germanique.²⁶¹ Le journal intime de Constance est sous forme de lettres écrites à son amie australienne, Susan Moodie, du 27 août 1914 au 13 décembre 1915. Les arguments de Constance sur la politique de la guerre se basent sur ses expériences personnelles. Certains émigrés essaient de s'éloigner de leurs racines à cause du sentiment anti-allemand en Belgique; la famille polyglotte Graeffe est considérée des faux patriotes et se trouve tiraillée entre les côtés belge et allemand : « *Si nous partons avec les Allemands, on aurait dit "vous voyez, ce sont des espions allemands" ! Si nous restons, ils nous brûleront éventuellement ou nous lapideront !* »²⁶² Après la mort d'un cousin dans l'armée belge la génération la plus jeune de la famille Graeffe veut échapper à ses racines allemandes, ce qui va diviser la famille durant et après la guerre. Dans une lettre écrite en juin 1915, les enfants accusent leurs parents d'avoir choisi le côté allemand au détriment de leurs enfants :

*Nous qui sommes jeunes et plein d'espoir, nous aurons notre Liberté et vous que pensez-vous ?? Devant n'importe quel tribunal (devant votre propre conscience) comment sera jugé [sic] la conduite de l'un de vous fraternisant ouvertement avec des officiers allemands et l'un de vous envoyant ses enfants (qui sont cependant nos cousins) dans l'école de l'ennemi ? Vous creusez par là un gouffre énorme entre vous et nous.*²⁶³

²⁶¹ Ibid., p.59

²⁶² Ibid., p.196. « *If we ran away with the Germans, they would say you see they were German spies! If we remain they'll eventually burn us out or stone us!* »

²⁶³ Ibid., p.335

Constance est sceptique en ce qui concerne les atrocités commises par les Allemands ; elle entend une histoire de femmes utilisées comme boucliers humains par les Allemands à Mons, mais jusqu'à ce qu'elle entende l'autre côté elle n'y croit pas.²⁶⁴ Pourtant, elle croit aux histoires des *franc-tireurs* racontées par leurs invités allemands. Elle entend l'histoire de soldats allemands fusillés par une jeune fille et remarque que c'est la première fois qu'ils ont appris « *la cause* » de la conduite allemande, que les Allemands sont provoqués à commettre des actes de violence.²⁶⁵ Constance est susceptible à ces rumeurs, car elle cherche une justification à la réaction des Allemands. Elle fait partie d'une famille allemande, elle n'accepte pas l'idée propagandiste que la race entière soit mauvaise par nature « *...si un de tes proches commet un crime, tu ne peux pas oublier que tu l'aime & si tu ne peux pas lui pardonner, tu ne le lapides pas non plus...* »²⁶⁶ Elle essaie en même temps de justifier ses relations avec les soldats. Avant de quitter la Belgique, elle commence à former une idée stéréotypée des Belges, surtout des paysans et des chômeurs. Elle écrit que les hommes ne travaillent pas du tout, car « *...ils reçoivent leur soupe, du riz, des pommes-de-terre, du charbon, n'ont pas de loyer à payer & touchent même de l'argent de poche.* »²⁶⁷ Le 3 mai 1915 elle arrive à *Beausite* et trouve que tous les arbres ont été enlevés. Elle accuse sans aucune preuve les paysans, plutôt que les soldats allemands, de les avoir vendus.²⁶⁸

²⁶⁴ Ibid., p.223

²⁶⁵ Ibid., p.190.

²⁶⁶ Ibid., p.198 « *...if any one [sic] dear to you commits a crime, you cannot forget that you loved them & if you cannot forgive, you do not throw a stone more at him...* »

²⁶⁷ Ibid., p.315 « *...they get their soup, rice, potatoes, coal, have no rent to pay & even get pocket money.* »

²⁶⁸ Ibid., p.318

Il est difficile de constater avec certitude que les actions anti-allemandes des Belges ont poussé Constance et sa famille à prendre le parti allemand. Certes, il aurait été difficile pour la famille de s'identifier comme germano-belge pendant les hostilités. Leur identité allemande entraîne des conséquences après la guerre ; dans les années suivant l'Armistice le gouvernement belge saisit des biens appartenant aux familles germano-belges de milieu aisé comme réparation de guerre.²⁶⁹ Dans son journal, Constance essaie de justifier ses relations avec l'armée allemande comme nécessaires ; elle se considère une intermédiaire entre les deux côtés. Sa famille reste divisée après la guerre. Marianne ne voit sa fille qu'une fois avant sa mort et en 1921, elle donne une indication de la mentalité de Constance : « *Tu demandes des nouvelles de Constance ? ... Je ne vois aucun changement – hélas, au sujet de la guerre elle croit que l'Allemagne n'est pas coupable, mais plutôt la victime innocente, maltraitée par tout le monde !* »²⁷⁰ Constance se met du côté allemand car elle se sent persécutée par les Belges ; sa class sociale a pourtant toujours déterminé son opinion de la guerre. Constance s'associe avec des soldats allemands d'origine bourgeoise, pas des chômeurs belges, une préférence qui détermine ses convictions politiques pendant et bien après la guerre.

²⁶⁹ Ibid., p.150

²⁷⁰ Ibid., p.154 « *You ask me about Connie?...On that I see no change – alas, and she believes about the war that Germany was not guilty but is the innocent victim, ill-treated by everyone!* »

Résistance

Malgré l'environnement hostile en zones occupées, certains risquent leurs vies à commettre des faits de résistance. La punition est sévère et leur arrestation est plus souvent la conséquence d'une dénonciation que d'une découverte de l'ennemi. La réquisition d'armes commence au début de l'occupation à cause de la menace supposée des *franc-tireurs*. Comme le cas déjà cité de Mme Petitfils, ceux qui n'obéissent pas aux ordres de l'armée se voient contraints de payer une amende, ou reçoivent une peine de prison, ou bien même exécutés. Pendant l'invasion, un vieillard qui n'est pas assez prompt à remettre son fusil inutilisable est arrêté par les soldats; le Commandant empêche son exécution à la dernière minute.²⁷¹ Des civils qui cachent des soldats français ou anglais encourent plus de risque. Le Docteur Flament est le seul médecin à rester au Quesnoy après l'invasion, avec sa femme infirmière. Avec l'arrivée des Allemands, Mme Flament et Alice Favier, une autre infirmière, conduisent quatorze blessés britanniques et gagnent la forêt où une vingtaine de leurs camarades se cachent. La Princesse Marie de Cröy et Jeanne Thullier leur donnent de la nourriture durant le premier hiver de la guerre ; après avoir découvert les soldats, les Allemands emprisonnent ces deux dames en Allemagne qui sont condamnées à mort ainsi que l'espionne Édith Cavell. Le Docteur Flament et le Maire M. Carlier résistent à l'ordre de signaler les militaires français, britanniques ou belges encore présents en ville ; malheureusement ils sont dénoncés par « *...une Française de St-Quentin amenée par les Allemands et qui avait eu des difficultés avec la supérieure des*

²⁷¹ Horne, J. & Kramer, A (1994) op.cit, p.19

sœurs de l'hospice... »²⁷² En juillet 1915, 150 hommes à Madeleine et 1.200 hommes à Lille sont arrêtés après la découverte de soldats français :

Ces malheureux étaient nourris par un comité dirigé par M. Jacquet. Une ignoble personne les a vendus pour 5 frs. M. J. et sa fille ont été amenés en Allemagne et on est allé chercher directement dans un fauteuil la liste de ces braves. »²⁷³

Par conséquent, il est défendu de circuler après cinq heures du soir ; une femme qui reste dehors à cinq heures et demie est emmenée à la gendarmerie.²⁷⁴ La Directrice de l'Hospice Générale de Cambrai est arrêtée le 16 août 1916 après avoir caché des soldats français. Elle est condamnée à cinq ans de réclusion le 18 novembre et est emprisonnée à Aix-la-Chapelle, puis à Cologne et Seibring. Le 9 juillet 1917, elle est ramenée à la prison de Valenciennes et en août 1918, elle réussit à s'évader. Elle passe plusieurs semaines en Belgique et essaie de gagner la Hollande. Elle doit attendre l'Armistice avant de retourner en France.²⁷⁵

Des civils exercent une résistance plus passive, mais toute aussi importante. Les journaux intimes sont un exemple, les auteurs ne respectent pas la censure allemande et par conséquent ils reprennent leur autonomie. Dans le Nord de la France, les civils parlent en patois, qui leur donne la liberté de

²⁷² Renseignements fournis par M. le Docteur FLAMENT Gaston, Maximilien... op.cit

²⁷³ Becker, A. [Éd.] (1998) op.cit, p.183. 26 juillet 1915

²⁷⁴ Ibid., pp.183-4

²⁷⁵ Lettre écrite par A.N. L'Hostellier, Directrice de l'Hospice General de Cambrai à Monsieur le Préfet du Nord. AdN, 1 X 340 /2, Traitement de la directrice des hospices

ridiculiser les Allemands. Mme Delahaye-Théry note un des poèmes récités par les civils :

Chaqu' matin, comme à l'comédie,

L' Landsturm faisot répétition

Pour les gens autour d'eul' Mairie

Atteints de la Constipation.

Cha les purgeot, car cheull' musique

Faisot l'effet d'huil' de ricin

A tous ell' donnot la colique

Elle étot l' purgative "crin-crin".²⁷⁶

Ces poèmes transforment les autorités allemandes en personnages ridicules, qui diminuent leur puissance sur la population. Certains civils expriment leur résistance d'une manière plus extravertie; Mme Delahaye-Théry écrit le 14 mars 1915 à Lille :

Quelle animation! Des prisonniers français sont arrivés. On les a promenés en ville. Des dames ont été arrêtées pour avoir crié: "Vive les Petits Chasseurs! Vive la France!" D'autres dames qui avaient épinglé petite cocarde tricolore sur leur manteau ont été aussi arrêtées.²⁷⁷

²⁷⁶ Delahaye-Théry, Mme. (1934) op.cit., p.18, 10 janvier 1915

²⁷⁷ Ibid., p.31

Le 4 mars 1915, lors du défilé de 200 prisonniers français, les Lillois portent encore la cocarde tricolore et ont crié « *Vive la France !* » Le lendemain, les Allemands donnent à la ville une amende de 500.000 francs et un couvre-feu à partir de cinq heures du soir.²⁷⁸ Leur acte de résistance le 14 mars démontre aux Allemands que malgré tout, la population tient à leur patriotisme. Les civils luttent constamment contre la suppression de leur identité et de leurs libertés ; les Allemands répondent par la violence et les punitions. La résistance fournit un moyen de s'insurger contre l'occupation ; comme il est trop dangereux de résister aux Allemands, les « *collaborateurs* » offrent une cible vulnérable sur laquelle les civils extériorisent leurs frustrations. Les premiers déportés qui rentrent à Somain en mars 1916 ne rencontrent aucune sympathie :

*... les premiers partis sont déjà revenus en permission. Ils se plaignent de la nourriture. Ils sont payés par la commune de Somain. Les jeunes, on ne les plaint pas. Ils devraient assister leurs frères de l'autre côté au lieu de travailler entre eux.*²⁷⁹

Malgré leur expérience collective de la vie sous l'occupation, des civils ne sont pas compatissants envers les épreuves individuelles. L'occupation perdure sans fin visible, pourtant les civils résistent les occupants en raison de leur patriotisme ; les collaborateurs supposés choisissent la solution de facilité qui peut se répercuter sur la population entière. La vie devient progressivement plus difficile alors les civils se tiennent à leur foi et leur moralité afin de survivre.

²⁷⁸ Becker, Annette [Éd.] (1998) op.cit. p.174. Journal de Maria Degrutère

²⁷⁹ Wicart, M., op.cit, p.25. Dimanche 12 mars 1916

Alimentation

La réserve de provisions est extrêmement importante car les civils ne s'intéressent qu'à la survie. Malheureusement les réquisitions sévères, auxquelles s'ajoute la menace d'une amende pour avoir caché des provisions, laissent les civils dans une situation précaire :

C'est à la lueur d'une lanterne que j'écris... tout manque, pétrole et bougie, le sucre est à 1.10 le kilo, le savon à 1.35 ; l'huile à manger presque 4 franc le litre, le pain de seigle 1 franc les deux livres, le blé 40 francs l'hectolitre, et on ne peut en avoir.²⁸⁰

Des récoltes sont détruites pendant l'invasion et celles que l'armée allemande ne réquisitionne pas pourrissent sur pieds pendant les premières semaines. En outre, les Allemands interdisent aux civils de faire les récoltes sans autorisation ; ils reçoivent ce qui reste après l'alimentation de l'armée. Si la quantité et la qualité des provisions diminuent pendant l'occupation, ce sont les civils qui vont souffrir plus encore que les Allemands.

Le manque de provisions commence même avant l'invasion ; le 2 août à Noyon-en-Thiérache les épiceries n'ont plus de pétrole, de pâtes, de riz ou d'haricots, car les habitants inquiets font des réserves de provisions.²⁸¹ Le 19 octobre, la veille de l'occupation officielle de La Madeleine, la ville manque déjà de beurre, de saindoux et de viande ; les bouchers vendent des oies « *au détail* ». ²⁸² Plus de 100.000 soldats défilent à Noyon à la fin août ; les épiceries

²⁸⁰ Wicart, M., op.cit, p.3. 15 avril 1915

²⁸¹ McPhail, H. (2001) op.cit., p.55, entrée dans le journal d'Aline Carpentier.

²⁸² Becker, A. [Éd.] (1998) op.cit, p.161. Journal de Maria Degrutère, lundi 19 octobre 1914

et les boulangeries sont saccagées afin de ravitailler les troupes et il est défendu de vendre du pain à la population civile. Herbert Hoover, à la direction de la *Commission for the Relief of Belgium* (C.R.B.), théorise dans ces mémoires que les Allemands considèrent la population belge comme responsable d'avoir gâché leur campagne militaire. Il estime que l'Allemagne ne s'occupe que de ses soldats en raison de sa mentalité « *acharnée* » inhérente.²⁸³ Sœur Saint-Éleuthère décrit comment la mère du couvent essaie en sous-main d'obtenir du pain que le Commandant a refusé de leur donner : « *...les vieillards et les enfants pouvaient bien mourir de faim, que cela lui était égal, et que du reste les poires et pommes étaient assez pour eux.* » Heureusement la mère supérieure réussit à obtenir assez de pain en cachette pendant la nuit.²⁸⁴ Après l'invasion d'Arras, au cours de laquelle la moitié de la population s'enfuit, l'armée allemande exige que les civils qui sont restés ouvrent leurs magasins aux soldats en ordre d'avoir le ravitaillement.²⁸⁵ La nourriture devient un indice de pouvoir en zones occupées, le rationnement est symbolique du contrôle allemand sur la vie des civils. À La Madeleine, la viande est rationnée en mars 1915 « *...parce que les Allemands trouvent que nous en mangeons trop.* »²⁸⁶ La faim universelle ressentie par les civils est citée dans les journaux allemands comme un phénomène psychologique.²⁸⁷ D'habitude les Allemands fournissent aux civils du *pain noir*, un pain fait avec du seigle, ainsi que des légumes que d'habitude ils ne mangent pas, comme de la choucroute. La nourriture allemande symbolise l'occupation totale, car les occupés commencent à

²⁸³ Hoover, Herbert. *An American Epic* [vol.1] (1959) p.29 « *do-or-die* »

²⁸⁴ Saint-Éleuthère, S. (2003) op.cit, p.12. 31 août 1914

²⁸⁵ Young, R. [Éd.] (2000) op.cit, p.58

²⁸⁶ Becker, A. [Éd.] (1998) op.cit, p.174. Journal de Maria Degrutère, Vendredi 5 mars, 1915

²⁸⁷ McPhail, H. (2001) op.cit, p. 60

manger comme les Allemands. Dans un pays où la nourriture fait partie de la culture, ce changement est extrêmement important.

Le rôle des organisations caritatives

Les différents comités d'alimentation jouent un rôle important dans l'obtention et la distribution des provisions en pays occupés. Avant la guerre la Belgique dépend de l'importation des provisions car elle ne produit que 15% de l'alimentation qu'elle consomme. Ses réserves sont épuisées dès la fin du mois d'octobre.²⁸⁸ Entre 75% et 80% des importations de pain et d'aliments sont arrêtées au début de l'invasion. La population commence à dépendre du ravitaillement à cause du montant exponentiel du chômage.²⁸⁹ L'armée allemande augmente le prix des provisions en vue d'économiser les réserves.²⁹⁰ Des grandes amendes et des « *contributions à la guerre* » doivent être payées à la nouvelle administration.²⁹¹ Éventuellement, les autorités allemandes ne reconnaissent plus comme valable la monnaie belge, donc sept millions habitants ne peuvent acheter de la nourriture. Le 13 octobre 1914 la population belge est informée de l'épuisement des réserves et que l'armée allemande n'en a assez que pour les soldats.²⁹² Les occupés en France souffrent aussi du manque de nourriture; Maria Degrutère mentionne le 25 novembre qu'ils n'ont plus de pain à La Madeleine : « *Il faut rester 3 heures devant les boulangeries et se battre pour en avoir.* »²⁹³ Le 18 janvier 1915, la situation ne s'améliore

²⁸⁸ Gay, George I. *Public Relations of the Commission for the Relief of Belgium* [2 vol.] (1929) Document 8 « Whitlock to the Secretary of State, Washington, 16 October 1914 »

²⁸⁹ Ibid., Document 13 « Hoover to Ambassador Page, London, 20 October 1914 »

²⁹⁰ McPhail, H (2001) op.cit, p.60

²⁹¹ Ibid., p.35 « *war contributions* »

²⁹² Hoover, H.(1959) op.cit., p.18

²⁹³ Becker, A. [Éd.] (1998) op.cit, p.166

pas: « *La guerre pour le pain continue. Mme Dutilly a été mordue par une personne de Marquette. Rue de Lille on brise le volet d'une boulangerie.* »²⁹⁴

Les zones occupées sont au bord de la famine en raison des actions de l'armée allemande, elles sont obligées de demander de l'aide des pays neutres.

L'opération de ravitaillement en Belgique continue tout au long de la guerre en raison de l'établissement d'un comité national. Les comités indépendants sont établis au début de la guerre dans plusieurs régions, qui dépendent de la charité alors ne peuvent pas durer longtemps. En outre, ils doivent obtenir la garantie des autorités allemandes que leurs provisions ne soient pas réquisitionnées par les soldats et redemander l'autorisation à chaque nouveau commandant qui arrive, donc tout dépend de la volonté individuelle. Une seule association peut mieux servir la population entière et en septembre 1914, le Comité Central de Secours et d'Alimentation de Bruxelles sollicite l'ingénieur américain Herbert Hoover. Installé à Londres, il garantit le rapatriement de 100.000 Américains en Europe ; il s'intéresse ensuite à la détresse des civils belges. Hoover doit négocier en premier avec les gouvernements alliés qui ont formé un blocus des zones occupées, ce qui empêche aussi les pays neutres d'envoyer des vivres.²⁹⁵ Les alliés soutiennent que c'est le devoir de l'occupant de nourrir la population civile et que le ravitaillement assiste l'effort de guerre allemande ; ils s'opposent donc à assouplir le blocus.²⁹⁶ Le 16 octobre 1914, un mois après la première

²⁹⁴ Ibid., p.169

²⁹⁵ Ibid., p.12« *There were lines of children waiting for a bucket of soup and a loaf of bread, which was the food for the family.* »

²⁹⁶ McPhail, H. (2001) op.cit, p.62

conférence entre Hoover et le Comité, le gouverneur-général allemand Von Der Goltz écrit formellement que l'armée ne touchera pas les vivres destinés à la population civile.²⁹⁷ Les gouvernements britannique et hollandais sont méfiants des assurances allemandes et s'opposent encore à exporter les provisions.

Hoover a vu avec ses propres yeux les effets de la famine en zones occupées ; il raconte que la population de Charleroi subsiste de soupe faite de pommes-de-terre et partout en Belgique « *les enfants faisaient la queue en attendant un seau de soupe et du pain, qui devaient alimenter toute la famille.* ».²⁹⁸ La nouvelle *Commission for Relief in Belgium* (C.R.B.), la commission de secours hispano-américain, exploite la sympathie qui développe dans les pays neutres pour la situation belge en ordre d'obtenir les dons.²⁹⁹ Le 22 octobre 1914 Hoover envoie un communiqué à la presse américaine qui explique le besoin urgent des vivres en zones occupées.³⁰⁰ Il obtient du gouvernement britannique le passage des bateaux neutres jusqu'à Rotterdam, d'où les vivres seront livrées en Belgique. Le problème suivant est de maintenir le ravitaillement tout au long de la guerre. Le minimum absolu de provisions suffisantes est 80.000 tonnes de céréales et la même quantité de lard et saindoux par mois. Cela donne à chaque habitant moins de la moitié de la ration d'un soldat. La Commission reçoit £199.000 de dons en novembre, pourtant elle ne reçoit que £30.000 de dons en décembre. 17.200 tonnes de

²⁹⁷ Gay, G. (1929) op.cit, Document 7 « Von Der Goltz to Comité Central, Brussels, 16 October 1914 »

²⁹⁸ Hoover, H. (1959) op.cit, p.22

²⁹⁹ Ibid., p.30

³⁰⁰ Gay, G. (1929) op.cit, Document 16 « London, 22 October 1914 »

vivres manquent en novembre et 68.000 tonnes en décembre.³⁰¹ Au début, le Comité dépend des fonds américains pour l'achat et la distribution de vivres.³⁰² La famine reste une menace permanente pendant la guerre, et les dons ne sont pas suffisants à nourrir la population pendant toute la guerre. La plupart de la population occupée a encore des moyens d'acheter les vivres, donc un système de financement est organisé, où les fonds reçus par la C.R.B. remboursent les salariés du gouvernement belge qui restent en Belgique et le gouvernement belge vire l'argent de ses comptes étrangers à la C.R.B.³⁰³ Le problème est que les fonds belges diminuent très vite en raison de la stagnation économique. Les banques belges garantissent un prêt substantiel de la Grande-Bretagne et le gouvernement en exil au Havre contribue £100.000 à l'effort de ravitaillement en nourriture, en vêtements et en d'autres denrées de base.³⁰⁴

Le 19 janvier 1915, un jour après « *la guerre pour le pain* »³⁰⁵ Maria Degrutère écrit : « *On annonce qu'il arrive un bateau de blé des États-Unis auquel les Allemands ne peuvent toucher. Il était temps, ou nous aurions peut-être la famine.* »³⁰⁶ La C.R.B. commence à ravitailler les régions occupées dans le nord de la France après une lutte contre le gouvernement français qui, pour les mêmes raisons que le gouvernement britannique, voit l'alimentation des civils comme le devoir de l'occupant. Le gouvernement français cache encore l'occupation en raison de la propagande ; des contributions au ravitaillement de

³⁰¹ Ibid., Document 20 « Hoover to the Diplomatic Patrons of the C.R.B., London, 3 November 1914 »

³⁰² McPhail, H. (2001) op.cit, p.62

³⁰³ Ibid., p.65

³⁰⁴ Gay, G. (1929) op.cit, Document 13 « Hoover to Ambassador Page, London, 20 October 1914 »

³⁰⁵ Becker, A. [Éd.] (1998) op.cit, p.166

³⁰⁶ Ibid., p. 169

zones occupées risquent d'admettre la perte des territoires aux Allemands. Le gouvernement français décide finalement de virer l'argent en sous-main à la C.R.B. via le gouvernement belge. En mars 1915, 25 millions francs sont avancés à la Commission.³⁰⁷ En juin Marguerite Wicart reçoit de 250 grammes de pain « *blanc, très blanc même* » par jour et par personne grâce aux Américains, qui vont ouvrir leurs propres épiceries.³⁰⁸ Les rations quotidiennes de la C.R.B. et par personne sont de 240 grammes de farine américaine, 14 grammes de maïs, 66 grammes de riz et de légumes secs, 58 grammes de bacon ou de *salaison* (la viande charcuterie), 15 grammes de sucre, 19 grammes de café et de lait en poudre. La C.R.B. fournit des biens à des prix abordables ; ceux qui essaient de profiter de leurs rations reçoivent une carte bleue, ce qui avertit le personnel des épiceries la prochaine fois qu'ils s'y présentent.³⁰⁹

Pourtant, les efforts de la C.R.B. ne suffisent pas à soutenir les occupés français et les communes de Lille, Roubaix et Tourcoing organisent un autre comité de ravitaillement. Lucien Crépy, le Maire de Lille, essaie d'obtenir la permission des autorités allemandes pour qu'un Hollandais puisse acheter et expédier des marchandises à Lille, en utilisant l'argent de la ville et que ces provisions ne soient pas réquisitionnées.³¹⁰ M. Crépy sollicite un M. Van Gerdinge, ancien habitant de Roubaix qui en février 1915, réussit à rajouter le Nord dans le programme de ravitaillement de la C.R.B.³¹¹ En juin 1916, la ville de Lille crée un bureau d'achat en Hollande car ses produits ont un meilleur

³⁰⁷ McPhail, H. (2001) op.cit, p.69

³⁰⁸ Wicart, M., op.cit, p.8. 11 juin 1915

³⁰⁹ McPhail, H. (2001) op.cit, p.71

³¹⁰ *Lettre à l'Autorité Allemande par Lucien Crépy, Maire de Lille, 7 juillet 1915.* AdN, Papiers Rozendaal, J 1865

³¹¹ *Document sur l'Origine du Comité Hollandais.* AdN, Papiers Rozendaal, J 1865

rapport qualité-prix, ce qui indique que les produits hispano-américains sont trop chers ou bien sont dégradés après le voyage des États-Unis. Les autorités allemandes interdisent pourtant l'importation de produits en dehors de la C.R.B.³¹² Les gouvernements alliés et les autorités allemandes ne donnent leur permission pour un ravitaillement complémentaire de la région que le 16 avril 1917. Les municipalités obtiennent dix millions de francs belges de la Société Générale de Belgique, qui sont ensuite envoyés à l'Amsterdamsche Bank de Rotterdam. Cet argent est mis à disposition de M. Van Gerdinge afin d'acheter des provisions, à condition que le nombre de calories ne dépasse pas un maximum de 250 par personne, le chiffre reconnu comme « *suffisant* » ; malheureusement, le Comité Hollandais n'adhère pas à ce chiffre et le programme de ravitaillement est arrêté.³¹³

En Belgique un comité privé est établi avant la C.R.B. : le *Comité National de Secours et d'Alimentation* (C.N.S.A). Le Marquis de Villalobar, le Ministre Espagnol à Bruxelles, établit avec le Ministre Américain, Brand Whitlock, une association caritative qui dépend des financements privés. Le Comité fournit la population avec des vivres et des allocations et il existe encore des lettres qui montrent l'approche participative des deux vice-présidents. Le C.N.S.A se compose de plusieurs départements administratifs ; il s'occupe avant tout des citoyens belges, pourtant il s'occupera ensuite des réfugiés en raison de déplacement de civils. Le département d'*Aide et Protection aux Réfugiés* désigne les réfugiés comme :

³¹² *Lettre aux Mandataires des Villes de Lille, Roubaix et Tourcoing à Paris, Lille 25 Octobre 1916.* AdN, Papiers Rozendaal, J 1865

³¹³ *Note au sujet du ravitaillement du Nord.* AdN, Papiers Rozendaal, J 1865

- a) *Les civils expulsés de leur domicile par l'autorité allemande et invités par elle à chercher asile dans une autre commune.*
- b) *Les civils libérés par l'autorité après leur internement provisoire et qui ne sont pas autorisés à regagner leur foyer*
- c) *Les civils obligés, par suite des faits de guerre, de fuir les communes voisines de la zone d'opérations*
- d) *Les civils originaires de localités très éprouvées par la guerre et dont le retour dans leur foyer est jugé indésirable par les Comités locaux compétents*³¹⁴

Les réfugiés français sont aussi aidés par le Comité sous la section *Aide et Protection aux Étrangers* s'ils ne peuvent être secourus par la *Société de Bienfaisance*, qui s'occupe des indigents français.³¹⁵ Au début, Villalobar reçoit les fonds des familles d'occupés pendant ses voyages à l'étranger, qu'il transmet aux destinés en pays occupé. Une Française bloquée à Ixelles ne reçoit plus son versement de Londres et demande au Comité de faire une démarche auprès de sa protectrice ; pourtant Villalobar répond « *[qu'il m'est] impossible de recevoir les fonds destinés à cette dame, les autorités d'occupation venant précisément de me prier de ne plus accepter d'envois d'argent dans la valise diplomatique.* » La section étrangère lui conseille ensuite une allocation mensuelle.³¹⁶

³¹⁴ *Extrait de procès-verbaux des Réunions des Délégués provinciaux, 14 juin 1917. Aide et Protection aux Réfugiés, 3 juin 1915, pp.9-10. Archives du Comité National de Secours et d'Alimentation (C.N.S.A) 1914 – 1921, I446, no.1230*

³¹⁵ *Lettre à Monsieur Janssen, Vice-président du Comité Exécutif du Comité National de Secours et d'Alimentation, Bruxelles, 28 juin 1916. C.N.S.A, I 446, no. 1185*

³¹⁶ *Lettre envoyée par la légation américaine, Bruxelles, 23 février 1916, no.1087. C.N.S.A, I 446, no.1184*

Hoover et Villalobar sont souvent en conflit pendant l'occupation ; Villalobar accuse les Américains de s'amuser trop et leur aversion mutuelle endommage les relations entre la C.R.B. et le gouvernement belge.³¹⁷ Quand Hoover quitte la Belgique après la déclaration de guerre par les États-Unis le 2 avril 1917, il ne veut pas transmettre le contrôle de la C.R.B. aux Espagnols. Ce conflit entre les deux hommes se passe pendant une période d'intensification la guerre marine, ce qui entraîne la déclaration de guerre des États-Unis ; les *U-Boote*, les premiers sous-marins allemands, patrouillent la Manche et coulent plusieurs bateaux donc la C.R.B. envoie très peu au Pays-Bas.³¹⁸ En zone occupée, l'Allemagne refuse l'entrée des bénévoles hollandais qui veulent remplacer les Américains. L'effort de ravitaillement est donc sévèrement diminué pendant quelques mois. Malgré tout, le 1^{er} mai 1917 un nouveau comité est fondé : le *Comité Hispano-Hollandais pour la Protection du Ravitaillement de la Belgique et du Nord de la France*. Hoover se charge encore du financement américain et en mai 1917 le gouvernement américain consent à une allocation de \$7.500 000 par mois à la Belgique et de \$5.000 000 au Nord de la France.³¹⁹

Malgré les efforts des différents comités, l'alimentation des civils ne s'améliore pas. Tandis que l'armée allemande n'a pas le droit de toucher des provisions étrangères, les soldats sont toujours cantonnés chez les civils, qui

³¹⁷ McPhail, H. (2001) op.cit, p.72

³¹⁸ Philippe, Nathalie. *Feeding Civilians in Occupied German France* (2011) pp.16-7

³¹⁹ Ibid., pp.85-6

doivent leur fournir des repas. La farine manque et ce qui reste est de mauvaise qualité. Une semaine après l'arrivée du blé, Maria Degrutère écrit qu'elle recourt au pain fait avec un mélange de farine et de pommes-de-terre. « *Le mauvais pain nous rend malades et est le germe de nombreuses maladies.* »³²⁰

Marguerite Wicart écrit le 20 mai 1915 comment plusieurs familles font du pain avec la farine, les haricots et les fèves : « *Le pain est rouge brique, on est allé trois fois à Marchiennes pour avoir de la farine de seigle, ils n'ont pas voulu en donner.* »³²¹ Le 11 octobre 1915 Marguerite ne reçoit que cinq hectares du blé après avoir rendu huit hectares à la Commandanture; les membres du conseil en reçoivent plus qu'elle pourtant ils n'ont pas contribué aux réserves. Elle remarque que son sexe dirige son traitement : « *J'ai été plusieurs fois réclamer [sic], mais quand il n'y a plus d'hommes, on se joue des femmes en les envoyant de Caïphe à Pilate.* » Le blé est de mauvaise qualité, rempli de semences de fleurs.³²² Avec la réquisition des moulins, plusieurs civils recourent à faire la farine dans leurs moulins à café : « *C'est si dur qu'il s'est cassé.* »³²³ Après quelques mois de nourriture immangeable, Maria Degrutère raconte le repas des Allemands avec un sarcasme amer : « *Les Allemands n'ont pour leur souper que du cacao et du pain.* »³²⁴ La vie devient de plus en plus difficile, et le manque d'aliments de base donne lieu à des improvisations ; « *[des] recettes de guerre* ». Marguerite Wicart réussit à faire un sirop sucré avec des betteraves, car elle n'a plus de sucre.³²⁵ Maria

³²⁰ Becker, A. [Éd.] (1998) op.cit, p.170

³²¹ Wicart, M., op.cit, p.7. 20 mai 1915

³²² Ibid., p. 18. 11 octobre 1915

³²³ Ibid., p.4. 15 avril 1915

³²⁴ Becker, A. [Éd.] (1998) op.cit, p.177. 13-14 avril, 1915

³²⁵ Wicart, M., op.cit, p. 40. 25 décembre 1916

Degrutère tente de faire du pain avec ce qui reste de son vermicelle,³²⁶ et en mai 1915 elle décide : « *Comme la bière manque, on va faire du cidre avec des feuilles de frêne.* »³²⁷ Sans alimentation supplémentaire de la C.R.B., beaucoup de civils n'auraient rien à manger :

*...heureusement que nous avons par le Comité américain du riz, des haricots, des flocons de maïs, du saindoux tous les 15 jours, du bœuf ou du lard salé tous les 8 jours ; sans cela nous pourrions mourir de faim, car la ration de pain n'est pas suffisante et le beurre est hors de prix, la viande également.*³²⁸

Le 27 novembre 1916, Maria écrit : « *On ne connaît plus le goût de la viande. On vit de légumes, de riz, et de lard américain.* »³²⁹

Réquisitions

Le manque de nourriture est exacerbé par les réquisitions, qui commencent dès que les soldats arrivent ; à Le Quesnoy, le nouveau commandant saisit immédiatement des réserves trouvées à la Mairie.³³⁰ Les autorités allemandes défendent aux civils de posséder plus de quinze jours de réserves³³¹ Ils sont obligés d'apporter à la Commandanture leurs biens, leurs animaux, leurs outils de récolte et même leurs ustensiles de cuisine. Les civils sont obligés de faire les récoltes eux-mêmes en raison de la réquisition des

³²⁶ Becker, A. [Éd.] (1998) op.cit, p. 173. Du 22 au 24 février 1915

³²⁷ Ibid., p. 179. 18-19 mai 1915

³²⁸ Ibid., p. 185. 8 septembre 1915

³²⁹ Ibid., p.205

³³⁰ *Rapport de M. Carlier, Achille, Maire du Quesnoy...* op.cit.

³³¹ Wicart, M., op.cit, p.35, dimanche 13 juillet 1916

chevaux, les fermiers doivent employer des ouvriers et par conséquent la récolte est chère et demande plus de temps. La fatigue associée à ce travail affecte la santé des civils, ainsi que celle des chevaux car il manque du fourrage ; Marguerite Wicart parle souvent de son cheval Bayard qui souffre de coliques.

Les enfants, surtout les nouveau-nés, ont besoin de lait ; ni leurs mères ni les vaches ne peuvent en produire en raison de la famine. Marguerite Wicart décrit dans son journal comment la santé des vaches décline ; le 15 avril 1915 sa vache noire ne donne plus de lait alors elle traite son fourrage « ...avec du bicarbonate et du sel de cuisine. »³³² Le 25 juillet les Allemands réquisitionnent toute la paille et le nouveau fourrage pour leurs chevaux, alors le 28 août Marguerite est obligée de vendre une vache car il ne lui reste que de la mélasse.³³³ Si les vaches arrêtent de donner, les Allemands les abattront. Le 27 février 1916 elle écrit qu' « il n'y a plus que 25 vaches à lait à Somain. »³³⁴ Le 10 novembre, sa dernière vache tombe malade et ne donne plus de lait. Marguerite est obligée d'acheter un kilo de beurre à 8 francs la livre pour le donner aux Allemands afin de la sauver de l'abattoir. Le 18 mars 1917, elle écrit que son fils encore vivant « ...ne boit qu'un peu de lait turbiné » car elle n'a plus de lait frais.³³⁵ Son fils meurt quelques mois après cette remarque. De 1916 à 1917 la C.R.B. redemande au public américain de fournir une ration

³³² Ibid., p. 4

³³³ Ibid., pp.11&14

³³⁴ Ibid., p.25

³³⁵ Ibid., p.42

supplémentaire aux enfants, un appel approuvé par le Pape.³³⁶ En 1917 la récolte de pommes de terre dans le Nord diminue de 25% donc les occupés dépendent plus de la C.R.B.,³³⁷ pourtant en avril le gouvernement britannique refuse l'importation de bacon, de saindoux, de viande et de lait en Belgique en raison de l'intensification de combat.³³⁸ Après avoir survécu trois années d'occupation, les civils meurent de faim en raison des politiques de guerre, ce qui continue jusqu'à l'Armistice.

À part de la nourriture les civils en zones occupées manquent des ressources nécessaires ; le commerce et l'industrie ont été suspendus par les autorités allemandes, qui empêche le réapprovisionnement de stock, comme des vêtements et des chaussures :

*Comment manger et [se] vêtir convenablement, une paire des [sic] bottines à enfants (du 22) 9 frs, et la plus grande de 20 à 25 frs, il en est de même pour tout ... nous verrons cette année se compter très heureux d'avoir des sabots.*³³⁹

Le Comité d'Alimentation du Nord de la France (C.A.N.F.) fournit gratuitement aux évacués en Belgique 293.377 paires de galoches, de pantoufles, de sabots et de semelles.³⁴⁰ La C.R.B. commence avant l'hiver 1915 à acheter des vêtements, qui vont être distribués aux indigents.³⁴¹ En ville,

³³⁶ Gay, G. (1929) op.cit, Document 584 « Pope Benedict XV to Cardinal Gibbons, The Vatican 28 October 1916 »

³³⁷ Philippe, N. (2011) op.cit., p.17

³³⁸ Gay, G. (1929) op.cit, Document 95 « Poland to Page, London, 14 May 1917 »

³³⁹ Wicart, M., op.cit, p.30, Samedi 9 juin 1916 (veille de la Pentecôte)

³⁴⁰ *Rapport final sur les opérations du Comité depuis 1^{er} janvier 1918. Chapitre III – Évacués.* AdN, Préfecture du Nord, 9 R 1463

³⁴¹ Gay, G. (1929) op.cit, Document 68 « Memorandum by Hoover, Brussels, 21 June 1916 »

les maisons bourgeoises sont pillées pour meubler la Commandanture. Monsieur Decroix de Lille possède une liste de meubles portés au Château de la Louvière, la nouvelle Commandanture : « *1 dressoir, 1 bahut, 1 bibliothèque, 1 table ronde, 1 buffet, 1 table ronde avec un dessus de granit, 2 chaises, 1 fauteuil, 1 peinture à huile (nature morte-fruits) 1 glace avec cadre doré, 1 commode antique, 1 petite table.* »³⁴² À Lille, les autorités allemandes n'hésitent pas à réquisitionner divers objets. Le 5 octobre 1915, l'armée allemande affiche une demande d'appareils téléphoniques, y compris des inducteurs et des sonneries.³⁴³ À la fin de 1916 il ne reste aucun cuir, très peu d'étoffes et presque aucun papier.³⁴⁴ On apprécie alors les difficultés à maintenir un journal durant la guerre. En octobre 1917 les matelas sont réquisitionnés en ville³⁴⁵ ; deux mois auparavant les Allemands ont pris les appareils de chauffage et d'éclairage ; les Lillois doivent passer l'hiver à dormir sur le sol gelé. À Somain, la voiture qui appartient Marguerite Wicart est réquisitionnée ; elle garde sa turbine grâce à un changement de troupe. Elle décrit les Allemands comme « *...de vraies sangsues. Ils nous suceront jusqu'au bout.* »³⁴⁶

L'évacuation des bouches inutiles est une solution à la disette ; le 27 mars 1915, les Allemands annoncent à Roubaix, Tourcoing et Mouvaux l'évacuation de « *...tous les vieillards des hospices et 1 000 femmes et enfants*

³⁴² *Liste de meubles.* AdN, Papiers DeCroix, 102 J 57

³⁴³ *Les affiches 1915 de Lille.* AdN, Préfecture du Nord, 9 R 532

³⁴⁴ McPhail, H. (2001) op.cit, p.93

³⁴⁵ Ibid., p.93

³⁴⁶ Wicart, M., op.cit, p.28, 7 heures du soir, dimanche 25 avril 1916 (Pâques)

à destination de la France par la Suisse. »³⁴⁷ En même temps les Allemands réquisitionnent leurs propres civils; Maurice Delmotte décrit la tenue d'une femme allemande qui vient d'enterrer son mari : « *Elle était mal vêtue et à peine chaussée. On dit encore qu'on réquisitionne des vêtements usagés aux civils dans certains pays.* »³⁴⁸ Le programme de ravitaillement allemand accorde la priorité à leurs soldats; qui combiné avec une politique du pillage diminuent sévèrement la chance pour les civils de survivre. Pour citer Alan Kramer, c'est « *le sacrifice des sacrificables* »³⁴⁹ Cette attitude à l'égard des civils est évidente pendant un échange à Somain : « " *Vous ne laisserez donc rien !*" disait une dame à un officier, "Si, Madame ! Répondit-il, Vos yeux pour pleurer !" »³⁵⁰ C'est alors grâce aux efforts de plusieurs comités de ravitaillement que la majorité des civils survivent à la guerre. Pendant ses quatre années d'opération, la C.R.B. est responsable du ravitaillement de cinq millions habitants.³⁵¹ Sur une population d'environ deux millions habitants, le C.A.N.F. estime qu'il envoie un total de 744.846 tonnes de produits qui coûte 626 millions francs (1.268.695.420 euros), une valeur de 320, 21 francs (648,96 euros³⁵²) par habitant par an.³⁵³

³⁴⁷ Becker, A. [Éd.] (1998) op.cit, p.176.

³⁴⁸ Philippe, N. [Éd.] (2007) op.cit, p. 204, 19 mai 1918

³⁴⁹ Kramer, A. (2008) op.cit, p.152 « *the sacrifice of the expendable* »

³⁵⁰ Wicart, M., op.cit, p. 31, Dimanche 11 juin 1916

³⁵¹ McPhail, H. (2001) op.cit, p. 88

³⁵² « Pouvoir d'achat de l'euro et du franc » L'Institut national de la statistique et des études économiques.

³⁵³ *Rapport sur les opérations de l'année 1917, C.A.N.F. – Divisions Territoriales et Statistique Générale, fig.3.* AdN, Préfecture du Nord, 9 R 1463

Santé

L'occupation menace la santé physique et mentale des civils, car les frontières entre les champs de bataille et les zones d'occupation sont floues. La politique de privations appliquée à la population civile exacerbe cette situation. La mort et la mutilation de civils résultent d'armement contemporaine, surtout des bombardements ; les réquisitions et le blocus de vivres augmentent le taux de survie encore plus. À part des effets physiques, il faut aussi examiner l'effet psychologique de l'occupation, un aspect ignoré à l'époque.

Armements

La Première Guerre marque le passage d'un armement conventionnel à la guerre contemporaine. Le développement des armes est basé sur l'idée de totalisation ; les nouveaux armements créent des dégâts étendus et sans discernement, par exemple les bombes à fragmentation, le *Flammenwerferapparate* ou lance-flamme et la mitrailleuse. Les chars de combat, qui apparaissent sur les champs de bataille en 1916, symbolisent la dépersonnalisation des combats. L'évolution des technologies chimique et aérienne change la nature de combats. Malheureusement, les civils se trouvent dans la ligne de tir en raison de leur proximité au Front. Les bombardements font partie de leur vie depuis l'invasion et sont responsables de nombreux dégâts. Afin de protéger les villes, où les soldats sont cantonnés, les autorités allemandes mettent en place un couvre-feu ; les habitants ne peuvent circuler le soir ni peuvent éclairer leurs maisons en cas de bombardements aériens.³⁵⁴ Les

³⁵⁴ Wallart, C. (2008) op.cit, p.33

civils en zones occupées ne s'arrêtent pas de vivre au quotidien, pourtant ils sont en danger des bombardements imprévus. Maria Degrutère écrit le 7 mai 1917 :

*Un obus allemand tiré sur un aéro [sic] n'éclate pas en l'air et retombe rue Fontaine. Il tue une personne âgée de 60 ans qui reconduisait un gendarme allemand qui avait visité sa cave pour y mettre des soldats. Cet obus blesse également très grièvement le petit-fils et la petite-fille de cette femme, âgés de 14 et 17 ans ainsi que 8 autres personnes qui se trouvaient dans la rue.*³⁵⁵

L'instabilité de ces nouvelles armes est la cause d'un de plus grands incidents pendant l'occupation, celui de l'explosion de « 18 Ponts » à Lille le 11 janvier 1916. Cet ancien bastion situé dans le quartier de Moulins est utilisé par les Allemands comme dépôt de munitions. À trois heures du matin, une déflagration laisse un cratère de 150 mètres de diamètre et trente mètres de profondeur ; l'explosion est entendue jusqu'à la frontière hollandaise.³⁵⁶ Maria Degrutère écrit : « ...nous fûmes réveillées en sursaut par le pot du lavabo qui dansait dans le bassin ... A la Madeleine presque toutes les maisons ont les vitres brisées, chez Jeanne l'imposte de la véranda se détache mais il n'y a rien cassé [sic] »³⁵⁷ Le bastion est entouré d'usines ainsi que de logements ouvriers et beaucoup de civils sont tués. Un rapport relève 104 morts, 300 à 400 blessés dont 116 grièvement, 734 maisons détruites et 21 usines

³⁵⁵ Becker, A. [Éd.] (1998) op.cit, p. 211

³⁵⁶ Wallart, C. (2008) op.cit, p.49

³⁵⁷ Becker, A. [Éd.] (1998) op.cit, p.192. 10 janvier 1916

démolies.³⁵⁸ Parmi les morts, la famille Dassenville qui habite rue Desaix ; le père, la mère et les filles sont décédés. Une femme, Irma Bassez qui habite rue de Ronchin est blessée à la main ; malheureusement sa fille de 15 ans décède et ses deux autres enfants blessés sont emmenés à l'hôpital.³⁵⁹ Maria décrit son expérience : « *On n'entendait que des cris et on voyait partout du sang, la ville était remplie d'éclats d'obus, de balles, etc. il y a aussi bien des soldats tués.* »³⁶⁰ Officiellement l'armée allemande n'admet qu'une trentaine de victimes. La cause de l'explosion reste indéterminée, personne n'a entendu le moteur d'un avion alors c'est probablement une détonation spontanée.³⁶¹ Les Allemands propagent tout de même l'accusation d'un attentat et proposent 1.000 marks de récompense aux informateurs. Les Britanniques continuent à bombarder le centre-ville : « *Quand aurons-nous fini nos inquiétudes ?* »³⁶²

En raison de la guerre des tranchées, les armes chimiques sont employées sous forme de gaz ; le gaz moutarde ou ypérite, d'après la commune d'Ypres, est le plus dangereux, parce qu'il peut imprégner la terre bien après son largage. L'armée allemande distribue des masques à gaz aux soldats, tandis que les civils doivent improviser. À Lomme, l'autorité allemande affiche le processus à suivre en cas d'une attaque :

L'alarme sera donné [sic] par les cloches ou les sirènes. Chaque personne dont [sic] se rendre immédiatement dans une maison, de

³⁵⁸ *Le Commissaire Central à Monsieur le Préfet du Nord à Lille, 11 Février 1916.* AdN, Préfecture du Nord, 9 R 1522

³⁵⁹ *Explosion de 18 ponts à Lille: victimes.* AdN, Préfecture du Nord, 9 R 1394

³⁶⁰ Becker, A. [Éd.] (1998) op.cit, p.192. Maria Degrutère, 10 janvier 1916

³⁶¹ Wallart, C. (2008) op.cit, p.49

³⁶² Becker, A. [Éd.] (1998) op.cit, p. 193. Maria Degrutère, 11 janvier 1916

*préférence à l'étage supérieur. Toutes les portes, fenêtres et ouvertures doivent être fermées avec des torchons bien mouillées [sic]. On se cache la tête dans un torchon mouillé avec du vinaigre. Allumer le feu. Éviter de courir.*³⁶³

Maria Degrutère remarque aussi les affiches ; le risque d'une attaque lui fait comprendre sa véritable proximité à la guerre : « *On se croira [sic] tout à fait au front.* »³⁶⁴ Après plusieurs réquisitions, il est bien possible que la plupart des civils ne possèdent plus d'étoffe ni de vinaigre pour fabriquer un masque improvisé. Ceux qui travaillent dans les champs sont plus vulnérables car ils n'ont pas assez de temps pour s'abriter ; tous civils reçoivent finalement des masques à gaz.

³⁶³ Affiche, « *En cas d'attaque par les Gaz* » 18 septembre 1916. AdN, Préfecture du Nord, 9 R 702

³⁶⁴ Becker, A. [Éd.] (1998) op.cit, p.201. 23 juillet 1916



Fig. 4 Marguerite Wicart et ses deux enfants.

Maladies

Plusieurs maladies sont causées par la sous-alimentation de la population. Le Docteur Calmette remarque en 1916 que les vieillards à Lille souffrent d'une peau sèche, pâle et boursoufflée, avec chute de cheveux et défaillance d'organes multiples.³⁶⁵ Ces symptômes sont ceux du scorbut et du béribéri, provoqués par un manque respectif de vitamines C et B1, qui se trouvent dans les fruits, la viande et le lait frais. Le mauvais état des habitations ainsi que la destruction de l'infrastructure sanitaire causée par les bombardements et les réquisitions ont une grande conséquence sur la santé publique, surtout dans la propagation des maladies.

Le Docteur Ducamp, directeur du Bureau d'Hygiène publie un rapport sur l'État sanitaire de Lille et de ses environs. Il soutient que l'arrivée des fosses d'aisances est à l'origine de la fièvre typhoïde, il justifie son hypothèse par le fait que la maladie commence dans les quartiers pauvres. Le Docteur Baude à Douai trouve que le mauvais état de la voirie de la ville entraîne une épidémie de typhoïde :

[Le] Docteur Baude a vu des maisons où les cabinets d'aisances, bien conditionnés et à bonne distance de la pompe, étaient fermés depuis un an parce que pleins et non vidangés ; les locataires avaient alors pris

³⁶⁵ McPhail, M. (2001) op.cit, p. 101

*l'habitude de vider leurs déjections dans le ruisseau de la rue transformée ainsi en vaste dépotoir.*³⁶⁶

Ces eaux usées sont à l'origine de la contamination de l'eau potable. À Croix, un puits contaminé entraîne une épidémie de typhoïde.³⁶⁷ Le Chef du Service de l'Inspection de la Santé et de l'Hygiène Publiques, le Docteur René Potelet, attribue la responsabilité du débordement de vidanges aux Allemands car ils ont réquisitionné les chevaux, le charbon et la tuyauterie ; les seules fosses vidangées sont celles qui font partie des immeubles où les soldats sont cantonnés.³⁶⁸ Les épidémies posent une menace omniprésente pour les civils ainsi que pour les soldats ; les autorités régionales d'hygiène essaient de les contenir malgré la résistance de l'armée allemande. Les autorités veulent préciser l'origine afin d'empêcher une épidémie, pourtant les Allemands ne leur donnent pas accès aux malades. Au Quesnoy-sur-Deûle une épidémie de typhoïde est déclarée et sept malades sont envoyés à l'hôpital à Lille. Les docteurs français demandent un laissez-passer pour aller les voir, mais les autorités allemandes refusent car « ... [son personnel hospitalier] *faisait [lui]-même le nécessaire.* »³⁶⁹ Ce blocus entraîne le risque d'épidémies ainsi que de morts, cependant la santé des soldats est la priorité absolue de l'armée, au détriment de celle de la population civile :

Le grand nombre d'analyses que l'autorité allemande a demandé au Service d'Hygiène prouve combien elle est méticuleuse pour ses

³⁶⁶ *Rapport sur l'État Sanitaire - Deux notes envoyés en mai et septembre.* AdN, Préfecture du Nord – Santé, Hygiène et Salubrité, M 229/10

³⁶⁷ *Ibid.*

³⁶⁸ *Rapport sur le fonctionnement du Service de l'Inspection de la Santé et de l'Hygiène Publiques au cours de l'Occupation (1915-1918) Présenté par M. le Dr René Potelet, Chef du Service, Lille.* AdN, Préfecture du Nord – Santé, Hygiène et Salubrité, M 229/10

³⁶⁹ *Rapport sur l'État Sanitaire...* op.cit

*hommes ; cela ne fait que mieux ressortir son égoïsme féroce lorsqu'on pense à la désinvolture avec laquelle elle traitait la population française.*³⁷⁰

Le Docteur Flament, le seul médecin français resté au Quesnoy, doit s'occuper de 1.000 vénériens aussi que de la population civile.³⁷¹ Les soldats sont aussi l'origine des maladies ; deux cas isolés de typhoïde à Croix ne peuvent qu'être causés par contact avec les soldats allemands.³⁷² Les soldats venant du front de l'est apportent la gale qui va ensuite infecter la population civile. Grâce aux efforts des médecins restants, le nombre de morts de ces épidémies reste assez bas ; à Lille pendant la première année de l'occupation 24 sur 93 cas meurent de diphtérie, 23 sur 119 cas meurent de fièvre typhoïde, 10 sur 104 cas meurent de scarlatine et 178 sur 950 cas meurent de la rougeole.³⁷³ La diminution de la population continue tout de même ; par exemple, à Lille en 1913 4.134 sur 217.000 habitants meurent, tandis qu'en 1915 4.487 sur 160.000 habitants meurent. Après deux années sous l'occupation allemande, le taux de mortalité augmente alors de 1,89% à 2,81%.³⁷⁴ La chute de natalité va ensuite renforcer les pertes humaines en zones occupées.

Le Service d'Hygiène publie un rapport sur l'état sanitaire de Roubaix pendant l'occupation, qui souligne le problème de la mortalité infantile. Les cas de gastro-entérite augmentent le taux de mortalité infantile pendant la

³⁷⁰ *Rapport sur le fonctionnement du Service de l'Inspection de la Santé...* op.cit. Point de vue du Directeur d'Allemands.

³⁷¹ *Renseignements fournis par M. le Docteur FLAMENT Gaston, Maximilien...* op.cit

³⁷² *Rapport sur l'État Sanitaire...* op.cit

³⁷³ Conseil Départementale d'Hygiène, Séance du 30 octobre 1915, *Situation Sanitaire de Lille*. AdN, Préfecture du Nord – Santé, Hygiène et Salubrité, M 229/10

³⁷⁴ Ibid.

guerre ; en 1917 20,5% des enfants meurent en comparaison avec 11% en 1914.³⁷⁵ Docteur Potelet lie cette augmentation au manque de nourriture. Pendant la guerre plusieurs femmes retournent à la maison car elles ne peuvent plus travailler ; elles élèvent leurs enfants, ce qui d'habitude contribue à la diminution de la mortalité infantile. Malheureusement, la mortalité continue en raison de la sous-alimentation ; les vaches ne donnent plus de lait et les mères mal-nourries n'en produisent plus non plus. Le lait contient des vitamines nécessaires à maintenir le système immunitaire, ce qui est important car les enfants sont déjà vulnérables aux maladies. Le rapport remarque aussi que les mères commencent trop tôt à donner des aliments solides comme substitution au lait maternel ou de vache.³⁷⁶ Avant la guerre 48 consultations de nourrissons, 14 chambres d'allaitement et 5 maternités existent à Lille.³⁷⁷ Pendant l'occupation, la plupart des chambres d'allaitement sont fermées et seulement dix vont être relancées après la guerre. Les femmes dans toutes les zones occupées ne reçoivent pas le soutien qu'il leur faut pour préserver la vie de leurs enfants, car il manque des médecins et des sages-femmes. En 1917 dans l'arrondissement de Lille, 478 enfants âgés de moins un an sont morts et 173 sont mort-nés.³⁷⁸ La mort subite du nourrisson est un autre danger ; Constance Graeffé écrit qu'un médecin de la Croix Rouge de Belgique veut trouver des

³⁷⁵ Lettre à la ville de Roubaix, le 9 Novembre 1918 « *Rapport sur l'état sanitaire de la ville de Roubaix pendant l'occupation allemande 1914-1918* » AdN, Préfecture du Nord – Santé, Hygiène et Salubrité, M 229/10

³⁷⁶ *Rapport sur le fonctionnement du Service de l'Inspection de la Santé...* op.cit

³⁷⁷ Ibid.

³⁷⁸ *Situation Sanitaire au cours de l'année 1917 – Natalité et Mortalité dans les 84 communes de l'arrondissement de Lille.* AdN, Préfecture du Nord – Santé, Hygiène et Salubrité, M 229/10

cartons dans lesquels les mères peuvent coucher leurs bébés, car elles ont l'habitude dangereuse de dormir dans le même lit que leurs enfants.³⁷⁹

Le grain moisi est à l'origine des plusieurs cas d'entérites et de gastro-entérites ; en 1915 Marguerite décrit plusieurs fois ses effets sur la santé de sa famille. Elle commence à manger du pain de seigle à petit doses : « *je ne ressens aucun dérangement dans l'estomac ; Maria, ce n'est pas la même chose.* » Pourtant son bébé, Jean, vomit constamment : « *avec des comprimés qu'on lui met dans chaque bouteille, son estomac se rétablit, il pleurait du matin au soir le pauvre petit.* »³⁸⁰ Le 11 juillet, ses deux enfants tombent malades :

*Albert s'est levé avec une fièvre terrible, il était si accablé qu'il ne pouvait pas ouvrir les yeux ... c'est à cause de ses dents ... à la pâleur de sa figure, et au cercle bleuâtre autour des yeux, l'on voit qu'il a beaucoup souffert. Vendredi Jean a eu la diarrhée, la fièvre, il tousse de nouveau.*³⁸¹

La déshydratation est le symptôme le plus dangereux de la gastro-entérite, le manque d'eau potable et de lait augmente la possibilité des cas. Le 28 août Marguerite écrit que Jean souffre d'une diarrhée sévère depuis quinze jours et qu'ils n'ont plus de lait depuis huit heures: « *il s'est presque affaibli, et il fallu une grande prudence pour ranimer ce petit corps affaibli.* » Elle emmène les

³⁷⁹ Graeffe, C. (2008) op.cit, p. 329

³⁸⁰ Wicart, M., op.cit, p.4. 15 avril 1915

³⁸¹ Ibid., p.10

enfants chez le photographe, la seule photo qui existe des deux.³⁸² Quinze jours plus tard, Jean meurt de gastro-entérite. Marguerite décrit en ce qu'elle entreprend pour empêcher sa mort, malheureusement la fièvre est montée au cerveau : « *C'est l'échauffement qu'il a apporté en venant au monde qui est la cause de sa mort, impossible de trouver la moindre bouteille d'eau minérale pour arrêter cet échauffement...* » On sent la futilité de la situation et l'immense tristesse dans son journal intime : « *...mon cœur et tout mon être semblaient se déchirer, qu'il est dur pour une mère de voir s'éteindre la chair de sa chair, et surtout d'être seule !* »³⁸³

Marguerite souffre de l'absence de son mari, surtout après la mort de ses enfants : « *Si Louis avait été ici au sortir des heures si douloureuses, il est bon de reposer sa tête sur le cœur aimé si cher...* »³⁸⁴ Entourée par la mort et la destruction, la guerre l'empêche de quitter son deuil. Les civils vivent au jour le jour, la vie devient de plus en plus difficile, les privations et l'isolement de l'occupation affectent leur morale : « *Notre ville est vraiment fort éprouvée ; nous vivons aujourd'hui, mais nous ignorons si nous y serons encore une demi-heure après, c'est pis que les soldats.* »³⁸⁵ Il est impossible d'échapper à l'occupation car elle touche chaque aspect de la vie ; les civils ne s'adaptent qu'afin de survivre. On sent que les civils sont aigris par l'occupation, pourtant ils ne réagissent pas d'une manière violente ; ils sont brutalisés par les soldats pourtant ils ne deviennent pas endurcis eux-mêmes. Les conséquences de

³⁸² Ibid., p. 14. Voir aussi fig.4

³⁸³ Ibid., p.15. 11 septembre 1915

³⁸⁴ Ibid., 11 septembre 1915

³⁸⁵ Becker, A. [Éd.] (1998) op.cit, p.200. 1^{er} juillet 1916

quatre années sous l'occupation entraînent des grands changements dans la société après la guerre et notamment par rapport à la santé morale et physique des civils.

III Libération

Quoique j'évite de nuancer l'expérience des femmes en l'appliquant aux événements de l'après-guerre, il faut évoquer certains aspects de leurs vies après l'Armistice, car ils sont une conséquence directe de ce qui s'est passé pendant l'occupation. Après la retraite de l'armée allemande, il reste encore des épreuves ; la population souffre encore de la famine et le gouvernement français ne peut nourrir la population d'un point de vue logistique. La C.R.B. se batte contre le gouvernement afin d'obtenir le libre passage du ravitaillement vers les populations libérées ; un grand nombre de civils est sans abri, donc la C.R.B. organise la construction des casernes.³⁸⁶ Les civils ont survécu à l'occupation, maintenant ils doivent se concentrer sur la reconstruction du territoire. Pourtant, ce sont les conséquences humaines de la guerre qui sont les plus remarquables. Les séquelles de guerre sont intérieures ainsi qu'extérieures ; elles touchent la population économiquement, physiquement et moralement.

³⁸⁶ Gay, G. (1929) op.cit, document 308 « *Poland to P.N. Gray, London, 3 January, 1919* »



Fig. 5 Garçon mutilé par une bombe allemand.

Dégâts

Les journalistes qui arrivent dans le Nord après la guerre décrivent la région comme l'enfer, Lille est « *une ville morte, à l'extrémité d'un désert.* »³⁸⁷ D'une superficie totale de 6,5 millions hectares, la moitié est recouverte de débris.³⁸⁸ En matière d'infrastructures, les ponts, les chemins de fer, les routes ainsi que les lignes de communication doivent être réparés. Le gaz et les autres armes sont toujours présents ; une photo de 1918 montre un garçon avec sa main mutilé par un « *pencil bomb* », une bombe à retardement.³⁸⁹ Les Allemands abandonnent un terrain infertile et pollué et dans leur hâte ils laissent leurs morts dans les champs de bataille : « *Où l'ennemi a été bousculé dans l'offensive de l'été dernier il y a des cadavres d'allemands [sic] reposant sur le sol. Les Allemands étaient forcés d'abandonner leurs corps lorsque les*

³⁸⁷ Wallart, C. (2008) op.cit., p.71

³⁸⁸ McPhail, H. (2001) op.cit., p.226

³⁸⁹ Voir fig.5

Alliés avaient plus de temps pour recouvrir leurs soldats. »³⁹⁰ Les civils vivent parmi la destruction et la mort ; une photo du livre pacifiste *Krieg dem Kriege* montre des femmes assises sur les décombres d'une maison dans l'Aisne.³⁹¹ La reconstruction est l'opportunité de revenir à la normalité, pourtant elle dépend d'une population fatiguée qui souffrent des horreurs de la guerre. La future génération de soldats, trop jeunes pour partir à la guerre, est chargée de ramasser les corps sur les champs de bataille. Bien des années plus tard, un vieillard raconte comment enfant, il rentre chez lui assis sur le cercueil de son père.³⁹²

Olga Delhalle a envie de retourner à une vie normale, ce qu'elle a tant désiré pendant les quatre années d'occupation. Lundi 23 décembre 1918, après un mois de fausses nouvelles de départ, Olga, sa mère et sa sœur quittent le Pays-Bas et le 29 elles arrivent par bateau à Dunkerque. Les soldats français donnent aux réfugiées un bon souper et leur rendent leurs passeports. Olga pense qu'elles vont tout de suite rentrer chez elles, mais le 2 janvier 1919 le train s'arrête à Rouen et tous les passagers doivent en descendre. Elles passent deux jours dans le « *Refuge Joffre* », avant de prendre un autre train à destination Douai. Après un déraillement, elles descendent à Somain, le village de Marguerite Wicart. Olga remarque que les dégâts ne sont pas si graves que dans les autres villages : « *Une grande émotion nous saisit en voyant ce spectacle : c'est dans une pareille que nous allons rentrer si toutefois elle*

³⁹⁰ *Lettre, Inspecteur de la Santé et de l'Hygiène Publiques au Préfet du Nord, 10 janvier 1919.* AdN, Préfecture du Nord – Santé, Hygiène et Salubrité, M 229/10

³⁹¹ Voir fig.7

³⁹² McPhail, H. (2001) op.cit., p.208

existe encore ! » Elle tient à l'espoir que sa maison a résisté des effets de guerre. Quand elles arrivent à Cambrai, elles trouvent que la maison est encore habitable, mais qu'elle a été saccagée pendant leur absence « ...*plus de chers souvenirs auxquels nous témoins tant, plus rien, l'âme de la maison est morte !* »³⁹³ L'expérience de Marguerite Yerta et sa famille, qui habitent près de Laon, est pire ; ils découvrent en rentrant chez eux les ordures et les excréments humains éparpillés partout dans la maison.³⁹⁴ Plusieurs réfugiés et déportés trouvent des inconnus, des réfugiés, encore logés dans leurs maisons.³⁹⁵ La maison est sacro-sainte, c'est un lieu où l'on se sent en sécurité. Pour les réfugiés ainsi que les déportés qui rentrent d'un exil traumatique, la violation de leurs maisons élimine tout sentiment de sécurité personnelle.

Économiquement, les régions sont criblées de dettes, en raison des emprunts en argent étranger et l'arrêt de l'industrie pendant une époque des lourdes amendes infligées par les autorités allemandes. Le montant total des réparations dans le Nord est estimé à 143 milliards de francs en 1925³⁹⁶, ce qui fait 115 milliards d'euros aujourd'hui.³⁹⁷ Eugénie Deruelle continue à écrire son journal après la guerre ; elle note le 25 novembre 1919, plus d'un an après l'Armistice, qu'elle ne vient que de recevoir ses dommages de guerre :

*J'ai reçu du préfet de l'Aisne un cheque de 3.000 frs à valoir sur
dommages de guerre. Je suis allée toucher chez le percepteur qui m'a*

³⁹³ *Notre évacuation écrite par Olga Delhalle*, op.cit.

³⁹⁴ McPhail, H. (2001) op.cit., p.21

³⁹⁵ Ibid., p.204

³⁹⁶ Ibid., p.226

³⁹⁷ Chiffre approximatif. « *Pouvoir d'achat de l'euro et du franc* » op.cit.

*remis 1.000 frs en [billets de banques] et 2 bons de la Défense de 1.000 frs, à toucher dans trois mois.*³⁹⁸

Même pour cette femme qui vient d'un milieu très aisé, la vie reste chère et sa dernière note le 10 avril 1920 indique son angoisse envers un futur incertain :
« *Tout est si cher ! Et, ne recevant pas de revenus, je me demande si je pourrai continuer à rester chez moi, où j'ai de gros frais ! Il est vrai que d'ailleurs tout est aussi cher ! Et où aller ???* »³⁹⁹

Santé mentale

Certains habitants n'arrivent pas à surmonter le traumatisme psychologique de l'occupation. Le Docteur Assoignon à Lille note 60 cas de malades où le « *délire* » a été déclenché par les effets de guerre.⁴⁰⁰ Une fille de 18 ans qui n'a aucune histoire de maladie mentale est tellement effrayée par les bombardements qu'elle « *se sauve à chaque instant pour se cacher dans les coins obscurs.* » Une femme de 42 ans tombe malade après avoir « *...subi trois fois à L (...) le bombardement de son habitation...* » Dans deux autres cas, les invalides tombent malades après la disparition de leurs fils.⁴⁰¹ La notion de « *Shell-shock* » se développe pendant la Première Guerre Mondiale ; elle décrit des soldats souffrant d'une commotion émotionnelle après des bombardements. Les civils en zone d'occupation en souffrent également ; la jeune fille qui se sauve pendant les bombardements devient « *morose et taciturne* » tout de suite

³⁹⁸ Deruelle, É. (2010) op.cit., p.590

³⁹⁹ Ibid., p.616

⁴⁰⁰ Becker, A. (1998) op.cit, pp.340-1

⁴⁰¹ Ibid., p.340

après.⁴⁰² Ce qui est arrivé à ces traumatisés n'est souvent pas noté ; la jeune fille est morte de tuberculose pulmonaire sept mois après son internement.

À l'époque les docteurs parlent de « *l'épuisement* », ce qui est appelé aujourd'hui le stress post-traumatique. Maria Degrutère utilise ce mot en expliquant l'effet de l'occupation sur les civils : « ... *nous sommes épuisés, plus de 1/3 de la population meurt de souffrances physiques et morales.* »⁴⁰³. Il est probable qu'ils ne reçoivent aucun soutien, car la plupart des médecins reconnaissent leur traumatisme comme des « *tares mentales* » et essaient de le lier à la « *dégénérescence* »⁴⁰⁴. Le plus grand nombre de victimes sont pauvres, un fait ensuite exploité par les eugénistes qui essaient de lier certaines maladies, par exemple l'alcoolisme, à une faiblesse génétique. Loin de lier le traumatisme à des facteurs environnementaux, les eugénistes en France l'utilisent comme un exemple de la génétique inférieure des « *classes inférieures* ».⁴⁰⁵ Ils appliquent les mêmes théories de Darwinisme social développées contre la race allemande, sauf que leur hypothèse prend pour cible la classe ouvrière française. Si les médecins débattent de la cause des symptômes, ils ne font rien pour les traiter ; ceux qui souffrent des traumatismes doivent alors souffrir en silence pendant ainsi qu'après l'occupation.

⁴⁰² Ibid., p.340

⁴⁰³ Becker, A. [Éd.] (1998) op.cit, pp.211-2. 23 mai 1917

⁴⁰⁴ Becker, A. (1998) op.cit, p.342

⁴⁰⁵ Ibid., p.338

Des civils envoyés dans les camps de travaux forcés sont revenus tellement traumatisés qu'ils n'arrivent pas à s'adapter à la vie d'après-guerre. Les jeunes hommes ont perdu leur morale et ne s'adapte plus au travail de routine ; les filles qui ont passé leurs vies coupées du monde réel se trouvent forcées à travailler pendant l'occupation, ou pire, elles sont envoyées au bordel.⁴⁰⁶ Un rapport américain vérifie l'expérience des jeunes occupées sous les autorités allemandes. Il trouve que les Lilloises enlevées par les Allemands en 1916 sont envoyées à la campagne. Les soldats leur donnent des coups de poing et les insultent pendant six mois. Elles sont harcelées par les soldats qui leur font des avances indésirables ou qui même déboulent dans leur chambre lorsqu'elles se lavent.⁴⁰⁷ Ces témoignages sont la seule preuve de leur traitement et il est possible que les femmes parlent aux Américains car elles ont peur d'être considérées comme collaboratrices par leurs concitoyens.

Vengeance

Dans les jours suivant l'Armistice, un épanchement d'émotion se produit. Après des années passées sous la terreur, les civils sont enfin libres à exprimer leurs sentiments. Malheureusement cela s'exprime par une violence contre d'autres civils, surtout les femmes. Un soldat britannique qui est responsable de l'enterrement de soldats allemands remarque que les enfants français courent après le corbillard en crachant et en lançant des pierres aux cercueils.⁴⁰⁸ Après la retraite des soldats allemands, la colère se défoule sur les collaborateurs, mais surtout sur les « *femmes à boches* », soupçonnées d'avoir

⁴⁰⁶ McPhail, H. (2001) op.cit., p.216

⁴⁰⁷ Ibid. pp.172-3

⁴⁰⁸ Arthur, M. (2004) op.cit, p. 204. Private Shuttleworth, Army Service Corps

eu des relations sexuelles avec des Allemands. Jean-Yves Le Naour explique que « ...pour les occupés, l'intimité avec les Allemands est une transgression insupportable et une trahison envers la patrie. »⁴⁰⁹

En parallèle avec le traitement de Clémence Martin-Froment après la guerre, ces femmes sont jugées par leurs pairs ; elles ont trahi la France et la Belgique alors elles n'ont plus le droit de se considérer françaises ou belges. À Leers dans le Nord, les villageois acharnent une femme considérée comme collaboratrice, dès qu'elle se présente pour saluer les troupes britanniques ; le mobilier de sa tante est aussi brisé.⁴¹⁰ En Belgique aussi bien qu'en France, les femmes sont « *tondues* » par des foules, un acte plutôt associé avec la fin de la Deuxième Guerre mondiale : « *Quand on arrivait dans ces pays-là, ils réglait leurs comptes, de vieilles [sic] querelles du temps des Allemands. Ils coupaient les cheveux aux bonnes femmes. Tu parles d'un cirque ! On trouvait pas ça de notre gout [sic]* »⁴¹¹ La pratique date du Haut Moyen Age ; raser la chevelure, symbole de beauté et de séduction, est considéré une marque de honte.⁴¹² Cette régression temporaire de la société démontre l'extrémité de la haine contre l'occupation; il faut noter pourtant que ce n'est pas la population entière qui participe à ces représailles. Dans un contexte d'émotions intenses et de folie publique, on encourt le risque de raser des femmes innocentes. Une femme tondue est une professeure célibataire, forcée de loger des soldats allemands chez elle sous ordre de la Commandanture. Des femmes portent

⁴⁰⁹ Le Naour, Jean-Yves. « Femmes tondues et répression des « femmes à boches » en 1918 », Société d'histoire moderne et contemporaine (France). Revue d'histoire moderne et contemporaine (1954) p.151

⁴¹⁰ Ibid., p.153

⁴¹¹ Ibid., p. 149. Témoignage du paysan Grenadou

⁴¹² Beevor, Antony. *An Ugly Carnival*. The Guardian, Friday 5 June 2009

plainte contre les « *justiciers* » ; en juillet 1920 deux frères coupables d'avoir rasé une femme innocente sont envoyés en prison et doivent payer 5.000 francs de dommages à leur victime.⁴¹³ Pendant cette période tumultueuse de la libération, des innocents sont pris pour cible par l'opinion publique ; les enfants soi-disant conçus par des soldats allemands.

Natalisme

Les « *enfants de barbare* » deviennent le sujet d'un débat philosophique en France pendant l'après-guerre. L'image de la race allemande a été tellement diabolisée dans la presse pendant la guerre que la population croit que les Allemands sont des êtres malfaisants par nature. Dans la première année de la guerre, les journalistes écrivent de la menace d'une « *invasion secondaire* », celle des lignées françaises par la fécondation des femmes en zones occupées. À cette époque une théorie aristotélicienne, que l'enfant prend uniquement les caractères de son père, reste dans l'inconscient collectif de la population. Ettie Rout, la Néo-Zélandaise progressiste qui soutient le droit aux femmes d'utiliser la contraception et qui donne des préservatifs aux soldats alliés pendant la guerre, parle en 1915 de « *suicide de race* » par les unions interraciales.⁴¹⁴ En France, la propagation des enfants « *allemands* » par le viol équivaut à une « *guerre biologique* » contre la race française.⁴¹⁵ L'incident qui cristallise cet argument est le procès de Joséphine Barthélemy en septembre 1916. Joséphine accouche d'un bébé, qu'elle a noyé dans un seau dans sa

⁴¹³ Van Yperesele, Laurence. « Sortir de la guerre, sortir de l'occupation. Les violences populaires en Belgique au lendemain de la première guerre mondiale » *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, No. 83 (Jul. - Sep., 2004), pp. 65-74. Sciences Po University Press, p.69

⁴¹⁴ Tolerton, Jane. *Ettie : A Life of Ettie Rout*. Auckland, NZ: Penguin Books (1992) pp.98-9

⁴¹⁵ Fell, S. [Éd.] (2009) op.cit., p.14 Le Bras-Chopard, A. « La reproduction de la division des sexes dans la guerre »

chambre. Elle admet ensuite que l'enfant est né d'un viol par un infirmier allemand. Sa justification pour l'avoir tué est simple : « *Je ne voulais pas d'un enfant né d'un père boche.* »⁴¹⁶ Son acquittement le 23 janvier 1917 reflète l'opinion publique, après la conclusion suivante de son avocat : « *Elle a tué en refusant une vie qu'elle n'avait pas accepté de créer et qui représentait pour elle ce qu'elle représente pour nous : une race de barbares qui a reculé les bornes de l'horreur.* »⁴¹⁷ Son acquittement décriminalise ses actions et dans une société catholique il justifie alors l'infanticide et l'avortement de ces « *demi-monstres* »⁴¹⁸ Selon la religion catholique l'avortement est considéré contraire au commandement : « *Tu ne tueras point.* » ; les femmes sont alors partagées entre leur moralité et leur nouveau devoir patriotique.

Les débats moraux et scientifiques au sujet de ces enfants concernent les conséquences sociales plutôt que la santé des mères. Charles Blos dit en février 1915 que les enfants vont polluer la race française et qu'il « *...conseille de laisser aux femmes elles-mêmes le soin de se débarrasser de la mémoire vivante de la bestialité allemande.* »⁴¹⁹ Il soutient que ces enfants vont détruire la société, toutefois en suggérant que les femmes, qui incarnent la moralité de la race, les tuent. Son point de vue valide la persécution publique des femmes ; de plus, il méprise la santé de ces femmes en faisant allusion à l'auto-avortement, une pratique extrêmement dangereuse. L'opinion masculine

⁴¹⁶ Audoin-Rouzeau, S. (1995) op.cit, p.19

⁴¹⁷ Ibid., p.30

⁴¹⁸ Harris, Ruth. The « Child of the Barbarian »: Rape, Race and Nationalism in France during the First World War » *Past & Present*, No. 141 (Nov., 1993), pp. 170-206. Oxford University Press, p. 195

⁴¹⁹ Wishnia, Judith. « Natalisme et nationalisme pendant la première guerre mondiale » Vingtième Siècle. *Revue d'histoire*, No. 45 (Jan. - Mar., 1995), pp. 30-39. Sciences Po University Press, p.35

méprise l'effet psychologique de l'avortement sur les femmes, et ne fait aucune distinction entre les conceptions consensuelles et celles résultant d'un viol. Un soldat remarque six jours après l'Armistice : « *N'est-il pas rageant de voir que c'est pour délivrer des cochons comme ça que nous avons si souvent risqué notre peau...* »⁴²⁰ Le débat scientifique se focalise plutôt sur la moralité de l'enfant que celle de la mère, et plus spécifiquement sur la malléabilité de la nature de l'enfant. En opposant la *telegony*, une théorie de l'hérédité populaire qui soutient que les traits du premier male laissent une empreinte génétique sur l'organisme féminin, des médecins soutiennent que la mère a plus d'influence sur l'embryon, car elle le porte et le nourrit.⁴²¹ C'est un parfait exemple du débat entre l'inné et l'acquis, influencé après la guerre par le dilemme de la dépopulation.

L'armée française subit plus de morts que les autres armées ; 1.383.000 hommes sont morts au combat⁴²², pour la plupart des jeunes hommes. La France souffre déjà avant la guerre d'un faible taux de natalité qui est exacerbé par la perte d'hommes en bonne santé. Les régions occupées ont perdu une grande partie de leur population ; dans la région de Lille-Tourcoing-Roubaix, le nombre d'habitants passe de 606.000 personnes en 1911 à 360.000 en 1918.⁴²³ À partir de 1^{er} octobre 1914 le nombre de naissances baisse progressivement pendant un an:

⁴²⁰ Le Naour, J. (1954) op.cit, p.152

⁴²¹ Harris, R. (1993) op.cit, pp.196-7

⁴²² McPhail, H. (2001) op.cit, p. 207

⁴²³ Ibid., p.206

	oct-dec 1914	jan-mar-1915	avr-juin 1915	juil-sep 1915
Lille	1018	1106	687	196
Roubaix	491	575	377	160
Wattrelos	138	151	87	40

Fig. 6 Table de naissances, Lille, Roubaix, Wattrelos.

La mobilisation ainsi que la déportation des hommes expliquent cette diminution ; le nombre de déclarations de naissances diminue aussi en raison de la restriction de circulation. Les enfants nés de pères allemands aident à la repopulation de la France. C'est la justification pour l'établissement d'un fond par l'Assistance publique, grâce auquel les mères ont la possibilité d'abandonner leur enfant sous réserve de l'anonymat.⁴²⁴ Par contre, il est difficile de trouver la preuve que ces enfants sont nés en grand nombre. Dans les archives de la Maternité de Paris, Judith Wishnia a trouvé cinquante-quatre actes de naissance pour la période de mars à octobre 1915 où les noms sont remplacés par un X. Rien ne confirme la nationalité du père ; l'Assistance publique s'assure aussi que tous les enfants reçoivent des noms de famille français.⁴²⁵

Comme dans les autres pays qui se sont engagés dans la guerre, le devoir de repeupler le pays est confié aux femmes : « *Chaque femme en bonne*

⁴²⁴ Audoin-Rouzeau, S. (1995) op.cit, pp.127-8

⁴²⁵ Wishnia, J. (1995) op.cit, pp.37-8

santé ... doit devenir une mère, de la même façon que tout homme digne de ce nom doit devenir soldat. Aucune femme n'a le droit de refuser à la France les enfants dont elle a besoin. »⁴²⁶ Pour les femmes des régions occupées, la malnutrition les empêche de tomber enceinte ; l'aménorrhée atteint près de 45% des femmes.⁴²⁷ L'absence de menstruation chez une femme déjà réglée est appelée aménorrhée secondaire, une conséquence de la maladie et du stress physique et mental. L'aménorrhée primaire signifie la non apparition de la menstruation chez les jeunes filles à partir de l'âge de 16 ans, un symptôme de retard pubertaire. Après la guerre 80% des enfants lillois âgés de 12 à 13 ans sont très petits pour leur âge ; les filles de 14 ans ont l'air d'avoir 10 ans et les filles de 18 ans ont l'air d'avoir 13 ans.⁴²⁸ L'occupation a retardé le développement physique ainsi que mental d'une génération toute entière, nécessaire dans la repopulation éventuelle du pays. Les années 20 et 30 ont été surnommées « *les années creuses* » en raison du faible taux de naissance.⁴²⁹

Les maladies vénériennes contractées pendant la guerre diminuent la fécondité des hommes. Chez les femmes qui ont perdu un ou plusieurs enfants pendant la guerre, le risque d'en perdre un autre les empêche émotionnellement de concevoir. En 1918, Clémence Martin-Froment attend une petite fille, une grossesse marquée par les épreuves. Clémence ne sait pas qu'elle est enceinte et l'apprend lors d'une visite chez son médecin en juin. Il n'y croit pas car non

⁴²⁶ Ibid., p.33. Dans un article écrit par C.-H. Hirsch, *La Revue*, 7^e série, 60, 15 février et 1^{er} mars 1915

⁴²⁷ Kramer, A. (2008) op.cit, p.254

⁴²⁸ McPhail, H. (2001) op.cit, p.202

⁴²⁹ Ibid., p.184

plus elle est « *trop mince* »⁴³⁰ ; elle passe un jour en prison pour n'être pas au travail. Elle perd son fils de neuf ans le 16 juin 1918, quand il a été électrocuté après avoir touché un fil nu. La mort de Ferdinand la bouleverse :

*Il me sembla que la vie ne m'est plus possible maintenant. Je revois le futur plus en noir [sic] que jamais. Et, cependant, je devrais encore espérer, puisqu'un autre viendra le remplacer, mon Ferdinand, ô mon Ferdinand, te remplacer ? N'avais-je pas assez de place dans mon cœur pour vous aimez tous deux ?*⁴³¹

Le 16 juillet, Clémence compare sa souffrance à celle de son mari : « *Certes, je comprends fort bien que je me dois à mon mari : il a besoin de moi ; il souffre aussi terriblement, mais la douleur de la mère, éprouvée comme je le suis, est plus terrible encore.* »⁴³² Ils ne pleurent pas ensemble. Clémence et Ernest n'auront plus d'enfants après la guerre ; inversement, malgré son expérience Marguerite Wicart et son mari Louis continuent d'avoir plusieurs enfants après le retour de Louis : « *Cette longue séparation n'aura pas amoindri notre amitié, elle ne fait que l'accroître.* »⁴³³ Ils restent dévoués l'un à l'autre pendant la guerre. Après la mort de Jean, Marguerite écrit que Louis est le seul qui pourrait la soulager : « *... les marques de sympathie furent grandes, toute la famille fit son possible pour adoucir ma peine, mais ce n'était pas mon mari bien aimé.* »⁴³⁴ Marguerite s'inquiète pour Louis dès le moment qu'il apprend la mort de leurs enfants. Il reste la possibilité que leur relation soit une exception ; la plupart des femmes sont séparées de leurs maris durant la guerre,

⁴³⁰ Martin-Froment, C. (2010) op.cit, p.285. 7 juin 1918

⁴³¹ Ibid., p.286. 25 juin 1918

⁴³² Ibid., p. 288. 16 juillet 1918

⁴³³ Wicart, M. op.cit, p.24. 27 février 1916

⁴³⁴ Ibid., p.16. 11 septembre 1915

ils n'arrivent pas à comprendre leurs expériences individuelles des uns et des autres.

Après quatre années de séparation, l'intimité et le dévouement diminuent entre mari et femme, un thème populaire dans la littérature publiée pendant l'après-guerre. Plusieurs versions de la même histoire sont publiées, où le soldat héroïque rentre de la guerre, pour se retrouver trompé par sa femme. Henri Barbusse dans son roman *Le Feu* décrit comment un soldat en permission voit par la fenêtre sa femme et ses enfants en train de s'amuser avec les soldats allemands ; désespéré, il retourne au front où il est tué.⁴³⁵ Encore l'idée inégale est propagée que les hommes ont souffert pour leur pays tandis que les femmes n'ont qu'un seul devoir, les attendre. Barbusse fait même allusion à la collaboration des femmes dans les zones occupées, qu'elles sont moins fidèles, moins françaises que les hommes : inférieures. Aujourd'hui les historiens évitent de faire une comparaison entre les expériences du soldat et celles du civil occupé, car elles sont toutes les deux différentes. Quoique les épreuves des femmes occupées soient ignorées, après la guerre elles doivent subir la pression publique de remplir leur fonction féminine ; c'est-à-dire subvenir aux besoins de leur famille et repeupler le territoire. Le rôle des femmes ne change pas dans l'après-guerre. Elles ont montré qu'elles sont capables de travailler et de se débrouiller toutes seules ; pourtant, elles retournent dans leurs foyers à la fin du conflit et les hommes passent avant les femmes, ce qui explique la raison pour laquelle après la guerre elles n'osent pas parler de leurs expériences.

⁴³⁵ McPhail, H. (2001) op.cit, p.203

Féminisme

En examinant l'occupation et ses effets durables en ce qui concerne les femmes, il faut demander si celle-ci a transformé le rôle de femmes dans la société. Arthur Marwick écrit que dans les années 1970, les historiens féministes essaient de lier plusieurs événements à l'émancipation des femmes, y compris Première Guerre Mondiale ; il soutient que ce groupe des historiennes sont des « *révisionnistes* »⁴³⁶ Dans un contexte moderne le terme *révisionnisme* a une connotation négative en raison, par exemple, des historiens qui nient l'Holocauste. Marwick ne soutient pas que ces historiennes soient des négationnistes ; il applique le terme dans un sens plus neutre, pour décrire des historiens qui réexaminent les événements historiques d'un point de vue moderne et qui simplifient les conséquences sociales de la guerre. Selon lui, ces révisionnistes sont des féministes et des socialistes, donc des idéologistes, qui tiennent à l'idée de changement en tant qu'un acte conscient.⁴³⁷ *Féminisme* est un autre terme aux fortes connotations, surtout par rapport aux années 1970. Aujourd'hui, il faut éviter l'application de ce terme aux historiennes car il peut diminuer leur recherche. Il est possible que les historiennes féministes dont Marwick décrit politisent des événements historiques dans l'intention de soutenir leur mouvement. Pourtant, elles doivent lier la guerre à l'émancipation des femmes afin de justifier leur théorie. James MacMillan détermine le changement social comme un changement perceptif de société après la guerre.⁴³⁸ En ce qui concerne le changement de rôle des femmes, il faut

⁴³⁶ Marwick, Arthur [Éd.] *Total War and Social Change*. (1988) p.xvii

⁴³⁷ Ibid., p.xvii

⁴³⁸ Ibid., p.2

examiner si des changements arrivent dans l'après-guerre et ensuite déterminer si elles sont liées à l'événement de guerre.

Les femmes travaillent avant la guerre, donc leur présence dans les champs ou dans les usines pendant l'occupation n'indique pas une révolution féministe. À la campagne, les femmes ont toujours travaillé à côté des hommes car le travail agricole fait partie de la vie de ferme⁴³⁹ En outre, les femmes prennent contrôle des fermes à la mort de leurs maris. En ville, les ouvrières d'usine existent avant la guerre⁴⁴⁰ ; ces femmes travaillent car leurs familles ont besoin de l'argent, elles n'ont pas le choix. Si le nombre des ouvrières montent pendant la guerre, c'est en raison du manque d'hommes ; quand la guerre est finie les femmes vont retourner à leur rôle traditionnel. Les femmes considèrent leur nouveau rôle comme leur devoir patriotique ; leurs gouvernements les considèrent une solution à l'arrêt de l'économie.⁴⁴¹ La guerre est considérée comme un domaine masculin, les hommes vont à la guerre pour défendre les femmes, qui doivent entretenir le foyer en attendant le retour de leurs héros. Si les femmes se tiennent à leur nouveau rôle après la guerre, elles nient en effet le sacrifice des hommes, déstabilisant ensuite le rôle masculin dans la société comme protecteur et chef de famille. Dans l'après-guerre, les civils se trouvent face à la dette, la mortalité et la démobilisation ; il est plus probable que les femmes cherchent la stabilité et préfèrent retourner à leur rôle traditionnel d'avant-guerre.

⁴³⁹ Ibid., p.4

⁴⁴⁰ Braybon, Gail. [Éd.] *Evidence, History and the Great War : Historians and the Impact of 1914-18* (2003) p.137

⁴⁴¹ Ibid., p.139

Politiquement, l'émancipation des femmes a commencé bien avant la Première Guerre Mondiale ; le mouvement du droit de vote des femmes est même né en France pendant le XVIII^{ème} siècle. La situation politique des femmes évolue pendant des siècles et dans l'après-guerre les femmes ne réussissent pas à obtenir le droit de vote. De 1918 à 1936, des hommes politiques résistent huit fois à donner le droit de vote aux femmes. La décision est toujours justifiée par un point de vue « *misogyne* » qui considère que les femmes sont facilement émues et influençables.⁴⁴² Culturellement, les femmes sont plus libérées, surtout en ce qui concerne la mode. Paul Poiret libère les femmes de leurs corsets et le roman « *La garçonne* » de Victor Margueritte manipule le rôle traditionnel des femmes en leur donnant une sexualité comparable à celle des hommes.⁴⁴³ Coco Chanel crée des robes en jersey, inspirés des sous-vêtements masculins. Ces vêtements ainsi que la nouvelle coupe au carré donnent plus de liberté aux femmes ; la nouvelle mode est dirigée par les besoins de femmes plutôt qu'une esthétique qui plaît aux hommes.⁴⁴⁴ Les femmes obtiennent finalement en 1944, à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, le droit de vote. Cependant, dans les 45 années suivantes seulement 18 femmes gagnent un siège dans le gouvernement : « *La fonction gouvernementale reste masculine, et les rares femmes nommées ne marquent ni l'histoire, ni la mémoire nationale, à l'exception de Simone Veil et, dans une moindre mesure, de Françoise Giroud.* »⁴⁴⁵ Pendant deux cents

⁴⁴² Ibid., .141

⁴⁴³ Marwick, A. [Éd.] (1988) op.cit., p.13

⁴⁴⁴ Roshwald, A. & Stites, R. [Éds.] (1999) op.cit., p.307

⁴⁴⁵ Bard, Christine. « Les premières femmes au Gouvernement (France, 1936-1981) » (2007) *Histoire@Politique*, No.1, mai-juin 2007. Sciences Po.

années, une minorité des femmes a agi pour le droit de vote. Le rôle de la Première Guerre Mondiale est difficile à déterminer, car les femmes ont trouvé plus de liberté pendant la Deuxième Guerre Mondiale. La Première Guerre Mondiale n'est pas un événement liée directement à l'émancipation des femmes, pourtant elle leur donne l'occasion de découvrir leur autonomie.

Après la guerre, les femmes dans les villes considérées comme plus libérées se battent pour l'égalité des sexes pendant que la campagne reste un territoire traditionnel. Le féminisme ne s'applique pas aux actions des femmes en zones occupées pendant la guerre, car elles se débrouillent afin de survivre ; elles ne réfléchissent pas à la manière dont leur rôle pourrait changer après la guerre. Les familles de moyenne classe sont si pauvres que la seule solution est d'envoyer leurs filles au travail et à l'école ; l'amélioration de la situation des femmes est donc une conséquence inattendue de leurs épreuves.⁴⁴⁶ Les femmes qui ont survécu à l'occupation sont traumatisées, elles veulent retourner à leur vie d'avant-guerre et donc à leur rôle traditionnel. La révolution de la mode ne les touche pas, elles portent le pantalon car elles n'ont plus de vêtements et la nouvelle coupe au carré leur rappelle des femmes tondues.⁴⁴⁷

Les femmes sont représentées après la guerre dans leur rôle maternel. Elles sont définies par leur sexe pourtant la sexualité est reconnue comme une caractéristique masculine ; traditionnellement, des seules femmes sexuelles sont considérées des prostituées. Certains stéréotypes attribués à l'époque

⁴⁴⁶ Marwick, A. [Éd.] (1988) op.cit., p.12

⁴⁴⁷ Le Naour, J. (1954) op.cit, pp.149-50

existent encore dans la société moderne. Les victimes de viol restent anonymes, la honte attribuée à cet acte est partagée entre le violeur et la victime. Pendant l'occupation, des autres femmes critiquent le comportement de l'un l'autre et l'idée que les femmes provoquent la violence sexuelle existe encore. Mme Delahaye-Théry écrit :

*On m'apprend que les Allemands ont défendu le décolletage chez les femmes. C'est navrant de penser que certaines Françaises n'ont pas compris la situation, n'ont pas observé le respect qu'elles doivent à elles-mêmes et que des Allemands ont dû leur rappeler leur devoir. Quelle honte!*⁴⁴⁸

En examinant le rôle des femmes pendant la Grande Guerre, qu'est ce qui a changé ? Certes, les femmes ont obtenu plus d'égalité entre les sexes, il reste pourtant une division inégale entre les femmes et les hommes au niveau social. Il faut éviter le point de vue révisionniste décrit par Marwick, car il essaie d'attribuer plus d'importance aux événements historiques sans tenir compte du contexte social. L'émancipation des femmes est une évolution qui suit l'évolution de la société, elle est la conséquence d'une lutte longue et constante pendant des centaines d'années. En outre, une minorité des femmes lutte pour l'émancipation; pendant la guerre, l'effort de guerre et les histoires des soldats morts détournent l'attention du public des mouvements sociaux. Après la guerre, la majorité des femmes, surtout en zones occupées, retournent à leurs rôles traditionnels. Il est donc difficile d'appliquer l'idée de féminisme aux actions des femmes occupées.

⁴⁴⁸ Delahaye-Théry, Mme. (1934) op.cit., p.68, 12 mai, 1915



Alte französische Mütterchen vor ihren zerstörten Häusern (in Paissy).

Fig. 7 Femmes parmi les décombres dans l'Aisne.

Conclusion

La *der des ders* n'est pas la dernière guerre du XX^{ème} siècle ; elle signale l'intensification des violences, notamment les actes de génocide, qui transforme les civils en cibles militaires. Pendant l'occupation, les civils subissent les conséquences physiques, psychologiques, économiques et le coût humain. Ils perdent leurs maisons, leurs familles et leur santé physique ainsi que mentale. La fécondité des femmes baisse ; le rôle qui définit la femme, celle de mère, leur est volé par l'occupation. Ces conséquences vont perdurer après la guerre ; cependant la souffrance de cette population n'est pas documentée à l'époque, à l'exception de sa dramatisation dans le monde littéraire. Les journaux intimes fournissent donc l'opportunité de décrire l'expérience des premières victimes civiles de la guerre contemporaine.

En lisant les journaux intimes de femmes occupées, on voit une force de caractère qui les tient jusqu'à la fin de l'occupation. Cela vient de leur foi, ainsi que d'une détermination à survivre. Après la guerre, elles n'ont aucun intérêt à être considérées comme des vétérans, car elles ne font que leur devoir féminin : protéger leurs foyers et leurs enfants en attendant le retour de leurs maris. Les femmes retournent à leur rôle traditionnel et ne racontent pas leurs expériences ; elles contribuent elles-mêmes à l'amnésie nationale de l'occupation. Il faut pourtant considérer que les femmes ont fait plusieurs efforts de préserver leurs journaux intimes tout au long de la guerre. Mme Delahaye-Théry place ses huit cahiers dans sa valise, tandis qu'à Ors une

femme cache les siens dans l'espace entre les chevrons.⁴⁴⁹ Les femmes risquent leurs vies pour préserver leurs récits de l'occupation, mais à quel fin ? Les journaux intimes sont des preuves de tout ce qui s'est passé sous l'occupation. Les femmes sont motivées à les écrire pour comprendre leur situation ; elles notent dans leurs journaux les prix changeant des vivres ainsi que les nouvelles lois allemandes.

L'occupation évolue ainsi que les femmes, qui doivent toujours s'adapter aux changements de la vie quotidienne. Elles s'occupent des travaux traditionnellement masculins afin de survivre à la guerre ; soit elles luttent, soit elles meurent. Ces femmes sont loin des salons de Paris et leurs journaux intimes sont écrits en privé, elles ne cherchent pas à faire une déclaration politique. Elles ne sont pas des féministes ; elles sont obligées de devenir indépendantes, elles n'ont pas choisi leur autonomie. Clémence ne se considère « *qu'une femme* » ; Marguerite Wicart se considère comme appartenant au sexe faible, une expression stéréotypée. Pourtant, elles survivent quatre années des épreuves que la majorité de la population civile ne connaissent pas. Dans le contexte de la Deuxième Guerre Mondiale, il est difficile d'imaginer comment ces femmes vont subir une nouvelle occupation. Dans l'après-guerre, les traumatismes psychologiques coûtent la vie à plusieurs combattants, pourtant ces femmes réussissent à refaire leurs vies, ce qui démontre une détermination admirable et indépendant du sexe. Elles ne peuvent être considérées le sexe faible que leur société décrit, car ce terme marginalise les expériences des femmes ainsi que des hommes.

⁴⁴⁹ McPhail, H. (2001) op.cit, p.17

Bien qu'elles ne considèrent pas leurs expériences comme importantes, la vie des femmes sous l'occupation démontre les conséquences de la guerre totale en ce qui concerne les victimes civiles. Les frontières entre spectateur et participant deviennent floues en raison de la totalisation de guerre ; les femmes, des non-combattantes traditionnelles, sont oubliées car il est difficile de les placer dans l'historiographie de guerre traditionnellement masculine. La propagande transforme les victimes de violence, surtout de viols, en symbole de l'occupation ; elles deviennent des « *personnages secondaires* »⁴⁵⁰ dans leurs propres histoires. Après la guerre, leurs expériences sont estimées comme fausses par les historiens et elles souffrent en silence. Ceux qui n'ont pas vécu l'occupation ne comprennent pas la complexité de la vie en zones occupées. La guerre est une expérience si traumatisante que même les soldats, les victimes légitimes selon l'historiographie traditionnelle, ne racontent pas leurs expériences. Le révisionnisme est un terme controversé, lié au négationnisme. Toute historiographie est essentiellement une révision des événements historiques ; pourtant, en ignorant l'expérience des civils occupés, les premiers historiens nient leur place dans l'histoire de la guerre.

Alors que des nouvelles sources sont découvertes, l'histoire est toujours en train d'évoluer. Le contenu des journaux intimes de femmes soutient que les civils ont une expérience légitime de la guerre. Leurs témoignages nous fournissent la réalité non censurée et non romancée des horreurs de guerre.

⁴⁵⁰ Chevillot, F. & Norris, A. [Éds.] (2007) op.cit., p.83. Goldberg, N. « Les Femmes, le civil et le soldat dans les romans de la Grande Guerre »

Leurs épreuves et la complexité des relations avec les soldats allemands contestent l'idée populaire de ce qui constitue une victime ainsi qu'un participant à la Première Guerre Mondiale. Il va falloir plus de recherche afin que leur rendre justice. L'occupation fait partie de la guerre et les civils en zones occupées sont placés dans une situation unique ; ils possèdent une double identité, civil ainsi qu'occupé. Leur vie est divisée au moment de la déclaration de guerre et la question d'identité se pose. Pendant l'occupation, les civils résistent à devenir les nouveaux citoyens allemands ; après la guerre ils cachent leur nouvelle identité des occupés résistants. Les femmes assument un rôle traditionnellement masculin pendant la guerre, alors que dans l'après-guerre elles hâtent de reprendre leur rôle au foyer. En recherchant l'occupation on arrive toujours à ses conséquences sur la société. La division de la société en raison de race et la justification de violence contre les étrangers selon les théories ethnocentriques évoquent les images de la Deuxième Guerre Mondiale ; pourtant, la recherche indique que tous des civils en zone de guerre pendant la Première Guerre Mondiale ont été les cibles de discrimination raciale. La question d'identité en zones occupées est un aspect de la Première Guerre Mondiale qui prend un plus grand contexte et ainsi doit être demandé pendant une période de recherche plus longue.

[33.381 mots sans les citations]

Bibliographie

Sources Primaires

Archives

Archives départementales du Nord, Lille :

Anonyme, J 1261

- *Notre évacuation écrite par Olga Delhalle*

Mission militaire auprès de l'Armée Britannique, J 1443

- *Counter-Espionnage Summary, 24 juin 1918, envoyé à General Staff (Intelligence), General HQ*
- *Lettre écrite par le Chef du Bureau S.R. de Dunkerque à M. le Chef du S.R. Annexe du D.A.N., 10 juin 1918*
- *Liste des réfugiés, allocations*

Papiers Charlon, J 1214

Papiers Decroix, 102 J 57

- *Carlier, Louise. Souvenirs d'une Otage Lilloise pendant son séjour à Holzminden (Brunswick)*
- *Carte envoyée par Louise Carlier le 9 Novembre 1916, reçue par A Robaut et renvoyée à Susanne Carlier le 23 Novembre.*
- *Liste de meubles*
- *Nouveau crime allemande, Gazette des Ardennes, 3^e Année, N° 300, 21 Novembre 1916*

- *Renseignements donnés par un prisonnier civil... au siège de la Fraternelle des Régions Occupées, le samedi 20 janvier 1917 à 17 heures*

Philippe Rozendaal, J 1865

- *Document sur l'Origine du Comité Hollandais*
- *Lettre à l'Autorité Allemande par Lucien Crépy, Maire de Lille, 7 juillet 1915*
- *Lettre aux Mandataires des Villes de Lille, Roubaix et Tourcoing à Paris, Lille 25 Octobre 1916*
- *Note au sujet du ravitaillement du Nord*

Préfecture du Nord, 9R 46

- *Lettre anonyme au Préfet du Nord à Lille, qui fait parti d'un rapport confidentiel, de Tourcoing le 12 août 1914. Août-Septembre 1914 : Individus suspects*
- *Lettre anonyme au Commissariat de Police au Préfet du Nord, Lille 27 septembre 1914. Août-septembre 1914 : Individus suspects (Dossiers retrouvés dans la chambre forte le 27/10/1968)*
- *Rapport, Hazebrouck, 14 août 1914, Commissariat de Police à Saint Sylvestre-Cappel [Lettre anonyme incluse] Août-septembre 1914 : Individus suspects (Dossiers retrouvés dans la chambre forte le 27/10/1968)*
- *Rapport, Commissariat Central de Police au Préfet, Lille 23 Septembre 1914 [Lettre écrit par Charles Lagache à M. Crépont inclus] Août-Septembre 1914 : Individus suspects (Dossiers retrouvés dans la chambre forte le 27/10/1968)*

Préfecture du Nord, 9 R 296

- *Lettre, 14 novembre 1917, le directeur de Douanes à Lille à Monsieur le Gouverneur de la Place de Lille*

Préfecture du Nord, 9 R 532

- *Affiche de 4 février 1915, Les affiches 1915 de Lille*

Préfecture du Nord, 9 R 669

Préfecture du Nord, 9 R 702

- *Affiche, « En cas d'attaque par les Gaz » 18 septembre 1916*

Préfecture du Nord, 9 R 804

- *Lettre écrite par le Sous-Préfet d'Avesnes à la Commandanture, Lille, 5 Janvier 1918. Arrestation des vingt otages.*
- *Réponse au Préfet du Nord par la 38^e division de Landwehr. Arrestation des vingt otages.*

Préfecture du Nord, 9 R 1394

Préfecture du Nord, 9 R 1463

- *Lettre écrite par Himmel, Capitaine de Cavalerie et envoyée à la Mairie de Lille, le 17 juillet 1916.*
- *Rapport final sur les opérations du Comité depuis 1^{er} janvier 1918. Chapitre III – Évacuations*
- *Rapport final sur les opérations du Comité depuis le 1er jan, 1918*

- *Rapport sur les opérations de l'année 1917, C.A.N.F. – Divisions Territoriales et Statistique Générale, fig.3.*

Préfecture du Nord, 1 X 340

- *Lettre écrite par A.N. L'Hostellier, Directrice de l'Hospice General de Cambrai à Monsieur le Préfet du Nord*

Préfecture du Nord – Sante, hygiène et salubrité, M 229/10

- *Rapport sur l'État Sanitaire - Deux notes envoyés en mai et septembre*
- *Rapport sur le fonctionnement du Service de l'Inspection de la Santé et de l'Hygiène Publiques au cours de l'Occupation (1915-1918) Présenté par M. le Dr René Potelet, Chef du Service, Lille.*
- *Conseil Départementale d'Hygiène, Séance du 30 octobre 1915, situation sanitaire de Lille*
- *Lettre à la ville de Roubaix, le 9 Novembre 1918, rapport sur l'état sanitaire de la ville de Roubaix pendant l'occupation allemande 1914-1918*
- *Lettre, Inspecteur de la Santé et de l'Hygiène Publiques au Préfet du Nord, 10 janvier 1919.*
- *Situation Sanitaire au cours de l'année 1917 – Natalité et Mortalité dans les 84 communes de l'arrondissement de Lille*

Archives générales du Royaume de Belgique, Bruxelles :

Comité national de secours et d'alimentation (C.N.S.A) 1914 – 1921, I446

- *Extrait de procès-verbaux des Réunions des Délégués provinciaux, 14 juin 1917. no.1230, Aide et Protection aux Réfugiés, 3 juin 1915, pp.9-10*
- *Lettre à Monsieur Janssen, Vice-président du Comité Exécutif du Comité National de Secours et d’Alimentation, Bruxelles, 28 juin 1916, no. 1185*
- *Lettre envoyée par la légation américaine, Bruxelles, 23 février 1916, no.1087, no.1184*
- *Œuvre de l’Hospitalité. Asile des Femmes – Petite rue des minimes, 4. Réfugiés installés dans l’Agglomération Bruxelloise, no.1234*
- *Œuvre de l’Hospitalité. Rapport sur l’exercice 1915-1916. Assemblée Générale du 18 décembre 1916. Réfugiés installés dans l’Agglomération Bruxelloise, no.1234*

Articles de journaux

Moreau, Émilienne. « Mes Mémoires » *Le Miroir*, 12 décembre 1915, numéro 107

Thierry, Éric [Éd.] « Vivre dans un village du Laonnois occupé pendant la Première Guerre mondiale. Le journal d’Alexis Dessaint, habitant de Chaillevois (1914-1917) » *Mémoires*, t. XLVII, 2002, pp. 121-172.
Fédération des Sociétés d’Histoire et d’Archéologie de l’Aisne.

Journaux

L’Illustration. Paris

- N° 3837, 16 septembre 1916
- N° 3906, 12 janvier 1918
- N° 3905, 5 janvier 1918
- N° 3907, 19 janvier 1918

- N° 3908, 26 janvier 1918
- N° 3909, 2 février 1918
- N° 3910, 9 février 1918
- N° 3911, 16 février 1918
- N° 3912, 23 février 1918
- N° 3913, 2 mars 1918
- N° 3914, 9 mars 1918
- N° 3915, 16 mars 1918
- N° 3916, 23 mars 1918
- N° 3917, 30 mars 1918
- N° 3918, 6 avril 1918
- N° 3919, 13 avril 1918
- N° 3920, 20 avril 1918
- N° 3921, 27 avril 1918
- N° 3922, 4 mai 1918
- N° 3923, 11 mai 1918
- N° 3924, 18 mai 1918
- N° 3925, 25 mai 1918
- N° 3926, 1^{er} juin 1918
- N° 3927, 8 juin 1918
- N° 3928, 15 juin 1918
- N° 3929, 22 juin 1918
- N° 3930, 29 juin 1918
- N° 3931, 6 juillet 1918
- N° 3932, 13 juillet 1918
- N° 3933, 20 juillet 1918
- N° 3934, 27 juillet 1918
- N° 3935, 3 août 1918
- N° 3936, 10 août 1918
- N° 3937, 17 août 1918
- N° 3938, 24 août 1918
- N° 3939, 31 août 1918
- N° 3940, 7 septembre 1918
- N° 3941, 14 septembre 1918
- N° 3942, 21 septembre 1918
- N° 3943, 28 septembre 1918
- N° 3944, 5 octobre 1918
- N° 3945, 12 octobre 1918
- N° 3946, 19 octobre 1918
- N° 3947, 26 octobre 1918
- N° 3948, 2 novembre 1918
- N° 3949, 9 novembre 1918
- N° 3950-51, 16-23 novembre 1918
- N° 3952, 30 novembre 1918
- N° 3953, 7 décembre 1918
- N° 3954, 14 décembre 1918
- N° 3955, 21 décembre 1918
- N° 3956, 28 décembre 1918

Images

- *Femmes parmi les décombres dans l'Aisne*. Friedrich, Ernst. *Krieg dem Kriege*. « Anti-War Books » URL :
http://www.greatwardifferent.com/Great_War/Kriege/Kriege_01.html Consultée le 3 février 2012
- *Garçon mutilé par une bombe allemand*. Reeve 011362-2, Otis Historical Archives National Museum of Health & Medicine.
URL :
<http://www.flickr.com/photos/medicalmuseum/414578239/in/set-72157614294614418/> Consultée le 3 février 2012
- *Lettre de dénonciation*. Archives départementales du Nord, Préfecture du Nord, 9R 46
- *Marguerite Wicart et ses deux enfants*. Grâce à Dr. Nathalie Philippe et à M. Roger Delmotte
- *Ostende, tragédie d'une vieille femme et de sa petite fille qui n'ont pas trouvé de chambre [réfugiés] 1914*. Bibliothèque Nationale de France [Ro1, 42892] URL : <http://gallica.bnf.fr> Consultée le 14 juillet 2011.

Livres

Arthur, Max [Éd.] *Forgotten Voices of the Great War*. Guilford, CT : First Lyons Press, 2004 (326 p.)

Becker, Annette [Éd.] *Journaux de combattants & civils de la France du Nord dans la Grande Guerre*. Paris : Septentrion, 1998 (301 p.)

Cooper, Caroline Ethel. *Behind the Lines: One woman's war 1914-1918. The letters of Caroline Ethel Cooper*. London : Jill Norman & Hobhouse, 1982 (311 p.)

de Cröy, Princess Marie. *War Memories*. London : Macmillan and Co., 1932 (338 p.)

Delahaye-Théry, Eugène. *Les Cahiers Noirs : notes quotidiennes écrites d'octobre 1914 à novembre 1918 par une Lilloise sous l'occupation allemande*. Rennes : La Province, 1934

Deruelle, Eugénie. *Les carnets d'Eugénie Deruelle : une civile en zone occupée durant la Grande guerre*. Amiens : Encrage Edition, 2010 (654 p.)

Graeffe, Constance. "*We who are so cosmopolitan*": *The War Diary of Constance Graeffe, 1914-1915* [2^{ème} éd.] Bruxelles : Archives générales du Royaume, 2008 (560 p.)

Hamilton, Peggy. *Three Years or the Duration : The Memoirs of a Munitions Worker, 1914-1918*. Wellington, NZ : A.H. & A. Reed Ltd, 1978

van Heek, Hermann. *Mon journal de guerre 1915-16*. Moyenmoutier : Edhisto, 2007 (102 p.)

Klein, Yvonne M. [Éd.] *Beyond the Home Front : Women's Autobiographical Writing of the Two World Wars*. New York : New York University Press, 1997 (254 p.)

- Malins, Lt. Geoffrey. *How I filmed the War*. London : The Imperial War Museum, 1993 (307 p.)
- Martin-Froment, Clémence. « *L'Écrivain de Lubine* » : *journal de guerre d'une femme dans les Vosges occupées (1914-1918)* Moyennoutier : Edhisto, 2010 (365 p.)
- Philippe, Nathalie [Éd.] *Vie quotidienne en France occupée : journaux de Maurice Delmotte, 1914 – 1918*. Paris : L'Harmattan, 2007 (285 p.)
- Saint-Éluthère, Sœur. *L'occupation allemande de Noyon : les carnets de guerre d'une sœur infirmière*. Noyon : Société historique, archéologique et scientifique de Noyon, 2003 (144 p.)
- Taylor, William. *The Twilight Hour : A personal account of World War I*. Morrinsville, NZ : Sutherland, 1978
- Thuliez, Louise. *Condamnée à mort*. Paris : Flammarion, 1933 (236 p.)
- Thurstan, Violetta. *Field Hospital and Flying Column*. London : G P Putnam's Sons, 1915 (194 p.)
- Tierce, Antoinette. *Between Two Fires*. [Traduction par May, J. Lewis] London : The Bodley Head, 1931 (301 p.)
- Villemin, André. *Senones, une ville vosgienne sous l'occupation allemande*. Saint Dié : Société Philomathique Vosgienne, 2002 (191 p.)
- Volkman, Ludwig. *Das Generalgouvernement Belgien*. Leipzig : E A Seemann, 1917

Young, Robert J. [Éd.] *Under Siege: Portraits of Civilian Life in France during World War I*. New York : Berghahn Books, 2000 (185 p.)

Sources électroniques

Butler, Joseph G. *A journey through France in war time*. Cleveland, OH : The Penton Press, 1917 (311 p.) URL : <http://gallica.bnf.fr> Consulté le 14 juillet 2011

« Convention (II) concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre et son Annexe : Règlement concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre » La Haye, 29 juillet 1899. Site du Comité internationale de la Croix-Rouge, mise en ligne 2005. URL : <http://www.icrc.org>. Consulté le 09 décembre 2011

Gay, George I. *Public Relations of the Commission for the Relief of Belgium*. [2 vol.] Stanford, CA : Stanford University Press, 1929. URL : <http://net.lib.byu.edu/estu/wwi/comment/CRB/CRB1-TC.html> Consulté le 14 juillet 2011

Fauchille, Paul [Éd.] *La Guerre de 1914 : recueil de documents intéressant le droit international. Tome II, documents 380 à 670* Paris : A. Pedone, 1918. (421 p.) URL : <http://gallica.bnf.fr> Consulté le 14 juillet 2011

Foch, Ferdinand. *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre 1914-1918, Tome premier*. Paris : Plon, 1931 (333 p.) URL : <http://gallica.bnf.fr> Consulté le 14 juillet 2011

Transcriptions

Kellogg, Charlotte. *Women of Belgium : Turning Tragedy into Triumph.*

[4^{ème} éd.] New York : Funk & Wagnalls Company, 1917 (55 p.)

Rapport de M. Carlier, Achille, Maire du Quesnoy, rapatrié de Belgique et

d'Allemagne, à la date du 18 Novembre 1916. État-major de l'Armée,

2^{ème} bureau, section Allemande N°1288. [Archives Historiques, 10°

division, Ministre de l'Intérieur, 21 janvier 1917]

Renseignements fournis par M. le Docteur FLAMENT Gaston, Maximilien, né

à le [sic] Quesnoy, (Nord) le 30 Avril 1872. Aide-Major de 1^{ère} classe

de Réserve en 1902, rayé des cadres pour infirmités à la date du 24

Septembre 1908. État-major de l'Armée, 2° bureau, section Allemande

N°1.223. [G.M.P. 30027/2, 21 décembre 1916]

Wicart, Marguerite. *Ma vie sous l'occupation allemande [Pâques 1915 –*

octobre 1918] (50 p.)

Sources Secondaires

Livres

Antier, Chantal. *Les Femmes dans la Grande Guerre.* Paris : Éditions

SOTECA, 2011 (188 p.)

Antier, Chantal & Walle, Marianne & Lahaie, Olivier. *Les espionnes dans la*

Grande Guerre. Rennes : Éditions Ouest-France, 2008 (228 p.)

Audoin-Rouzeau, Stéphane. *L'enfant de l'ennemi, 1914 -1918* [2^{ème} éd.] Paris :

Flammarion, 2009 (222p.)

- Audoin-Rouzeau, Stéphane & Becker, Annette. *14-18, retrouver la Guerre*.
Paris : éditions Gallimard, 2000 (398 p.)
- *14 -18, Understanding the Great War*. New York : Hill & Wang,
2002 (280 p.)
- Baldwin, Hanson W. *World War I : An Outline History*. London : Hutchinson
& Co., 1962 (181 p.)
- Becker, Annette. *Les cicatrices rouges, 14-18 : France et Belgique occupées*.
Paris : Fayard, 2010 (373 p.)
- *Oubliés de la Grande Guerre : Humanitaire et culture de guerre,
1914-1948*. Paris : Hachette Littératures, 1998 (395 p.)
- Becker, Jean-Jacques & Krumeich, Gerd. *La Grande Guerre : Une histoire
franco-allemande*. Paris : Éditions Tallandier, 2008 (379 p.)
- Braybon, Gail *Evidence, History and the Great War: Historians and the
Impact of 1914-18*. Oxford, UK: Berghahn Books, 2003 (248 p.)
- Chevillot, Frédérique & Norris, Anna [Éd.] *Des Femmes écrivent la guerre*.
Paris : Éditions Complicités, 2007 (258 p.)
- Fell, Alison S [Éd.] *French and francophone women facing war/ Les femmes
face à la guerre*. Bern : Peter Lang, 2009 (492 p.)
- Fischer, Christopher J. *Alsace to the Alsatians? : Visions and Divisions of
Alsatian Regionalism, 1870 – 1939*. Oxford, UK : Berghahn Books,
2010 (235 p.)
- Hamp, Pierre. *Et avec ça, Madame ?* Paris : Éditions Gallimard, 1946 (278 p.)

- Henig, Ruth. *The Origins of the First World War* [3^{ème} éd.] New York :
Routledge, 2002 (70 p.)
- Horne, John & Kramer, Alan. *German Atrocities 1914 : A History of Denial*.
London : Yale University Press, 2001 (608 p.)
- Hull, Isabel V. *Absolute Destruction : Military Culture and the Practices of
War in Imperial Germany*. Ithaca : Cornell University Press, 2005
(384 p.)
- Kramer, Alan. *Dynamic of Destruction: Culture and Mass Killing in the First
World War*. Oxford, UK : Oxford University Press, 2008 (434 p.)
- Labio, Catherine [Éd.] *Belgian Memories*. New Haven, Connecticut : Yale
University Press, 2002 (210 p.)
- Marwick, Arthur [Éd.] *Total War and Social Change*. London: MacMillan
Press, 1988 (134 p.)
- Morin-Rotureau, Évelyne [Éd.] *1914-1918 : combats de femmes. Les femmes,
pilier de l'effort de guerre*. Paris : éditions Autrement, 2004 (247 p.)
- McPhail, Helen. *The Long Silence : Civilian Life under the German
Occupation of Northern France, 1914-1918*. London : I.B. Tauris &
Co. Ltd, 2001 (235 p.)
- Proctor, Tammy M. *Civilians in a World at War, 1914-1918*. New York : New
York University Press, 2010 (363 p.)

Redier, Antoine. *The Story of Louise de Bettignies : Translation of "La guerre des femmes" by Olive Hall*. London : Hutchinson & Co. Ltd, 1927
(251 p.)

Roshwald, Aviel & Stites, Richard [Éds.] *European Culture in the Great War*.
Cambridge, UK : Cambridge University Press, 1999 (430 p.)

Rottman, Gordon. *German Pioneer 1939-45 : Combat engineer of the Wehrmacht*. Oxford, UK : Osprey Publishing, 2010 (64 p.)

Smith, Leonard V. & Audoin-Rouzeau, Stéphane & Becker, Annette. *France and the Great War, 1914-1918*. Cambridge, UK : Cambridge University Press, 2003 (202 p.)

Terraine, John. *The Western Front 1914-1918*. London : Arrow Books, 1970
(252 p.)

Tolerton, Jane. *Ettie : The Life of Ettie Rout*. Auckland, NZ : Penguin Books, 1992 (283 p.)

Wallart, Claudine. *Le Nord en guerre, 1914-1918* [2^{ème} éd.] Lille : Archives départementales du Nord, 2008 (107 p.)

Zuckerman, Larry. *The Rape of Belgium : The Untold Story of World War I*.
New York : New York University Press, 2004 (337 p.)

Sources Électroniques

Alaimo, Kathleen « Adolescence, Gender, and Class in Education Reform in France: The Development of Enseignement Primaire Supérieur, 1880-1910 » *French Historical Studies*, Vol. 18, No. 4 (Autumn, 1994), pp.

1025-1055. Duke University Press.

<<http://www.jstor.org/stable/286727>> Consulté le 7 juillet 2011

Bard, Christine. « Les premières femmes au Gouvernement (France, 1936-

1981) » *Histoire@Politique*, No.1, mai-juin 2007. Sciences Po. URL :

http://www.histoirepolitique.fr/index.php?numero=01&rub=dossier&item=7#_ftn74 Consulté le 7 avril 2012

Beevor, Antony. *An Ugly Carnival*. The Guardian, Friday 5 June 2009

URL : [http://www.guardian.co.uk/lifeandstyle/2009/jun/05/women-](http://www.guardian.co.uk/lifeandstyle/2009/jun/05/women-victims-d-day-landings-second-world-war)

[victims-d-day-landings-second-world-war](http://www.guardian.co.uk/lifeandstyle/2009/jun/05/women-victims-d-day-landings-second-world-war) Consulté le 12 février 2012

Boswell, Laird « From Liberation to Purge Trials in the "Mythic Provinces" :

Recasting French Identities in Alsace and Lorraine, 1918–1920 »

French Historical Studies, Volume 23, Number 1, Winter 2000,

pp.129-162. Duke University Press. URL :

http://muse.jhu.edu/journals/french_historical_studies/v023/23.1boswell.html Consulté le 7 juillet 2011

Fauchille, Paul. *Pour la défense du droit international : L'Évacuation des*

territoires occupés par l'Allemagne dans le nord de la France, février-

mars 1917. Paris : Recueil Sirey, 1917 (64 p.) URL :

<http://gallica.bnf.fr> Consulté le 14 juillet 2011.

Gray, John « The New Zealand division in France and Flanders May 1916 to

November 1918 : A contemporary diary of pilgrimages in their

footsteps April 2002 and July 2005 » [éd. rev. 2005] URL :

<http://christchurchcitylibraries.com/Heritage/Publications/NewZealandDivisionInFranceAndFlanders> Consulté le 16 décembre 2011

Grayzel, Susan R. « The Souls of Soldiers : Civilians under Fire in First World War France » *The Journal of Modern History*, Vol. 78, No. 3 (September 2006), pp. 588-622. The University of Chicago Press. URL : <http://www.jstor.org/stable/10.1086/509209> Consulté le 7 juillet 2011

Gibson, Craig « The British Army, French Farmers and the War on the Western Front 1914–1918 » *Past and Present* (2003) 180(1) : 175-239. Oxford Journals. URL: <http://past.oxfordjournals.org/content/180/1/175> Consulté le 7 juillet 2011

Harris, Ruth « The "Child of the Barbarian" : Rape, Race and Nationalism in France during the First World War » *Past & Present*, No. 141 (Nov., 1993), pp. 170-206. Oxford University Press. URL : <http://www.jstor.org/stable/651033> Consulté le 7 juillet 2011

Horne, John & Kramer, Alan « German "Atrocities" and Franco-German Opinion, 1914 : The Evidence of German Soldiers' Diaries" » *The Journal of Modern History*, Vol. 66, No.1 (Mar., 1994) pp. 1-33. The University of Chicago Press. URL : <http://www.jstor.org/stable/2124390>. Consulté le 6 Mai 2011

Julien, Élise « À propos de l'historiographie française de la première guerre mondiale » *Labyrinthe*, n. 18 2004 (2), Mis en ligne le 24 juin 2008. URL : <http://labyrinthe.revues.org/index217.html> Consulté le 7 décembre 2011.

Kellogg, Vernon « Births and Deaths in the Civil Population of France in the War-Time » *Science*, Vol. 50, No. 1291 (Sep. 26, 1919), pp. 304-305.

American Association for the Advancement of Science. URL :

<http://www.jstor.org/stable/1643004> Consulté le 7 juillet 2011

Lavisse, Ernest & Andler, Charles. *Pratique et doctrine allemandes de la*

guerre. Paris : Armand Colin, 1916 (54 p.) URL : <http://gallica.bnf.fr>

Consulté le 14 juillet 2011

Le Naour, Jean-Yves « Femmes tondues et répression des “Femmes à Boches”

en 1918 » *Société d'histoire moderne et contemporaine* [édition

français] *Revue d'histoire moderne et contemporaine* (1954) pp. 148-

158. URL : <http://gallica.bnf.fr> Consulté le 14 juillet 2011

Levine Frader, Lauren « Social Citizens without Citizenship: Working-Class

Women and Social Policy in Interwar France » *Social Politics* (1996)

3(2-3) pp. 111-135. Oxford Journals. URL:

<http://sp.oxfordjournals.org/content/3/2-3/111> Consulté le 7 juillet 2011

Marion, André. *Guerre européenne de 1914-15-16-17. Histoire officielle et*

illustrée des crimes allemands en France et en Belgique. Le procès et

l'assassinat de Miss Cavell. 1917 (82 p.) URL : <http://gallica.bnf.fr>

Consulté le 14 juillet 2011

Muñoz-Perez, Francisco & Tribalat, Michèle « Mariages d'étrangers et

mariages mixtes en France: Évolution depuis la Première Guerre »

Population [édition français] 39e Année, No. 3 (May - Jun., 1984) pp.

427-462. National d'Études Démographiques. URL :

<http://www.jstor.org/stable/1532897> Consulté le 17 juillet 2011

Ollerenshaw, Philip « Textile business in Europe during the First World War: the linen industry, 1914-18. » *Business History* 41.1 (1999): p. 63+. Gale World History In Context, référence A54194956. Consulté le 16 May 2011.

Pillet, Antoine-Louis. *Les Violences allemandes à l'encontre des non-combattants, in Pour la défense du droit international*. Paris : Recueil Sirey, 1917 (23 p.) URL : <http://gallica.bnf.fr> Consulté le 14 juillet 2011.

« Pouvoir d'achat de l'euro et du franc » L'Institut national de la statistique et des études économiques. URL : <http://www.insee.fr/fr/themes/indicateur.asp?id=29&type=1&page=achatfranc.htm> Consulté 16 février 2012

Renault, Louis. *Pour la défense du droit international, les premières violations du droit des gens par l'Allemagne. Luxembourg et Belgique*. Paris : Librairie de la société du Recueil Sirey (1917) 83 p. URL : <http://gallica.bnf.fr>. Consulté le 14 juillet 2011

Spoerer, Mark. « The Mortality of Allied Prisoners of War and Belgian Civilian Deportees in German Custody during the First World War: A Reappraisal of the Effects of Forced Labour » *Population Studies*, Vol. 60, No. 2 (Jul., 2006) pp. 121-136. Population Investigation Committee. URL: <http://www.jstor.org/stable/27643376>. Consulté le 7 juillet 2011

Stibbe, Matthew. « The Internment of Civilians by Belligerent States during the First World War and the Response of the International Committee of the Red Cross » *Journal of Contemporary History*, Vol. 41, No. 1 (Jan., 2006) pp. 5-19. Sage Publications, Ltd. URL:
<http://www.jstor.org/stable/30036367> Consulté le 7 juillet 2011

« The Allies » New Zealand History Online. URL :
<http://www.nzhistory.net.nz/war/allies-first-world-war> Consulté 28 avril 2012

Wishnia, Judith. « Natalisme et nationalisme pendant la première guerre mondiale » *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, No. 45 (Jan. - Mar., 1995) pp. 30-39. Sciences Po University Press. URL:
<http://www.jstor.org/stable/3771014> Consulté le 7 juillet 2011

van Ypersele , Laurence. « Sortir de la guerre, sortir de l'occupation. Les violences populaires en Belgique au lendemain de la première guerre mondiale » *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, No. 83 (Jul. - Sep., 2004), pp. 65-74. Sciences Po University Press. URL:
<http://www.jstor.org/stable/3771643> Consulté le 17 juillet 2011

Sources non publiées

Connolly, James. *'Ce n'est plus de la guerre !' Representations of the German Occupation of Northern France in the First World War*. Royal Holloway, University of London, 2008 (59 p.)

Philippe, Nathalie. *Feeding Civilians in German Occupied France*. 2011 (22p.)